11
A

LONDON·SCHOOL·OF·HYGIENE·AND·TROPICAL·MEDICINE

LIBRARY

Author : POISSONNIER DESPERRIÈRES (A.)

Title : Traité des fièvres de l'Isle de St. -Domingue... Nouvelle édit.

Acc. No.	Class Mark	Date	Volume
61139	*HX.7542	1780	

N 1578

Digitized by the Internet Archive
in 2014

https://archive.org/details/b21364175

LONDON SCHOOL OF HYGIENE
AND TROPICAL MEDICINE.
[DIV. OF EPIDEMIOLOGY.]

TRAITÉ
DES FIÈVRES
DE L'ISLE
DE S.T-DOMINGUE,

Avec un Mémoire ſur les avantages qu'il y auroit à changer la nourriture des Gens de mer.

NOUVELLE ÉDITION.

Par M. POISSONNIER DESPERRIÈRES, Écuyer, Chevalier de l'Ordre de Saint-Michel, ancien Médecin ordinaire du Roi, Médecin de la Grande Chancellerie & de la Généralité de Paris, Inſpecteur général adjoint des Hôpitaux de la Marine & des Colonies, Cenſeur royal, de l'Académie de Dijon, & de la Société royale de Médecine.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXXX.

61139

LONDON SCHOOL OF HYGIENE AND TROPICAL MEDICINE
LIBRARY
22 MAR 1965

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE CHOISEUL,

PAIR DE FRANCE, CHEVALIER DES ORDRES DU ROI ET DE LA TOISON D'OR, COLONEL GÉNÉRAL DES SUISSES ET GRISONS, LIEUTENANT GÉNÉRAL DES ARMÉES DU ROI, GOUVERNEUR ET LIEUTENANT GÉNÉRAL DE LA PROVINCE DE TOURAINE, MINISTRE ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT DE LA GUERRE ET DE LA MARINE.

MONSEIGNEUR,

C'EST avec reconnoiſſance & admiration que la France vous voit tout occupé de ſon bonheur.

Persuadé que les richesses sont devenues la balance du pouvoir des États, vous pensez sérieusement à faire fleurir toutes les branches du Commerce qui s'étoient flétries pendant la guerre.

Vos vues ne se bornent pas à l'enceinte du Royaume ; elles embrassent l'Univers. Nos Colonies, ces sources fécondes de trésors, excitent votre zèle.

Comme la population est la base de leurs prospérités, vous m'avez ordonné d'écrire sur la Fièvre qui attaque les Européens à Saint-Domingue ; maladie que j'ai eu occasion de connoître & de traiter pendant un séjour de plusieurs années.

Je suis trop heureux, MONSEIGNEUR, que vous m'ayez fourni une occasion de servir la Patrie, & de

pouvoir, par ce foible hommage, rendre publique ma vénération pour cette supériorité, cette étendue d'esprit, & cette fermeté d'ame, qui fixent sur vous les yeux de toute l'Europe.

Je suis, avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
POISSONNIER DESPERRIÈRES.

AVERTISSEMENT.

QUOIQUE la Nature ſoit par-tout la même, elle ſe préſente ſous une multitude de jours divers : ce n'eſt pas elle qui change, ce ſont ſes opérations qui varient.

L'économie animale eſt à peu-près la même dans tous les hommes. Quelles différences néanmoins dans la diſſection des ſujets pris dans une même Nation, ne démêle pas un Anatomiſte Philoſophe, ſoit dans les os, les muſcles, les nerfs ; ſoit dans les vaiſſeaux, les viſcères, leurs fonctions, & dans les fibres même ! Ces différences ſont bien autrement exprimées ſous les divers climats.

Ces nuances différentielles, bien aperçues, auroient peut-être donné une théorie ſûre de la variation des maladies

dans les individus. On auroit pu aſſeoir, d'après l'obſervation, une méthode préciſe pour varier les traitemens.

Pour s'élever au-deſſus de la ſphère étroite des obſervations, un Médecin éclairé doit remonter juſqu'à la cauſe unique & immenſe des variétés, le climat; il joue le plus grand rôle dans le phyſique.

Il conviendroit d'apprécier tous les degrés d'action du chaud & du froid chez les divers Peuples, & dans les différens individus, ſur la circulation, la nutrition, les ſécrétions, les excrétions, ſelon les différens âges, les ſexes, & pendant les voyages de long cours.

C'eſt en partie des qualités communes & particulières des climats qu'il faudroit faire dériver les maladies générales & endémiques. Un Praticien éclairé ne ſauroit calculer avec trop de ſoin les degrés de froid & de chaud, & les autres

changemens qui arrivent dans l'atmoſphère. Cette dernière eſt le thermomètre ſur lequel il doit tenir éternellement les yeux fixés ; le ſage, le profond Hippocrate, ſon fidèle diſciple Sydenham, & le divin Boërhaave, ne l'ont jamais perdu de vue.

Ces ſortes d'attentions ſont encore plus néceſſaires dans l'Univers moderne que dans l'ancien. Aujourd'hui le Commerce a ouvert toutes les barrières du monde, qui ſemble s'être étendu à proportion de nos beſoins ; & l'on peut dire, dans un ſens propre, que l'homme eſt habitant de l'Univers.

Il ſeroit à ſouhaiter, pour la conſervation du genre humain, que tous les Médecins répandus ſur la ſurface de notre globe, fiſſent circuler leurs obſervations : de toutes ces recherches particulières, il réſulteroit un centre de lumière.

Il ſeroit auſſi de la dernière importance d'obſerver ſérieuſement le diagnoſtic & le pronoſtic des maladies endémiques, de démêler avec juſteſſe les vraies indications des fauſſes ; de décider la curation d'après l'expérience, & non d'après des idées ſyſtématiques ; de ne point ſoumettre les faits aux principes, mais d'établir les principes ſur les faits.

On devroit ſe ſouvenir que, comme la fonction de Socrate étoit ſur-tout d'accoucher les eſprits, celle d'un Praticien judicieux eſt, ſi je puis m'exprimer de la ſorte, d'accoucher la Nature, *obſtetrix Naturæ.*

Si les Médecins de nos Colonies modernes avoient pris pour guide la méthode que j'ai tracée, l'Afrique, l'Aſie & l'Amérique n'auroient pas englouti tant de millions d'hommes qui ont trouvé la mort dans des régions où ils cherchoient la fortune.

C'eſt d'après ces principes déja poſés, qu'exerçant la Médecine à Saint-Domingue, j'ai apprécié l'action du climat ſur les Européens pendant le trajet, à leur arrivée & pendant leur ſéjour dans cette Iſle.

J'ai auſſi réfléchi ſérieuſement ſur la maladie régnante en cette partie de l'Amérique, ſur ſon commencement, ſon progrès, ſon caractère, commun & propre.

C'eſt pourquoi je me crois autoriſé à preſcrire des règles pour ſon traitement, & un régime propre à s'en préſerver. J'oſe dire que ces règles m'ont été dictées par l'obſervation, & confirmées par des ſuccès fréquens & ſoutenus.

J'eſpère que cet Ouvrage ſera de quelqu'utilité, non-ſeulement aux Médecins & aux Colons deſtinés pour Saint-Domingue, mais encore à tous les Européens qui paſſent dans les

pays chauds ; il ne s'agit que de modifier l'application de mes principes.

L'Europe pourra bannir d'avance ſes vaines terreurs pour les tranſmigrations lointaines : outre que les Iſles qui étoient mal - ſaines dans les commencemens, ont comme changé de nature par les exploitations immenſes qu'on y a faites dans les forêts, & que la main Divine y a placé les remèdes à côté du mal, je me flatte de montrer dans ce petit Traité, que l'homme eſt, par le régime, un animal flexible, qui ſe plie aiſément à tous les climats.

D'ailleurs, les maladies endémiques étant une fois bien connues & bien traitées, elles ceſſent d'être abſolument dangereuſes. On peut dire que les contrées qui ſe rapprochent de la Ligne, ſont bien moins redoutables par ces ſortes de maladies que par l'inexpérience de ceux qui n'y ont point pratiqué la Médecine.

Je me croirois trop récompenſé de mon travail, ſi j'avois réuſſi à répandre du jour ſur une matière, qui juſqu'ici a été enveloppée de ténèbres, & à ſubſtituer une théorie & une pratique éclairée à une routine aveugle. C'eſt bien mériter de l'humanité, que d'écrire pour la conſervation des hommes.

TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce Volume.

TRAITÉ des Fièvres de l'Iſle de Saint-Domingue. page 1

Mémoire ſur les avantages qu'il y auroit de changer la nourriture des Gens de mer 110

Obſervations ſur le Diſcours de M. Pringle .. 245

TRAITÉ

TRAITÉ DES FIÈVRES DE L'ISLE *DE S.T-DOMINGUE.*

QUAND on fait réflexion que l'économie animale ſubſiſte par le juſte accord des ſolides & des fluides, & que le corps humain a ſes poids & ſes leviers, on eſt forcé de le regarder comme une machine hydraulique. Quand on conſidère, de plus, que par ſes beſoins ou ſes ſens, il tient à tous les élémens, à toutes les productions de la Nature, & que tout l'Univers ſemble peſer ſur lui, on ſent la néceſſité pour un Médecin de connoître l'action des objets extérieurs ſur le mécaniſme de la conſtitution phyſique de l'homme.

Comme ces objets, & par conſéquent leurs actions varient ſelon les climats, on peut dire qu'il y a en quelque ſorte autant de mondes particuliers pour les hommes, qu'ils habitent de régions différentes.

Les climats diffèrent ſur-tout entr'eux par les degrés de chaud & de froid, occaſionnés par leur ſituation topographique; c'eſt d'après ce dernier principe que je vais diriger mes vues dans le double objet que je me propoſe; ſavoir, de préſerver de maladies ceux qui paſſent à Saint-Domingue, & de les guérir dans le cas où ils en ſeroient attaqués.

Pour remplir ces deux fins, il faut apprécier les effets que doit produire ſur toute l'économie animale le degré de chaud qui règne dans l'île dont il s'agit: elle s'étend du 17.^{e} au 20.^{e} degré de latitude; ainſi les grandes chaleurs doivent y dilater néceſſairement les fibres, les vaiſſeaux, les viſcères; l'action du cœur & la réaction des extrémités des fibres doivent donc avoir moins de force; le ſang doit être chaſſé de ſon réſervoir & y revenir avec moins de rapidité. L'équilibre des liqueurs aura de la peine à ſe maintenir. Par le même

principe, les pores de la peau ſeront plus ouverts, & par conſéquent les tranſpirations plus abondantes. Le ſang & la lymphe doivent être privés de leurs parties les plus ſubtiles & les plus tenues; & par-là même les ſolides, étant moins lubréfiés, ſeront très-ſuſceptibles d'érétiſme.

Les parois de l'eſtomac ayant peu d'élaſticité, & le ſuc gaſtrique ayant plus d'action, il n'y aura que les parties les plus déliées des alimens qui en ſeront extraites: par leurs faces preſque inſenſibles, elles ſeront peu propres à s'appliquer ſur les fibres & à les nourrir. Le ſuc nerveux ne pourra auſſi qu'y avoir une vivacité extraordinaire. De-là la foibleſſe habituelle aux habitans de l'île; le repos même les accable : de-là encore leur extrême ſenſibilité cauſée par l'épanouiſſement des houpes nerveuſes expoſées à la moindre action; enfin c'eſt dans cette conſtitution qu'il faut chercher la cauſe & de l'impérieux attrait qu'ils ont pour la volupté & de la violence des autres paſſions qui les dominent. On voit qu'on pourroit juger du caractère des Nations par les différens climats. Tant

il eſt vrai que le phyſique & le moral ſont liés par des nœuds preſque imperceptibles qui n'échappent point au Philoſophe!

Le climat n'agit pas ſeulement ſur le corps de l'homme, qui eſt une ſorte de plante, mais encore ſur des objets extérieurs, ſur les mets dont il ſe nourrit & ſur l'air qu'il reſpire.

Les alimens ont à Saint-Domingue beaucoup d'huile eſſentielle & peu de ſucs nourriciers, ce qui doit ajouter à la ſubtilité du ſuc nerveux, nuire à la nutrition & augmenter l'érétiſme.

L'air embraſé qu'on y reſpire ne doit faciliter que foiblement le paſſage du ſang par le poumon; l'air extérieur, par la même raiſon, ne ſauroit comprimer aſſez la ſurface du corps, ni rafraîchir ſuffiſamment les liquides, ni les réduire en un aſſez petit volume; d'où une raréfaction conſidérable dans le ſang & les autres humeurs. Les particules ſulfureuſes dont l'air eſt chargé dans l'île dont il s'agit, conſpirent encore à agacer, à irriter les membranes du poumon & à les faire entrer en érétiſme.

Les inconvéniens de ce climat ſont infiniment moins dangereux pour les Naturels du pays que pour des François accoutumés à un air tempéré, à des alimens pleins de ſucs nourriciers & à des mouvemens forts & continus. Quand, par les degrés de latitude, on meſure le degré du chaud de la France, & qu'on le compare avec celui de l'île de Saint-Domingue, on trouve que la chaleur de celle-ci eſt au moins de 2 à 4 *; chaleur qui paroît d'autant plus exceſſive qu'elle eſt preſque continuelle. Qu'on juge, d'après l'impreſſion forte du climat, des riſques que doivent courir des hommes nouvellement tranſportés dans cette Colonie. Cette impreſſion cependant eſt toujours relative à la différence de la température du pays où ils vivoient antérieurement.

Il n'eſt pas hors de propos d'obſerver que

* On ne veut pas dire par-là que la chaleur de Saint-Domingue ſoit pendant toute l'année deux fois plus forte qu'en France, où l'on obſerve que dans certains jours de l'été le Thermomètre monte auſſi haut qu'à Saint-Domingue, mais ce n'eſt que pour quelques heures ; au lieu que dans cette Iſle les chaleurs y ſont continuelles & plus ſoutenues.

le chaud qui règne à Saint-Domingue feroit infupportable, fi l'Auteur de la Nature n'y avoit pourvu; mais les brifes de l'Eft & de l'Oueft, qui foufflent périodiquement le matin & le foir, & les rofées abondantes de la nuit tempèrent l'ardeur du climat. Ces reffources naturelles entraînent elles-mêmes bien des inconvéniens.

J'ai vu plufieurs perfonnes attaquées de rhumatifmes, d'opthalmies confidérables pour ne s'être pas garanties de l'humidité de la nuit, & d'autres entièrement paralytiques pour s'être expofées à dormir la nuit en plein air. Il fuit des principes établis, 1.° que chaque climat a fes maladies propres & endémiques; 2.° Que dans celui dont il eft ici queftion, les nouveaux arrivés font fujets à la fièvre ardente, ou au vrai *caufos* d'Hippocrate & à une fièvre particulière qui diffère dans fon commencement, fon progrès, fon état & fon déclin, de celles qui règnent communément en Europe; elle fe rapproche néanmoins affez de la fièvre ardente pour pouvoir être regardée comme un diminutif de cette maladie.

Les principaux fymptômes qui caractérifent

le véritable *caufos* (qui n'eft pas une maladie fréquente dans les régions tempérées de l'Europe) font, d'après Hippocrate, Galien, Arétée, Boërhaave, &c. une chaleur prefque brûlante qu'on fent en touchant le malade: elle n'eft pas la même dans toutes les parties du corps; car elle eft exceffive dans les parties néceffaires à la vie, pendant que la chaleur des extrémités eft fouvent modérée & que le froid même s'y fait quelquefois fentir. Dans cette fièvre, l'air qui fort du poumon eft d'une chaleur outrée; la peau, les narines, la bouche & la langue font d'une féchereffe extrême; la refpiration eft denfe, difficile & prompte; la langue eft sèche, jaune, noire, brûlée & raboteufe. La foif eft inextinguible & ceffe fouvent tout-à-coup; des douleurs dans la région du diaphragme & dans celle des lombes fe font fentir. Les urines font rouges; on a du dégoût pour les alimens, des naufées, des vomiffemens, des anxiétés, des inquiétudes & une laffitude très-grande. Les malades font attaqués d'une petite toux; ils ont la voix glapiffante & aiguë. La douleur de tête eft violente; le délire & la phrénéfie

furviennent fouvent; les yeux font larmoyans; l'infomnie, les convulfions & fur-tout des redoublemens de fièvre dans les jours impairs, achèvent de défigner la vraie fièvre ardente.

Voilà les fymptômes qui la font reconnoître en Europe, & ils font les mêmes à Saint-Domingue, excepté que la température du climat les rend encore plus redoutables. La plupart de ces fymptômes, qui font très-graves, font préfumer que cette fièvre eft une maladie des plus aiguës, & qu'elle ne laiffe aux Médecins que peu de temps pour l'application des remèdes: en effet, les malades qui en font attaqués périffent affez fouvent avant le quatrième jour, & ne paffent jamais le feptième à moins que la maladie ne fe termine favorablement. Cette maladie demande donc une connoiffance exacte des caufes qui la produifent, & des fecours très-prompts & très-efficaces de la part du Médecin: d'où l'on peut conclure que cette fièvre qui attaque les Européens tranfplantés dans les climats chauds de l'Amérique, mérite, à caufe de l'extrême violence des fymptômes qui l'accompagnent, une attention particulière & dans

le choix des moyens de guérir & dans le temps de les employer.

Tous les Auteurs anciens & modernes reconnoissent pour causes de la fièvre ardente le trop grand travail, les longs voyages, la chaleur du soleil, la soif trop long-temps supportée, l'usage des remèdes & des alimens échauffans, celui des liqueurs spiritueuses & des aromates, les veilles, l'acte vénérien trop souvent répété, la fatigue immodérée, &c. sur-tout lorsque c'est en été que ces causes agissent.

Ce sont-là, il est vrai, les causes qui donnent lieu à la fièvre ardente en Europe; mais à Saint-Domingue les Européens y sont surpris de cette maladie sans que souvent les causes dont nous venons de parler y entrent pour rien. Il ne faut cependant pas penser, d'après cela, qu'Hippocrate, Galien, Arétée, Boërhaave, Fracassini & les autres Auteurs, se soient trompés dans l'exposition des causes de la fièvre ardente; il n'y en a réellement pas d'autres que celles qu'ils ont reconnues, & la disposition prochaine qu'ont à la fièvre ardente ceux qui passent à S.t Domingue, ne fait que démontrer combien ces Auteurs ont examiné

de près cette maladie & ſes cauſes. En effet, la chaleur du climat de Saint-Domingue fait elle ſeule ce que le trop grand travail, les fatigues immodérées, l'expoſition à la chaleur du ſoleil dans l'été, l'acte vénérien répété, &c. font en Europe; je veux dire que les nouveaux habitans de cette Iſle, à cauſe de la chaleur de l'air, ſont dans la diſpoſition prochaine à la fièvre ardente, comme ceux qui en France s'adonneroient à des exercices trop violens & trop long-temps ſoutenus, qui feroient de longs voyages dans cette ſaiſon, &c.

Il convient d'obſerver que ſi les Européens tranſportés à Saint-Domingue, ſont aſſez imprudens & aſſez téméraires pour s'expoſer à l'action des cauſes qui produiſent la fièvre ardente en Europe, ils ſeront preſque ſûrement attaqués de cette cruelle maladie. J'expoſerai dans ce petit Traité les principaux moyens de s'en préſerver, & j'indiquerai la manière de la traiter, & de dérober à la mort cette foule d'Européens qui en étoient les victimes. Heureux ſi je puis éclairer & guider la pratique de ceux qui ſe deſtinent par état au ſoulagement de l'Humanité! mais avant

d'entrer dans le détail des moyens auxquels on peut recourir pour préſerver de cette maladie ceux qui paſſeront par la ſuite à Saint-Domingue, & avant de preſcrire les remèdes qu'il faut employer dans le traitement, j'examinerai les effets de l'air ſur nos liquides, & le déſordre qui doit ſe faire dans l'économie animale, lorſqu'on paſſe d'un air tempéré dans un air plus chaud; & cela afin de découvrir la part que la chaleur du climat peut avoir dans la production de l'eſpèce de fièvre ardente qui attaque ſouvent ceux qui arrivent nouvellement à Saint-Domingue.

L'Auteur de la Nature s'eſt ſervi pour notre conſervation d'une manière admirable, & de l'air extérieur qui nous enveloppe, & de celui qui entre dans nos poumons. Le premier & le ſecond tendent à produire le même effet. L'air eſt particulièrement deſtiné à rafraîchir les liquides, & par conſéquent les ſolides; le rafraîchiſſement des liquides tient de ſi près à notre exiſtence, que nous ne pourrions pas ſubſiſter long-temps, ſi nos liqueurs n'étoient pas continuellement rafraîchies dans la même proportion qu'elles s'échauffent par

la circulation. Pour remonter aux principes, je considérerai le sang partant du ventricule gauche, & j'examinerai les différentes modifications qu'il éprouve avant d'être rendu au même ventricule.

Le sang sort du ventricule gauche du cœur; il parcourt les aortes & toutes leurs distributions: les contractions multipliées qu'il a à essuier pendant son cours de circulation, l'échauffent nécessairement; sa chaleur augmentée le raréfie, & lui fait prendre plus de volume, de sorte que les vaisseaux artériels qui le reçoivent, doivent croître en diamètre depuis le cœur jusqu'à leurs divisions; je veux dire que la somme du diamètre de toutes les artères qui partent des aortes & de leurs divisions, doit être plus grande que le diamètre de la grosse aorte qui sort du ventricule gauche. Cela est hors de doute, & tout le monde en convient. Le sang étant parvenu aux extrémités des artères, s'il continuoit à s'échauffer dans les vaisseaux qu'il parcourt, nous serions bientôt détruits; mais la Nature y a pourvu: le sang est repris par les veines plus nombreuses que les artères, parce qu'elles reçoivent un

ſang plus raréfié, qui occupe plus d'eſpace : les veines rampent en grande partie ſous les tégumens ; l'air extérieur qui nous environne, infiniment plus froid que nos liqueurs, les frappe preſque immédiatement. Par ce moyen, le ſang qui les parcourt, commence à perdre de la chaleur acquiſe dans ſa circulation ; mais ce n'eſt que dans le poumon que le rafraîchiſſement ſi néceſſaire à nos liqueurs pour que la circulation ſe répète ſans déſordre, eſt achevé, & cela eſt ſi néceſſaire, que ſi le rafraîchiſſement des liqueurs s'opéroit en entier par l'air extérieur qui nous environne, nous ſerions très-expoſés à périr : en effet, l'air extérieur peut d'autant moins opérer lui ſeul le rafraîchiſſement des liqueurs, que ſi dans un temps froid, les liqueurs perdoient par l'action de l'air qui nous environne, la chaleur qu'elles ont acquiſe dans leur circulation, il faudroit, pour que l'animal ſubſiſtât long-temps, que ce degré de froid ne variât point ; car s'il augmentoit, les liqueurs ſe coaguleroient ; & s'il diminuoit, les liqueurs ſe raréfieroient au point que la circulation ne ſe feroit pas librement : c'eſt pourquoi l'Auteur

de la Nature s'eſt ſervi d'un *medium*, le poumon, & il a tantôt plus, tantôt moins à faire, ſelon que l'air qui agit ſur la ſurface de nos corps, eſt plus ou moins froid, & que nos exercices ſont plus ou moins violens. Par exemple, lorſque le froid eſt grand, & que nous ſommes dans un état de tranquillité, la reſpiration nous eſt preſque inutile, & les inſpirations ſont fort petites & fort lentes; les véſicules pulmonaires ne ſe dilatent que très-peu, & par ce moyen, les vaiſſeaux pulmonaires qui rampent ſur les parois de ces véſicules, ne préſentent qu'une petite ſurface à l'air. De-là le ſang eſt moins rafraîchi dans le poumon, parce que, dans cette circonſtance, l'air extérieur avoit opéré par la fraîcheur, la plus grande partie du rafraîchiſſement du ſang.

Le contraire arrive lorſque l'air qui nous environne eſt chaud, ou lorſque nous faiſons beaucoup d'exercice; le ſang ne perdant dans les veines de la ſuperficie du corps que peu de chaleur, relativement à celle qu'il avoit acquiſe dans ſon cours de circulation, le poumon a beaucoup à faire pour que le ſang

qui parcourt ce viſcère ne ſoit tranſmis au ventricule gauche qu'avec le même degré de chaleur qu'il avoit lorſqu'il en eſt ſorti; auſſi dans ces cas les inſpirations ſont grandes & fréquentes, les véſicules pulmonaires ſe dilatent autant qu'il eſt poſſible, & elles font, par leur dilatation, que les diviſions des vaiſſeaux pulmonaires préſentent une très-grande ſurface à l'air qui entre dans les poumons, & qui, ayant toujours, par rapport au ſang, une fraîcheur relative aſſez grande, parvient à le rafraîchir efficacement dans les diſtributions des vaiſſeaux pulmonaires; de ſorte qu'on peut dire ici que ce qui n'a pas été fait par l'air extérieur s'exécute par le moyen de celui qui entre dans les poumons.

Le ventricule droit du cœur, plus grand que le gauche, la ſtructure du poumon, les véſicules qui entrent dans ſa compoſition, les artères pulmonaires, plus grandes & plus nombreuſes que les veines, (ce qui ne ſe rencontre que dans le poumon) les diviſions infiniment multipliées des vaiſſeaux pulmonaires, & leur diſtribution ſur les véſicules, tout enfin nous annonce que le ſang eſt rafraîchi dans le

poumon: en effet, lorſque l'air remplit les véſicules pulmonaires, les diſtributions multipliées des vaiſſeaux qui rampent ſur leurs parois ſont iſolées pour lors, & préſentent à l'air une ſurface ſi multipliée, que le ſang qu'elles contiennent ne peut qu'être rafraîchi par la préſence inſtantanée de l'air dans le poumon. Ce liquide rafraîchi doit néceſſairement occuper moins d'eſpace, & c'eſt pourquoi les veines pulmonaires ſont plus petites que les artères, & que le ventricule gauche eſt moins grand que le ventricule droit; c'eſt auſſi pour cela que le ſang eſt plus rouge & plus vermeil dans les veines pulmonaires que dans les artères; mais ce n'eſt pas ici le lieu d'expliquer comment l'air, en rafraîchiſſant le ſang, lui reſtitue la couleur rouge qu'il avoit perdue dans ſa circulation.

L'on peut donc conclure de ce qui vient d'être dit que nous ne ſommes plongés dans l'air qu'afin que nos liqueurs ſoient continuellement rafraîchies à proportion qu'elles s'échauffent dans nos vaiſſeaux, & que le rafraîchiſſement du ſang commence à s'opérer dans les veines & s'achève dans le poumon;

de

de ſorte qu'on peut dire, que, dans l'état naturel & de ſanté, le ſang qui ſort du ventricule gauche, après avoir paſſé dans toutes les diſtributions des artères & des veines, & avoir été expoſé à l'action de l'air froid dans le poumon, eſt rendu à ce même ventricule avec le degré de chaleur qu'il avoit lorſqu'il en eſt ſorti.

Cela s'exécute tant que nous ne faiſons que des exercices modérés, & que par la température du climat dans lequel nous ſommes, l'air extérieur qui nous environne & celui que nous reſpirons peuvent faire perdre au ſang qui circule dans nos vaiſſeaux autant de chaleur qu'il en avoit acquis dans ſa circulation; mais lorſque nos exercices ſont trop violens, ou lorſque l'air dans lequel nous ſommes plongés & celui qui entre dans nos poumons, ne peuvent (lors même que les inſpirations ſont auſſi grandes & auſſi fréquentes qu'elles ſauroient l'être) opérer en entier le rafraîchiſſement du ſang, que de troubles, que de déſordres ne doit il pas ſe paſſer dans l'économie animale! En effet, le ſang qui revient de toutes les parties du corps par les

veines & qui eſt porté au ventricule droit, n'étant pas ſuffiſamment rafraîchi dans le poumon, ne ſe trouve pas réduit à un aſſez petit volume pour qu'il puiſſe paſſer en entier de ce ventricule au ventricule gauche; de façon qu'à chaque contraction le ventricule droit & les artères pulmonaires ſe trouveront ſurchargés de la portion du ſang qui n'aura pas pu paſſer faute d'être rafraîchie, & qui, pour petite qu'elle ſoit, engagera très-promptement le ventricule droit & ſur-tout les artères pulmonaires.

Alors la reſpiration ſera prompte, difficile & denſe, & ſera la même que celle que les Auteurs ont décrite ſous le nom de *reſpiratio denſa, anheloſa & cita*; mais ce ne ſont pas là tous les déſordres. La portion du ſang qui aura paſſé du ventricule gauche dans le ventricule droit, & qui (ſoit par l'action de l'air extérieur, ſoit par l'action de celui qui aura été introduit dans les véſicules pulmonaires) n'aura pas été ſuffiſamment rafraîchie pour être tranſmiſe au ventricule gauche dans le même degré de fraîcheur qu'elle en étoit ſortie lors de ſa circulation antérieure,

portera plus de chaleur qu'auparavant dans les parties où elle ſera diſtribuée. Cette chaleur augmentera encore dans la circulation ſuivante, parce que l'air extérieur & celui qui eſt inſpiré étant toujours inſuffiſans pour faire perdre au ſang ſa chaleur acquiſe, il ſera plus chaud dans la deuxième circulation que dans la première, & ainſi de ſuite. Par ce moyen, la chaleur pourra augmenter au point que la peau deviendra brûlante & que l'air qui ſortira du poumon ſera d'une chaleur outrée.

On voit déjà par les déſordres dont je viens de parler (& qui ſont ceux qui doivent ſe paſſer lorſqu'on s'adonne à des exercices trop violens ou qu'on eſt expoſé à un air trop chaud) que les liqueurs doivent tendre à l'alkaleſcence & à la pourriture; mais dans le temps même que tous ces déſordres ſe paſſent, le ſang doit, par une ſuite néceſſaire, demeurer plus de temps à faire ſon tour de circulation, & être expoſé à un plus grand nombre de contractions du cœur & des vaiſſeaux que dans l'état naturel: en effet, le ſang n'étant pas ſuffiſamment rafraîchi pour paſſer en entier du ventricule droit dans le

ventricule gauche, ce premier ventricule ſe trouve par ce moyen néceſſairement engorgé; les veines-caves doivent s'en reſſentir, &, à la longue, toutes les veines qui s'y rendent; de ſorte que les artères éprouvent une certaine réſiſtance à ſe dégorger dans les veines. Les veines-caves elles-mêmes doivent dans ce cas ne tranſmettre qu'avec une difficulté extrême le ſang qu'elles portent à l'oreillette droite du cœur, ce qui fait que, malgré les contractions multipliées du cœur & des artères, il ne revient au ventricule gauche, d'où il étoit ſorti, qu'après un eſpace de temps plus long que dans l'état de ſanté. Je n'entends cependant pas dire que les liquides ſoient dans un moindre mouvement; je penſe ſeulement que leur paſſage d'un endroit à un autre eſt moins prompt qu'à l'ordinaire, mais que le mouvement de truſion qu'ils éprouvent eſt beaucoup plus grand. De-là pluſieurs cauſes de la raréfaction des liqueurs, de la décompoſition & de l'altération qu'elles éprouvent.

Quoique j'aie admis deux cauſes propres à produire tous ces déſordres dans l'économie animale; ſavoir, la chaleur de l'air & les

exercices violens; l'Auteur de la Nature a veillé à notre conſervation de la part des exercices. La laſſitude & la fatigue qui en réſultent & qui ſont une ſuite néceſſaire & de l'épuiſement des eſprits animaux & de la raréfaction des liqueurs qui compriment les nerfs, empêchent les hommes, malgré eux, de pouſſer les exercices aſſez loin pour leur être ordinairement nuiſibles. D'ailleurs les élémens même ſont néceſſités à concourir à notre conſervation dans cette circonſtance. La fraîcheur de l'air, relativement à nous, croît à proportion de nos exercices; car, lorſque nous courons, nous échauffons ſucceſſivement un nombre conſidérable de maſſes d'air qui nous rafraîchiſſent & que nous n'aurions pas échauffées ſi nous étions demeurés tranquilles, parce que cela ſeroit inutile pour lors. Nous ne pouvons pas non plus faire aucun mouvement qui augmente notre chaleur, ſans que nous ne renouvelions continuellement l'air qui nous environne, ce qui fait que les exercices conſidérables ſont rarement nuiſibles, ſi on les fait dans un air froid ou tempéré; mais dans les temps de grande

chaleur, on voit aſſez ſouvent périr des perſonnes lorſqu'elles forcent l'exercice, comme les Coureurs, &c. parce que le concours de l'air qui les environne & de celui qu'ils reſpirent n'eſt pas ſuffiſant dans cette ſaiſon pour empêcher que le ſang n'engorge conſidérablement le ventricule droit, les oreillettes du même côté & les veines-caves, & que la raréfaction de ce liquide & ſa trop grande affluence vers ces parties ne faſſe rompre ou les veines-caves, ou l'oreillette droite, ainſi qu'on l'a vu arriver. Du moins ſi une mort ſubite ne fait pas périr ceux qui forcent les exercices dans les grandes chaleurs & à l'ardeur du ſoleil, ils ſont ſouvent attaqués d'une fièvre ardente qui leur laiſſe peu de répit, & de laquelle ils périſſent en peu de jours.

Si l'Auteur de la Nature a néceſſité l'action des élémens pour notre conſervation, lors des exercices & du travail auxquels il nous a aſſujettis, il n'a pas de même néceſſité l'action des élémens pour la conſervation des hommes qui paſſent dans des climats pour leſquels ils ne ſont pas nés. L'air dans ces climats agit ſur nos corps ſuivant les loix générales de

l'Univers, & ne changera pas, ſans doute, ſa façon d'agir pour des êtres qui lui ſont étrangers: ces régions ont des hommes, des animaux & des plantes pour l'exiſtence, la conſervation & la propagation deſquels il faut que les qualités de l'air ſoient telles que celles qu'il a.

D'où l'on peut conclure que, la Nature ne faiſant rien ou preſque rien pour les hommes qui paſſent d'un climat tempéré dans un pays très-chaud, l'Art doit avoir beaucoup à faire pour militer contre les élémens & pour préſerver les hommes des effets pernicieux de ces mêmes élémens; mais, ſi c'eſt à l'Art qu'il faut néceſſairement recourir pour la conſervation des hommes tranſplantés dans nos Colonies, combien n'eſt-il pas important que le Médecin connoiſſe la véritable action de l'air ſur les fluides & ſur les ſolides du corps humain, comment & pourquoi il produit des déſordres, & quels ſont ceux auxquels il peut donner lieu lorſqu'on paſſe d'un air tempéré dans un air plus chaud!

Tout ce que j'ai dit juſqu'ici eſt pour conduire à cette connoiſſance ſi eſſentielle &

pour en faire sentir l'utilité ; mais aussi peut-on assurer qu'un Médecin rempli de ces connoissances, qui étudie la Nature & qui sait la matière Médicale, préservera de maladies, par des précautions simples & aisées, une partie de ceux qui voudront s'y astreindre. J'ose plus dire, c'est qu'il conservera la plupart de ceux qui seront attaqués des maladies les plus aiguës, parce qu'en connoissant exactement leurs causes, l'action de l'air & le rôle que joue la chaleur du climat dans les maladies, il n'agira jamais que conformément aux indications de la maladie prise en elle-même, des symptômes qui l'accompagnent, de la cause qui l'entretient & des causes éloignées qui lui ont donné lieu. Il ne sera donc pas comme nombre de ceux qui jusqu'ici ont eu soin de la conservation des hommes à Saint-Domingue, (si on en excepte quelques Médecins qui y ont acquis de la célébrité) qui, sans connoissance ni de la maladie, ni de sa cause physique, concourent souvent à la perte des malades par des remèdes employés mal-à-propos & à contre-temps.

Trois ans de séjour dans cette île m'ont

mis dans le cas d'examiner combien peu le traitement des maladies y eſt méthodique, & combien peu la plupart de ceux qui les traitent ſont en état de connoître & de combattre les cauſes qui les produiſent. Une pratique, quelquefois bonne, mais ſouvent meurtrière, leur tient lieu de tout. Les ſuccès conſtans que j'ai eus en traitant, ſuivant les loix de la ſaine Médecine, les malades qui me ſont tombés entre les mains, & les obſervations particulières que j'ai faites ſur les maladies de ce pays, ne me laiſſent nullement douter que la Médecine ne puiſſe y être faite avec beaucoup de ſuccès, lorſqu'elle y ſera exercée par un Médecin intelligent & verſé dans toutes les connoiſſances que cette Science exige.

Après avoir expoſé en précis les effets que l'air produit ſur les fluides & ſur les ſolides du corps humain, les déſordres qui ſe paſſent dans l'économie animale, lorſque nous faiſons des exercices trop violens & que nous paſſons d'un air tempéré dans un air fort chaud, il faut, pour faire aux maladies dont ſont attaqués les nouveaux venus à Saint-Domingue,

une application juste des principes que nous avons posés, examiner:

1.° Ce que la chaleur du climat doit produire sur ceux qui sont nouvellement transplantés dans cette île, & voir si les accidens & les maladies auxquels ils sont sujets dans les premiers temps de leur arrivée, peuvent être attribués avec fondement à la température de l'air:

2.° Réfléchir sur les autres causes qui peuvent donner lieu ou concourir aux maladies dont ils sont attaqués:

3.° Indiquer les précautions à prendre pour s'en garantir, d'après une connoissance sûre des causes qui les produisent:

4.° Exposer la manière de traiter méthodiquement les deux principales maladies de ce pays; & cela toujours relativement à l'espèce de maladie, à la nature, à la violence des symptômes qui l'accompagnent & à la cause connue de cette même maladie.

La chaleur qui règne à Saint-Domingue étant à celle qui règne en France comme 4 sont à 2, examinons naturellement l'état dans lequel doivent se trouver ceux qui sont

tranſportés de France dans cette île. Nos liqueurs s'échauffent plus ou moins dans leur circulation à raiſon des particules plus ou moins maſſives qui les conſtituent, & l'air qui nous environne les rafraîchit à raiſon de leur fraîcheur relative plus ou moins grande. Or en France on fait uſage de ſubſtances chargées de ſucs nourriciers & qui contiennent beaucoup de particules maſſives très-propres à oppoſer aux ſolides une réaction qui fait naître une chaleur proportionnée au rafraîchiſſement que porte dans nos liqueurs l'air ambiant & l'air reſpiré. Ce qui arrive pour les François en Europe ſe paſſe à Saint-Domingue à l'égard de ceux qui l'habitent depuis long-temps. Par la nature des alimens dont on uſe dans cette île, par la quantité qu'on en prend & par la diminution de l'action organique des fibres & des vaiſſeaux, les liqueurs ne s'échauffent que dans la même proportion qu'elles peuvent être rafraîchies; de ſorte qu'on peut dire que dans chaque pays le ſang des hommes qui y ſont nés & qui les habitent, n'eſt ſuſceptible de prendre de chaleur dans ſon cours de circulation,

qu'autant que l'air extérieur qui les enveloppe & qu'ils reſpirent peut lui en faire perdre, du moins lorſqu'ils uſent des alimens propres au pays.

Mais, avant de jouir des prérogatives que la Nature accorde aux anciens habitans, & avant que les ſolides & les fluides de ceux qui paſſent dans un autre climat aient éprouvé des changemens qui les rendent tels qu'ils doivent être pour que l'action de l'air ne faſſe que maintenir un juſte équilibre entre les ſolides & les fluides, ils ont des dangers à courir; & c'eſt pour en faire connoître la cauſe, pour les rendre moindres, pour les prévenir, & pour les combattre que j'ai entrepris un Ouvrage qui m'a paru utile pour la conſervation des hommes qu'on enverra ou qui iront à Saint-Domingue.

Lorſqu'une perſonne qui a abandonné un climat tempéré eſt arrivée dans cette île, l'air extérieur & l'air intérieur n'ayant pas aſſez de fraîcheur relative pour rafraîchir les liquides qui circulent dans ſes vaiſſeaux, & pour les réduire au même volume qu'ils avoient dans le temps que cette perſonne vivoit dans un

air plus froid, les liquides doivent néceſſairement ſe raréfier & produire par ce moyen une compreſſion générale plus ou moins forte ſur les nerfs & ſur les fibres muſculaires ; de-là une laſſitude plus ou moins grande. L'air qui environne faiſant peu pour le rafraîchiſſement du ſang, celui qui entre dans le poumon a beaucoup à faire; les inſpirations, par conſéquent, doivent être plus grandes & plus fréquentes que ſi on les faiſoit dans un air tempéré ; mais, comme elles ne ſont pas toujours ce qu'il faudroit faire, dans le temps même du repos, la reſpiration eſt ſouvent difficile, & elle doit l'être encore davantage pour peu qu'on faſſe d'exercice. L'air ambiant & celui qui eſt inſpiré ne rafraîchiſſant pas aſſez le ſang & ne le réduiſant pas en aſſez petit volume pour que tout celui qui ſort du ventricule droit puiſſe, à chaque contraction, paſſer dans le ventricule gauche, il ſe fera peu-à-peu un engorgement dans les artères pulmonaires, dans le ventricule droit, dans les veines-caves & ſucceſſivement dans les veines de toutes les parties du corps. Il naîtra de-là une eſpèce d'étouffement, des

anxiétés, un abattement extrême, &c.

Mais le désordre peut encore être poussé plus loin; le ventricule droit ne se dégorgeant pas en entier dans les artères pulmonaires, par les raisons que j'ai dites, les veines-caves supérieure & inférieure doivent, faute de se dégorger, être très-distendues, de même que toutes les veines qui y aboutissent: par conséquent les jugulaires internes & externes & toutes les branches veineuses qui concourent à les former, seront dans un état de dilatation; les artères carotides ne pouvant pas non plus se dégorger librement à cause de la résistance qu'elles éprouvent de la part des veines trop remplies, elles s'engorgeront aussi, & cet engorgement se communiquera jusqu'au ventricule gauche, dont les contractions plus fréquentes augmenteront encore la chaleur des liquides. De ce désordre dans la circulation, il résultera des maux de tête violens, le délire, la frénésie, le coma, &c. Le même désordre se passera du côté de la veine-cave inférieure & des veines qui y aboutissent, elles seront toutes très-distendues; les veines diaphragmatiques, les veines gastriques,

hépatiques, la veine-porte, &c. ne ſe dégorgeant pas avec facilité, elles ſouffriront une diſtenſion qui produira des accidens différens, des nauſées, des douleurs dans la région du diaphragme, du foie, & dans les régions lombaires.

La raréfaction des liquides étant même portée à un certain point, les veines pourront ſe rompre, & donner lieu à des hémorragies quelquefois mortelles & quelquefois ſalutaires. On juge bien que dans cet état les liqueurs étant très-raréfiées, & leur chaleur n'étant pas modérée ſuffiſamment, ces mêmes liqueurs acquerront de l'acrimonie, tendront à ſe décompoſer & à tomber en alkaleſcence & en pourriture: pour lors, le ſyſtème nerveux entrera en érétiſme; il y aura ſpaſme dans preſque tous les couloirs, plus de ſécrétion, pour ainſi dire, déſordres ſans nombre, inflammation générale, chaleur acrimonieuſe, exceſſive, &c. le ſang même malgré les contractions multipliées du cœur & des artères, n'aura qu'un mouvement progreſſif fort lent, pendant que ſon mouvement de truſion ſera très-conſidérable. Il ne pourra pas en effet

avoir, dans ce cas, un mouvement de progreſſion fort rapide, puiſque toutes les veines & le ventricule droit, ne ſe dégorgent qu'avec une difficulté preſque inſurmontable. Toutes les humeurs étant confondues & mêlées avec la maſſe rouge du ſang, elles enfileront rarement ſeules les couloirs par où elles doivent ſe filtrer. Voilà ce à quoi on eſt expoſé quand on paſſe d'un air froid ou tempéré dans un air très-chaud.

Lorſque les déſordres qui ſe paſſent dans l'économie animale ſont tels que ceux que je viens de décrire, on eſt ſûrement dans le plus mauvais état poſſible, & il eſt à préſumer que ſi tout ce qui a été expoſé ci-devant s'opéroit dans un eſpace de temps fort court, on ſeroit attaqué d'une maladie qui l'emporteroit ſur la fièvre ardente ordinaire. Cette fièvre peut cependant être enviſagée ſous ce point de vue, & les ſeuls effets d'un climat trop chaud peuvent la produire, ou du moins doivent-ils ſouvent donner lieu à une maladie moindre qui reconnoît les mêmes cauſes & qui peut être regardée comme un diminutif de la fièvre ardente. S'il y a des perſonnes

personnes sur lesquelles les effets d'un air trop chaud, paroissent ne produire aucun désordre remarquable, il ne faut pas pour cela les perdre de vue, & on peut les regarder comme dans une disposition prochaine à la fièvre ardente. On doit même se méfier pour elles de toutes les causes qui donnent lieu à cette maladie en Europe, tels sont les exercices trop long-temps soutenus, la course, les excès de liqueurs, l'acte vénérien répété trop souvent, les veilles, l'exposition à l'ardeur du soleil.

C'est gratuitement, dira-t-on, que vous attribuez à l'air la qualité de rafraîchir le sang de la manière que vous le dites; c'est une supposition que vous faites, lorsque vous annoncez que si l'on passe d'un air froid ou tempéré dans un air très-chaud, il arrive dans l'économie animale tous les désordres dont vous faites l'énumération: donnez-nous-en des exemples.

Tout ce que ressentent la plupart des nouveaux arrivés à Saint-Domingue, répond parfaitement bien à ce que j'ai dit devoir arriver aux personnes qui passeroient d'un endroit

tempéré dans un endroit plus chaud ; car peu de jours après être arrivés dans cette île, ils perdent l'appétit, ils ne reſpirent pas avec la même facilité qu'ils reſpiroient en France, leurs inſpirations ſont plus grandes ; ils ſont ſujets à avoir mal à la tête, aux reins, &c. & on peut dire qu'ils éprouvent les mêmes indiſpoſitions que ceux qu'on feroit paſſer d'un air tempéré dans un air très-chaud : or, comme il y a ici identité d'accidens, je ſuis autoriſé à conclure l'identité des cauſes. J'y ſuis d'autant plus autoriſé, qu'il eſt connu que l'air de Saint-Domingue eſt infiniment plus chaud que celui de France ; mais, pour répondre à toutes les difficultés, rapportons des expériences faites ſur des animaux qu'on expoſe dans des endroits très-chauds, & voyons ſi ce qui leur arrive infirme ou appuie notre théorie.

Les accidens qu'ont éprouvés les animaux ſur leſquels on a fait ces expériences, confirment tout ce qui a été dit ci-devant. Quand on les expoſe à un degré de chaleur auſſi grand que celui des liquides qui circulent dans leurs vaiſſeaux, leurs inſpirations deviennent

fortes, fréquentes & difficiles; ils ont les yeux vifs & larmoyans; ils haletent bientôt & ne tardent pas à périr dans un état de suffocation accompagnée d'accidens graves. La chaleur de ces animaux augmente infiniment, la langue leur sort de la bouche & ils rendent une salive qui exhale une odeur insupportable. On ne peut pas s'empêcher de reconnoître pour cause de ces accidens la chaleur de l'air dans lequel ils sont plongés. L'air chaud qu'ils respirent ne réduisant pas à un petit volume le sang qui passe par le poumon, & cet air, de même que celui qui les environne, ne faisant rien perdre aux liquides de la chaleur qu'ils acquièrent en circulant, il faudra nécessairement que ces animaux éprouvent tous les accidens de la suffocation & que leurs humeurs répandent une odeur fétide, suite de la chaleur outrée qui décompose les humeurs & qui donne lieu à la formation d'un alkali volatil.

La suffocation naîtra de ce qu'il ne passera par le poumon qu'une partie du sang que le ventricule droit chasse à chaque pulsation dans les artères pulmonaires. En effet, pour que tout le sang qui sort du ventricule droit

pût paſſer par le poumon, il faudroit néceſſairement que cette maſſe de liquides diminuât de volume dans tous les vaiſſeaux du poumon ſur leſquels l'action de l'air froid peut ſe faire ſentir, c'eſt-à-dire, ſur les diviſions des veines, comme ſur celles des artères pulmonaires. Or, lorſqu'un animal eſt expoſé à un air très-chaud, le ſang du ventricule droit, qui, pour paſſer en entier dans le ventricule gauche, devoit diminuer de volume, n'étant plus ſoumis à l'action d'un air froid propre à remplir cette vue, ne paſſera qu'en partie dans les vaiſſeaux pulmonaires, & le reſte engorgera en peu de temps le ventricule droit & les veines-caves, ce qui conſtituera l'état de ſuffocation.

La putridité des humeurs aura lieu, parce que le ſang qui ſe ſera porté du ventricule droit dans le ventricule gauche, n'ayant rien perdu de ſa chaleur lors de ſon paſſage par le poumon, & étant obligé de ſubir de nouvelles circulations, il acquerra une chaleur qui ira toujours en augmentant & qui ſera bientôt pouſſée au point que les humeurs ſuſceptibles de putridité s'alkaliſeront juſqu'à

répandre une puanteur considérable. Dans ce cas, l'air qui sort du poumon de ces animaux est très-chaud, & un thermomètre placé dans leur bouche lorsqu'ils suffoquent, a fait remarquer que leur corps acquiert un degré de chaleur fort au-dessus de celle qui leur est naturelle.

On peut juger, d'après cela, combien il est nécessaire que le sang soit continuellement rafraîchi & réduit à un plus petit volume, tant par l'air environnant, que par celui qui entre dans le poumon, & combien il est dangereux de passer promptement d'un air tempéré dans un climat très-chaud. On est, il est vrai, bien éloigné d'éprouver, en arrivant à Saint-Domingue, les accidens des animaux sur lesquels les épreuves, dont je viens de parler, ont été faites, parce qu'il s'en faut infiniment qu'il n'y ait entre l'air que nous respirons & celui de Saint-Domingue, une différence aussi grande que celle qu'il y a entre l'air que respiroient naturellement ces animaux & celui auquel on les a exposés.

Cependant, à examiner les choses à la rigueur, des animaux exposés à un air aussi

chaud que je l'ai dit ci-dessus, ont les symptômes d'une fièvre ardente qui parcourt rapidement tous ses périodes, & qui fait périr dans un espace de temps fort court. Car si l'on y fait attention il y a chaleur excessive, difficulté très-grande de respirer, anxiété, &c. & je ne doute point que, si des hommes étoient exposés à ces épreuves, ils ne ressentissent dans un degré supérieur tous les accidens qui accompagnent la fièvre ardente. On peut même présumer que, s'il n'y avoit pas une si grande différence entre l'air dans lequel un animal vit, & celui dans lequel on le transporteroit, tous les accidens, dont nous avons parlé, n'augmenteroient que peu-à-peu, & ne le feroient périr que dans 24, 36 ou 48 heures, selon le degré de chaleur qu'auroit l'air dans lequel il seroit plongé. Je crois pouvoir conclure d'après tout ce qui a été dit, que la chaleur de l'air de Saint-Domingue peut seule donner lieu à la fièvre ardente à laquelle sont sujets ceux qui passent de France dans cette île; que si elle ne produit pas cette maladie, elle donnera naissance à une fièvre moins vive qui n'en sera

qu'un diminutif; & qu'enfin si la nature du climat n'occasionne ni l'une ni l'autre de ces maladies, elle laissera pendant long-temps ceux qui y sont transportés, dans une disposition prochaine à la fièvre ardente, &c. Il y a bien d'autres causes qui peuvent concourir à produire la fièvre ardente & les fièvres qui lui sont subordonnées; mais ces causes sont toujours secondées par la chaleur du climat, & elles sont les mêmes que celles qui en Europe donnent lieu à cette fièvre: savoir, les exercices trop violens & trop long-temps soutenus, les veilles, l'usage des liqueurs spiritueuses, &c.

Je considérerai donc tous les nouveaux débarqués à Saint-Domingue comme prêts à être attaqués de la fièvre ardente ou d'une fièvre qui est moins dangereuse, qui n'en est qu'un diminutif, & dont je parlerai par la suite; ou bien je les regarderai comme n'ayant que des dispositions plus ou moins prochaines à ces deux fièvres. La cause principale qui agit dans ce cas (la chaleur du climat) étant connue, de même que sa manière d'agir, j'insisterai sur les précautions qu'il y a à

prendre pour diminuer, pour combattre & pour détruire cette diſpoſition relativement à la cauſe qui l'a produite & qui l'entretient, & j'indiquerai les moyens auxquels un Médecin doit avoir recours pour traiter méthodiquement & avec ſuccès les fièvres qui attaquent les nouveaux-venus à Saint-Domingue.

Les précautions qu'on doit prendre pour combattre & pour détruire la diſpoſition que ceux qui arrivent à Saint-Domingue ont à la fièvre ardente, regardent deux temps différens, celui du voyage & celui du premier ſéjour dans l'île, & ces précautions s'étendent particulièrement ſur la quantité & ſur la qualité des alimens & des boiſſons dont on uſera; ſur l'exercice qu'on prendra, ou, pour mieux dire, ſur l'uſage convenable des ſix choſes non naturelles. Or quelle indication principale a-t-on à remplir dans cette circonſtance! c'eſt de modérer l'action des ſolides, de diminuer la maſſe des humeurs & de les priver des particules maſſives qui les rendent le plus ſuſceptibles d'échauffement; afin que, lorſqu'on eſt arrivé à Saint-Domingue, les vaiſſeaux ne ſoient remplis que de ſucs qui,

par la nature des parties intégrantes qui les conſtituent, n'acquièrent dans leur cours de circulation qu'un degré de chaleur qui pourra aiſément être tempéré par la fraîcheur relative de l'air environnant & de celui qu'on y reſpire.

La Nature prévient l'Art dans cette circonſtance; l'action des ſolides s'affoiblit quand on paſſe dans les pays chauds, & l'appétit diminue, parce qu'il faut néceſſairement que les liquides de l'homme qui vit dans ces climats ne ſoient fournis que de peu de particules maſſives; c'eſt pourquoi la Nature, cette ſage mère, pour nous empêcher de nous écarter de ſes vues & de travailler à notre deſtruction, change l'appétit des hommes à raiſon de leur beſoin, je veux dire que le beſoin de nourriture varie en proportion de la chaleur des lieux que nous habitons : en effet, ce beſoin eſt moindre dans les pays chauds que dans les pays froids. On aura donc pour ceux qui de France iront à Saint-Domingue ce double point de vue à remplir, de modérer l'action des ſolides & de diminuer le volume & la denſité des liquides.

On doit tâcher de remplir une partie de ces indications avant le départ & pendant le voyage. Pour en venir à bout, il eſt à propos que tous ceux qui paſſent à Saint-Domingue ſe faſſent ſaigner une fois ou deux, ſur-tout s'il y a en eux beaucoup de diſpoſition à la pléthore ſanguine; & pour peu que leur état paroiſſe l'exiger, ils ne ſauroient rien faire de mieux que de ſe purger avant leur départ. Ces premières précautions priſes, on obſervera, pendant la traverſée, de ſe laver la bouche tous les matins à jeun avec de l'eau & un peu de vinaigre.

On aura auſſi l'attention d'aſſaiſonner avec du vinaigre les légumes & une partie de la viande dont on ſe nourrira. Au lever du ſoleil, il faudra venir ſur le pont & ne reſter pendant la journée que le moins qu'il ſera poſſible dans l'entrepont; il ſeroit encore très-utile de s'exercer ſans ſe fatiguer.

Il convient de changer de linge le plus ſouvent qu'on peut, & on ne prendra jamais une nouvelle chemiſe ſans qu'elle ait été long-temps expoſée au ſoleil, & qu'elle n'ait été bien ſéchée & frottée auparavant.

On ſe couchera de bonne heure, & on ſe lèvera avec l'aurore; & à ſuppoſer qu'on fût obligé d'être pendant la nuit ſur le pont, il eſt eſſentiel d'avoir toujours la tête couverte; & ſi l'on y couche, il faut avoir la précaution de ſe couvrir le corps, la tête & les yeux.

Dès qu'on aura gagné le climat chaud, on boira *à ſa ſoif* de l'eau acidulée avec de la crême de tartre diſſoute en quantité convenable *. Chaque perſonne pourra de cette manière faire la conſommation de deux gros de crême de tartre par jour. Cette boiſſon produira le double avantage de rafraîchir légèrement & de tenir le ventre libre.

On ne ſe permettra point l'uſage des liqueurs ſpiritueuſes; il n'y a que le vin pris en quantité modérée, dont l'uſage ne ſera pas interdit.

Il ne faut pas négliger d'embarquer avec ſoi une bonne quantité de choux ou d'autres légumes confits dans le vinaigre; on en

* Quoique la crême de tartre ne ſoit pas tenue en diſſolution dans l'eau froide, elle ne laiſſe pas de lui communiquer une acidité ſenſible.

mangera le matin & le ſoir, & même avec de la viande : cette ſorte de nourriture eſt très-bonne quand on paſſe dans les climats chauds.

La propreté eſt ſur-tout recommandée lorſque l'Équipage ou les Paſſagers ſont fort nombreux; mais une choſe à laquelle il faut faire beaucoup d'attention, indépendamment des boiſſons un peu acidules, c'eſt de ſe modérer ſur la quantité des alimens qu'on prendra; il faudroit même ſe faire un peu de violence ſur cet article, & je vais dire pourquoi.

L'appétit (par une cauſe qui infirme les principes que j'ai poſés; ſavoir, que l'appétit diminue lorſqu'on va dans les pays chauds) ſe ſoutient ſur mer, & augmente même quelquefois, quoiqu'on navige dans des lieux qui, à cauſe de leur ſituation topographique, doivent être infiniment plus chauds que celui qu'on a abandonné; mais qu'on me permette ici une réflexion, & l'on verra que ce qui, au premier aſpect, paroît infirmer notre théorie, ne fait qu'en prouver la bonté.

Quand on eſt ſur mer, on eſt plongé dans

une atmoſphère plus denſe & imprégnée d'acides marins ; par cette raiſon, elle doit beaucoup nous rafraîchir, & entretenir l'action des ſolides, & exiger que nous fourniſſions à nos ſucs aſſez de particules maſſives pour qu'il s'excite dans nos humeurs une chaleur proportionnelle au rafraîchiſſement qu'elles éprouvent de la part du fluide environnant: je dis encore que dans le temps qu'on eſt ſur un Vaiſſeau, l'air peut avoir à votre égard une fraîcheur relative, telle que ſi vous étiez dans un pays tempéré, lors même que vous n'êtes pas fort éloigné de la Ligne; car il faut conſidérer que ſi le Vaiſſeau fait beaucoup de chemin, vous rafraîchiſſez ſucceſſivement des maſſes d'air différentes, & vous vous trouvez dans la même ſituation d'un Coureur qui traverſe l'air rapidement: mais, comme dans ce cas il n'y a ſouvent de votre part aucune action muſculaire, aucune cauſe de chaleur qui réponde au rafraîchiſſement que porte ſur vous l'air à travers lequel vous paſſez, il arrive que cet air eſt froid relativement à vous; de ſorte qu'il ſe paſſe ſur vos ſolides & ſur vos fluides ce qui

ſe paſſeroit ſi vous étiez dans un pays tempéré ; c'eſt ce qui fait que l'appétit ſe ſoutient, que l'on reſpire aiſément, & que, tandis que le Vaiſſeau fait route, on n'eſt pas dans un accablement pareil à celui dans lequel on ſe trouve lorſqu'il fait calme ou lorſqu'on eſt arrivé à terre.

Ce qui paroît un bien eſt cependant un mal, par rapport à ceux qui débarquent dans un pays chaud; car, ainſi que je l'ai dit, pour qu'il ne ſe paſſe aucun déſordre dans l'économie animale, il faut que, dans un pays chaud, les liquides du corps humain ſoient fournis de peu de particules maſſives & que l'action des ſolides ſoit affoiblie. Or, dès que vous ſortez d'un Vaiſſeau qui a fait le paſſage en peu de temps, vos ſolides & vos fluides ne ſe trouvent pas dans l'état où il faudroit qu'ils fuſſent pour votre ſanté ; car, par la rapidité avec laquelle vous avez traverſé l'air dans votre trajet, ce fluide, en tempérant la chaleur des ſolides, a néceſſairement exigé que vous fiſſiez uſage de ſubſtances auſſi nutritives, & en auſſi grande quantité que dans un climat tempéré.

Mais peu de temps après que vous êtes à terre, vous éprouvez un changement ſubit, vous n'êtes plus tranſporté avec rapidité dans différentes maſſes d'air qui vous rafraîchiſſent, ou du moins, ſi vous l'êtes, ce n'eſt qu'aux dépens d'une action muſculaire qui, en augmentant en vous la chaleur, demande une fraîcheur relative plus grande, au lieu que dans le Vaiſſeau vous aviez ces maſſes multipliées d'air qui vous touchoient & qui vous rafraîchiſſoient, ſans qu'il y eût de votre part aucune action muſculaire qui concourût à augmenter votre chaleur propre. Vous vous trouvez donc comme ſi vous paſſiez promptement d'un endroit tempéré dans un endroit beaucoup plus chaud, vous y êtes avec des ſucs qui ſont chargés de particules auſſi groſſières qu'il faut qu'elles le ſoient dans un pays tempéré, & l'action de vos ſolides eſt encore auſſi forte que l'exigeoit le climat que vous venez de quitter.

Lorſqu'on arrive avec ces diſpoſitions dans un pays chaud, il n'eſt pas étonnant qu'il ſe paſſe des déſordres dans l'économie animale. Les premiers qui s'annoncent ſont la

raréfaction des liquides, une lassitude extrême, la respiration un peu gênée, perte d'appétit, mal de tête, &c. Or, comme ces accidens sont plus ou moins à craindre à raison de l'action plus forte des solides & de la plus grande masse des fluides, il faut, autant qu'on le peut, vivre pendant la traversée de substances médiocrement fournies de sucs nourriciers, telles que sont les végétaux, & lutter même contre son appétit. L'observation de ce précepte est de la plus grande importance pour ceux qui veulent ne pas courir le risque d'une maladie très-grave en arrivant à Saint-Domingue.

Dès qu'on sera débarqué dans cette île, il ne faudra pas perdre de vue les précautions à prendre contre les maladies qui attaquent les nouveaux arrivés, & il faut les attendre sans effroi. Pour les éviter, ce qui seroit rare, ou au moins pour diminuer les accidens qui les accompagnent, on pourra, après quelques jours de repos, se faire saigner une fois seulement ou deux fois au plus. Il ne faut pas s'en tenir aux seules saignées; une attention particulière qu'il importe d'avoir

dans

dans les premiers temps, c'eſt de manger ſobrement & de ne faire aucun uſage des liqueurs ſpiritueuſes. L'on ne s'expoſera point à l'ardeur du ſoleil ; les exercices auxquels on ſe livrera ſeront toujours très-modérés ; les veilles & la trop grande application d'eſprit ne peuvent qu'être nuiſibles. On prendra avec ſuccès le bain de rivière. On ſe nourrira de végétaux plutôt que d'animaux. On mangera quelques oranges, & la meilleure boiſſon dont on puiſſe uſer ſera une légère limonade. On s'abſtiendra du commerce des femmes & ſur-tout de celui des Négreſſes, & on ſe couchera de bonne heure, la tête couverte & jamais à l'air. S'il n'eſt pas poſſible d'éviter la maladie du pays par ces précautions, du moins peut-on être moralement ſûr que, ſi l'on en eſt attaqué, les ſuites n'en ſeront pas auſſi dangereuſes.

Mais ſi, malgré toutes les précautions que j'ai indiquées, ou faute de les avoir priſes, une perſonne tombe dans un accablement extrême ; ſi elle a mal à la tête, une difficulté de reſpirer, des douleurs dans tous les membres & particulièrement dans la région des lombes ; ſi la fièvre eſt conſidérable &

accompagnée de ſoif, de ſueur & d'une chaleur très-grande; ſi tous ces accidens acquièrent promptement beaucoup d'intenſité; ſi la chaleur ſur-tout devient brûlante, & la ſoif inextinguible; ſi l'on a des nauſées & des vomiſſemens de matière bilieuſe ou porracée; ſi la langue devient noire & âpre, ſi une douleur vive dans la région du diaphragme ſe fait ſentir, ſi la chaleur des extrémités n'eſt pas comparable à celle dans laquelle ſe trouvent le tronc & la tête, ſi quelquefois même ces extrémités ſont froides; ſi l'inſomnie, la frénéſie, un délire obſcur, & les autres ſymptômes dont j'ai fait l'énumération dans le commencement de ce petit Ouvrage, ſe trouvent de la partie, la vraie fièvre ardente ou le vrai *cauſos* d'Hippocrate, ſe trouve caractériſée.

Cette fièvre parcourt avec beaucoup de promptitude tous ſes degrés; le temps de ſon augmentation dure peu : elle eſt quelquefois dans ſon état avant le deuxième jour, & les malades peuvent en périr avant le troiſième ſi on ne leur donne pas les ſecours les plus prompts & les plus efficaces; d'où

l'on peut conclure qu'il eſt de la plus grande importance pour ceux qui paſſent ou qui ſont envoyés à Saint-Domingue, que les Médecins ou Chirurgiens qui les traitent, connoiſſent les véritables cauſes de cette maladie, & le traitement qui lui convient, d'autant plus qu'il faut ſe décider promptement ſur le choix des moyens curatoires, & qu'on n'a pas de temps à perdre dans l'application des remèdes.

D'après ce que j'ai dit ſur les effets que l'air produit ſur nos ſolides & ſur nos fluides, & ſur ce qui doit arriver à des hommes tranſportés d'un climat tempéré dans un pays chaud, on connoît la principale cauſe de la fièvre ardente de Saint-Domingue. Il y en a cependant encore d'autres qui méritent l'attention du Médecin ; c'eſt un exercice immodéré, la courſe à l'ardeur du ſoleil, l'excès des liqueurs ſpiritueuſes, l'acte vénérien trop ſouvent répété, &c. Qu'on me permette d'expoſer ici que cette dernière cauſe trop ſouvent ordinaire, demande dans le traitement de la fièvre ardente qui ſuccède à un excès dans ce genre, beaucoup de circonſpection dans l'uſage

des remèdes les mieux indiqués pour cette maladie.

Toutes ces causes ne sont encore que des causes prédisposantes & éloignées de la fièvre ardente. Une cause plus prochaine, c'est l'action d'une matière irritante, qui faisant entrer en érétisme tout le système vasculeux, produit des embarras multipliés dans la circulation, des crispations dans tous les couloirs; de-là une inflammation presque générale qui attaque sur-tout les organes les plus nécessaires pour l'entretien de l'économie animale: savoir, le cerveau, le poumon, le foie, le diaphragme, l'estomac & les intestins; mais quoiqu'on soit obligé de reconnoître une matière âcre pour cause prochaine de la fièvre ardente, on conçoit aussi que cette même matière n'est que le produit des causes premières, des causes éloignées. En effet, la chaleur du climat, les exercices immodérés, l'usage des liqueurs spiritueuses, raréfient les liquides outre-mesure, les échauffent; l'air environnant ne les tempérant pas assez, elles conservent pendant long-temps (sur-tout lorsque plusieurs de ces causes ont agi ensemble)

une chaleur & un volume qui ne leur eſt pas ordinaire. Les contractions du cœur & des artères ſe multiplient; & les liquides, à cauſe de leur grande raréfaction, ne pouvant couler aſſez promptement par le poumon, ce viſcère s'engorge un peu, de même que le ventricule droit, les veines-caves & toutes les autres veines qui s'y rendent. Tous les vaiſſeaux ſe dilatent, & pour-lors les parties les plus ſéreuſes du ſang ſe diſſipent par les tuyaux excrétoires, & produiſent une ſueur d'expreſſion. Les humeurs étant moins noyées, ſouffrent plus de frottement, s'échauffent davantage par la même raiſon, & peuvent prendre un degré d'acrimonie conſidérable, ſur-tout celles qui ſont le plus ſuſceptibles de s'alkaliſer, comme la bile.

Or il n'eſt pas ſurprenant que cette humeur, ayant changé de nature & circulant avec le ſang, agace & picotte les membranes, les vaiſſeaux, les nerfs, & faſſe naître un érétiſme général qui produira bientôt une inflammation dans les principaux viſcères, une chaleur acrimonieuſe à la peau & tous les accidens dont j'ai fait l'énumération.

Mais comment, dira-t-on, l'acte vénérien répété donnera-t-il naiſſance à une matière acrimonieuſe propre à être la cauſe prochaine de la fièvre ardente ? Pour concevoir l'effet de l'acte vénérien dans ce cas, il faut faire attention que dans les climats chauds les humeurs de ceux qui y ſont venus des pays tempérés où l'on ſe nourrit de ſubſtances animales, ſont toujours alkaleſcentes & un peu acrimonieuſes. Or, d'après cette diſpoſition dans les humeurs, elles n'attendent que l'occaſion favorable pour faire entrer par leur acrimonie tout le ſyſtème vaſculeux & nerveux en érétiſme, & cette occaſion ſe préſente après les grandes évacuations de liqueur ſéminale qui, tant qu'elle rentroit dans les humeurs en ſuffiſante quantité, modéroit leur acrimonie de façon à la rendre impuiſſante, & tenoit les vaiſſeaux dans un état de ſoupleſſe fort éloigné de l'érétiſme.

Les dangers de cette maladie ſont toujours très-grands ; ils varient cependant à raiſon du ſexe, de l'âge, du tempérament & du concours des cauſes qui la font naître.

Toutes choſes égales d'ailleurs, les femmes

courent moins de riſques que les hommes ; les accidens chez elles ſont toujours moins graves, & elles ſont même peu ſujettes à cette maladie, parce qu'ayant la fibre plus molle, l'action organique de leurs vaiſſeaux eſt moins forte, & ils ſont plus extenſibles. Par cette raiſon, la chaleur, la raréfaction du ſang doivent être plus modérées & la rupture des vaiſſeaux plus rare.

Par rapport à l'âge, les périls de la fièvre ardente diffèrent beaucoup ; car les enfans & les jeunes gens qui ont encore la fibre molle, qui ont les vaiſſeaux ſouples & dont le diamètre peut encore augmenter ſans craindre de rupture, échappent aſſez ſouvent de cette maladie, lorſqu'on leur fait à temps les remèdes convenables ; les perſonnes âgées, par la raiſon du contraire, ſuccombent preſque toujours aux accidens de cette fièvre.

Le tempérament fera varier les dangers de cette fièvre ; ils feront très-grands ſi le malade eſt d'un tempérament bilieux ou ſanguin, & ils feront moindres s'il eſt d'un tempérament flegmatique.

Cette fièvre ſera d'autant plus redoutable,

que le concours des caufes éloignées qui l'auront fait naître fera plus grand. En effet, fi c'eft tout-à la-fois la chaleur du climat, un exercice immodéré & l'excès dans les plaifirs de l'amour qui l'aient produite, le malade courra de plus grands rifques que fi l'une de ces caufes feules avoit occafionné la maladie. Le danger variera encore à raifon de chaque caufe féparément, lorfqu'il n'y en aura qu'une feule qui aura agi: par exemple, il y a plus à craindre lorfqu'elle furvient à la fuite d'un épuifement avec les femmes que fi c'eft à la fuite d'une autre caufe.

On a deux indications principales à remplir dans la curation de cette maladie : La première, de faire ceffer l'érétifme, en produifant un relâchement dans les folides ; & la feconde, de diminuer la maffe & le volume des liquides.

Pour fatisfaire à ces deux indications, il fembleroit qu'on n'a rien de mieux à faire que de faigner coup fur coup ; cependant, quoique la faignée foit un bon remède dans cette maladie, il ne faut pas tirer beaucoup de fang ; & l'expérience a fait voir que les

ſaignées multipliées n'ont pas de ſuccès. Les nauſées & les vomiſſemens de matière bilieuſe & porracée pourroient faire penſer que la Nature indique l'uſage des émétiques; les perſonnes peu inſtruites feroient tentées de regarder les ſueurs dans leſquelles les malades ſont quelquefois dans le premier ou le deuxième jour, comme une indication pour les remèdes ſudorifiques: il faut bien ſe garder de mettre en uſage & les émétiques & les ſudorifiques. Dans ce cas, ils ſont très-ſouvent mortels; les vomiſſemens viennent preſque toujours d'irritation & rarement de plénitude; les ſueurs ſont toujours ſymptomatiques dans les premiers temps, & elles ne ſont jamais critiques, excepté qu'elles ne ſurviennent après le quatrième jour. L'uſage des purgatifs eſt très-pernicieux; les cordiaux & les narcotiques, quels que ſoient les accidens qui paroiſſent les exiger, doivent être proſcrits du traitement. Il vaut mieux ne rien faire, que de ſe permettre des choſes inutiles ou nuiſibles. C'eſt déjà beaucoup en Médecine que de ſavoir ce qu'il faut éviter; mais que faire, dira-t-on, dans cette maladie? Peu de

chose; il faut attendre la crise de la Nature, & cette crise est un dévoiement bilieux: c'est presque la seule voie de dépuration que la Nature ait, encore ne faut-il pas la troubler par des remèdes qui sembleroient même favoriser cette crise. On n'abandonnera cependant pas tout-à-fait la Nature à elle-même dans cette circonstance; car quoique cette maladie exige peu de remèdes, il y a quelques secours qu'on peut tenter sans crainte, & voici comment on doit se conduire dans cette maladie.

A cause de la température du climat de Saint-Domingue & de la grande raréfaction du sang, on fera le premier ou le second jour deux saignées seulement, sans avoir égard au vomissement & aux sueurs; il n'y a que le dévoiement bilieux qui puisse empêcher de mettre ce remède en usage: on fera boire copieusement le malade, & sa boisson sera adoucissante & rafraîchissante, comme l'eau de poulet nitrée ou quelque apozème de même nature. Les boissons acidulées seront données à grandes doses, pourvu qu'elles soient légères; elles tempèrent un peu la

ſoif du malade, modèrent l'acrimonie de la bile, & peuvent produire du côté du foie, une eſpèce de relâchement propre à ſeconder la criſe, qui eſt l'écoulement de la bile : les acides végétaux délayés dans une grande quantité d'eau, peuvent encore, en rencontrant quelques particules de bile alkaliſée, s'y unir & lâcher doucement le ventre. Ces remèdes doivent être mis en uſage avec d'autant plus de ſûreté, que la chaleur du climat eſt plus conſidérable. Les acides qui conviennent le mieux, ſont ceux de l'orange, du limon & de l'ananas ; il n'y a pas de pincement & de criſpation à appréhender de ces acides, lorſqu'ils ſont ſuffiſamment noyés.

Pendant que le malade s'inondera, pour ainſi dire, l'intérieur avec de l'eau de poulet émulſionnée & un peu nitrée, avec quelque apozème adouciſſant & acidulé par le moyen du ſuc d'orange, de limon ou d'ananas, on lui fera prendre, pendant le même temps, des lavemens quatre à cinq fois le jour avec la décoction de feuilles de raquettes ou de quelqu'autre plante émolliente, à laquelle on joint un gros ou deux de criſtal minéral. Les

applications émollientes à l'extérieur, ſur le ventre, ſur les hypocondres, ſeront utiles; on pourra faire auſſi des embrocations d'huile d'olive récente ſur ces parties, & ſi la Nature parvient, à l'aide de ces ſecours, à opérer vers le quatrième jour une évacuation de matière bilieuſe, la criſe eſt bonne, & l'on peut croire que le malade eſt ſauvé : c'eſt dans ce moment-ci qu'on peut aider la Nature, qu'on peut faire prendre au malade un purgatif léger; encore faut-il ne jamais ſe le permettre trop tôt, ſur-tout lorſqu'on voit que la Nature fait bien l'ouvrage qu'elle a commencé. Je l'ai dit, je le répète, c'eſt la criſe la plus ordinaire, elle eſt même preſque la ſeule qu'il faille attendre, & qui ſoit ſalutaire: il ſurvient aſſez ſouvent des hémorragies dans cette fièvre; mais elles ſurviennent avant le quatrième jour, où elles ſont peu conſidérables, & par cette raiſon les malades s'en trouvent rarement ſoulagés. Ces hémorragies peuvent cependant être quelquefois une criſe heureuſe; mais c'eſt lorſque l'évacuation eſt grande, qu'elle ſe fait par les narines, & le quatrième ou le cinquième jour ſeulement.

On peut en dire autant des ſueurs; pour qu'elles tendent au ſoulagement du malade, il faut qu'elles ſoient copieuſes, qu'elles n'aient pas lieu avant le temps indiqué, & qu'elles ſoient précédées par la molleſſe du pouls, ce qui annonce la chute de l'érétiſme.

Il ſeroit à ſouhaiter que les malades parvinſſent juſqu'au temps où la Nature fait ſa criſe; mais ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que la plupart de ceux qui ſont attaqués de cette maladie meurent avant le quatrième jour. Ils guériſſent d'ordinaire lorſqu'ils vont juſqu'au ſeptième. Voilà à peu-près ce qu'on peut dire ſur le traitement d'une maladie très-grave qui ſe voit quelquefois à Saint-Domingue; heureuſement elle n'y eſt pas ſi commune que la maladie dont je vais faire la deſcription.

Outre la fièvre ardente, ceux qui paſſent de France à Saint-Domingue y ſont ſujets à une autre eſpèce de fièvre qui s'annonce à peu-près par les mêmes ſymptômes qui caractériſent le *cauſos;* il n'y a (pour ainſi dire) de différence entre ces deux maladies, qu'en ce que dans cette dernière fièvre les accidens ne ſont pas tout-à-fait ſi dangereux que dans

la fièvre ardente; de ſorte qu'on peut la regarder en quelque façon comme un diminutif du *cauſos* ou comme une fièvre ardente bâtarde. Les nouveaux venus à Saint-Domingue ſont preſque aſſurés d'être attaqués de cette maladie; mais elle eſt plus ou moins funeſte à raiſon des ſymptômes & des accidens qui l'accompagnent. Ils ſont quelquefois très-conſidérables, & quelquefois ils le ſont aſſez peu pour ne laiſſer entrevoir aucun danger. Cette maladie va ordinairement juſqu'au neuvième jour & ne paſſe preſque jamais le treizième ou le quinzième. Son plus grand danger eſt du quatre au ſeptième; c'eſt dans cet intervalle que les malades périſſent le plus ſouvent. Ils ne ſont pas en petit nombre, & cela par l'impéritie de ceux qui les traitent; car je puis aſſurer, d'après ma propre expérience, que peu de perſonnes mourroient de cette maladie, ſi on les traitoit méthodiquement.

La maladie dont il eſt queſtion s'annonce d'abord par un mal de tête, par des douleurs dans la région des lombes; un friſſon ſe fait quelquefois ſentir dans le même temps; on

eſt d'une laſſitude extrême & dans un accablement très-grand ; le malade a une eſpèce de difficulté de reſpirer ; il eſt altéré ; la fièvre ſurvient & elle eſt bientôt très-forte ; la chaleur augmente & parvient en peu de temps à un degré preſque auſſi fort que dans la fièvre ardente ; toujours eſt-il certain qu'en touchant les malades, à peine peut-on tenir la main ſur eux ; la ſoif augmente au point qu'ils voudroient toujours boire, le ventre devient tendu & douloureux ; on éprouve une douleur vers le cartilage xiphoïde, & il ſurvient des nauſées & un vomiſſement de matière bilieuſe porracée.

Il eſt ſurprenant de voir avec quelle promptitude tous ces accidens ſe ſuccèdent & combien peu de temps ils mettent pour acquérir beaucoup d'intenſité. Douze, dix-huit heures ou un jour au plus ſuffiſent pour que tous ces ſymptômes ſoient à leur dernier période ; les yeux deviennent enſuite un peu rouges & larmoyans, les urines ſont blanches, les malades ont un délire obſcur & ſont dans des anxiétés & des inquiétudes continuelles ; la langue devient sèche, d'un rouge vif & rare-

ment noire, à moins que la maladie ne tourne mal. Le troisième jour il y a ordinairement un redoublement ; le pouls depuis le commencement est ample & fort; il baisse quelquefois un peu le quatrième jour & devient même souvent convulsif. Le coma succède promptement à cet état du pouls; pour lors le malade est dans un très-grand danger, & il meurt ordinairement le cinquième ou le sixième jour.

Mais si le pouls se soutient, si le malade ne tombe pas dans le coma le quatrième ou le cinquième jour, on peut espérer qu'il se fera une crise favorable: c'est quelquefois une sueur abondante ou une hémorragie copieuse par les narines, mais plus souvent une évacuation bilieuse par les selles qui fait cesser les dangers de la maladie. La crise se fait toujours les jours impairs, & elle n'est jamais salutaire si elle arrive avant le cinquième jour; c'est à quoi il faut avoir spécialement attention dans le traitement de cette maladie, afin de ne pas troubler la Nature dans ses opérations.

Cette maladie, comme l'on voit, tient de fort

fort près à la fièvre ardente ; ce n'est cependant que lorsque les accidens sont portés au plus haut degré, & cela n'arrive pas toujours ; car il n'est pas rare de voir que cette fièvre approche plus de la synoque que du *causos ;* de sorte qu'on peut dire que cette maladie garde un milieu entre la synoque & la fièvre ardente, & qu'elle tient tantôt à l'une & tantôt à l'autre, suivant le plus ou moins d'intensité des accidens qui l'accompagnent ; mais dans le temps même que tous les symptômes qui la caractérisent sont les plus graves, elle diffère toujours de la fièvre ardente, 1.° en ce que dans celle-ci les extrémités sont quelquefois froides, & que dans celle-là elles ne le sont jamais ; 2.° en ce que le coma survient dans la fièvre dont nous parlons, & qu'il est très-rarement un accident de la fièvre ardente ; 3.° en ce que, dans la fièvre ardente, la langue devient fort promptement noire & âpre, & que dans celle dont il est ici question, elle ne noircit que lorsque la maladie est mal traitée ; 4.° enfin elle diffère encore de la fièvre ardente en ce que ceux qui sont attaqués de cette dernière maladie meurent du

trois au quatrième, & que l'autre ne fait jamais périr avant le cinquième jour.

Cette maladie reconnoît les mêmes causes que j'ai dit devoir occasionner la fièvre ardente. On ne peut s'empêcher de considérer ici la chaleur qui règne à Saint-Domingue comme le principal agent qui produit cette maladie, puisque c'est un phénomène de voir quelqu'un se soustraire à la fièvre dont je parle; mais ce n'est cependant qu'une cause prédisposante qui n'agit pas toujours seule & qui exige quelquefois un concours de causes secondaires: en effet, il faut souvent que la fatigue, les exercices immodérés, l'ardeur du soleil à laquelle on s'expose, l'excès dans l'usage des liqueurs & dans l'acte vénérien se joignent à la chaleur ordinaire de l'air pour donner lieu à la fièvre dont il est ici question, ou bien il faut que la chaleur de l'air soit extrême, comme elle l'est à Saint-Domingue les mois de Juin, Juillet & Août, ou enfin il faut que, dans les autres saisons de l'année, les brises réglées de l'Est & de l'Ouest viennent à manquer pendant quelques jours: aussi est-ce dans ce temps-là ou après des

exercices & des excès que les nouveaux venus ſont attaqués de cette maladie.

La fièvre dont je parle pouvant être regardée comme une fièvre ardente bâtarde, on n'a (pour concevoir comment les cauſes que je lui aſſigne peuvent la produire) qu'à ſe rappeler ce qui a été dit ci-devant ſur les effets de l'air en général & ſur ceux que ce fluide, lorſqu'il eſt chaud, peut produire ſur les liquides du corps humain, de même que les exercices immodérés, les veilles, &c.

Mais toutes ces cauſes ne ſont encore que des cauſes éloignées qui, de même que dans la fièvre ardente, donnent lieu au développement d'une matière âcre, ou plutôt qui rendent la bile aſſez acrimonieuſe pour faire entrer en érétiſme le ſyſtème nerveux & vaſculeux. Les humeurs de ceux qui vont de France à Saint-Domingue (comme je l'ai déjà dit) doivent, dans un pays très-chaud, tendre un peu à l'alkaleſcence, 1.° à cauſe de la nature maſſive des parties intégrantes qui les conſtituent & qui, par cette raiſon, les rendent plus ſuſceptibles de s'échauffer; 2.° à cauſe de l'eſpèce d'aliment dont ils ont fait uſage

en France: or, ſi à ces cauſes d'alkaleſcence, qui ſont la chaleur de l'air, la nature des ſucs & l'eſpèce d'aliment dont on s'eſt nourri, on joint l'augmentation de la chaleur du nouveau climat qu'on habite, les exercices immodérés, les longs voyages & les ſueurs abondantes qui en ſont une ſuite néceſſaire & qui privent le ſang d'un véhicule dont il a beſoin: ſi, dis-je, ces cauſes agiſſent ſéparément ou toutes enſemble, on verra que les ſucs les plus ſuſceptibles d'alkaleſcence doivent devenir acrimonieux. La bile étant celle de nos humeurs dont l'acrimonie peut le plus augmenter dans un eſpace de temps très-court, il eſt à préſumer qu'elle devient âcre pendant que les cauſes éloignées agiſſent, & que c'eſt particulièrement elle qui, en parcourant par la ſuite les voies de la circulation, agace, irrite les vaiſſeaux & les nerfs & produit un érétiſme général qui donne bientôt lieu à cette maladie & à tous les accidens qui l'accompagnent. Mais, ſoit moindre intenſité dans les cauſes éloignées qui agiſſent, ſoit moindre épaiſſiſſement dans les humeurs, la bile ne devient pas ſi acrimonieuſe que

lorſqu'elle produit la fièvre ardente ; ou bien, ſi elle acquiert autant d'acrimonie que dans le *cauſos*, il faut néceſſairement qu'il y ait de la part du ſyſtème vaſculeux & nerveux moins de diſpoſition à l'érétiſme.

Les ſymptômes effrayans qui accompagnent cette maladie ſont aſſez voir que ceux qui en ſont attaqués doivent courir des dangers, & la mort de nombre de malades en eſt une preuve bien certaine ; cependant il faut convenir (& c'eſt toujours l'expérience qui me fait parler de la ſorte) que le péril vient autant du mauvais traitement que de la maladie priſe en elle-même. Mais à conſidérer cette fièvre, ſans avoir égard au traitement, elle laiſſe entrevoir des riſques plus ou moins grands de la fièvre ardente par la gravité des ſymptômes & des accidens qui l'accompagnent & à raiſon du ſexe, de l'âge, du tempérament & du concours des cauſes éloignées qui l'ont produite.

Si les ſymptômes qui caractériſent cette maladie ſont à peu-près auſſi graves que ceux qui font reconnoître la vraie fièvre ardente, on doit trembler pour les malades ; mais ſi

le peu de violence des ſymptômes rapproche cette maladie de la ſynoque ſimple, elle n'eſt pas redoutable; ſi le vomiſſement, la douleur dans la région du diaphragme, du ventre, &c. augmentent ou reſtent dans le même état, malgré les remèdes indiqués; ſi les autres accidens ſe ſoutiennent dans leur violence après le quatrième jour, & ſi enfin le malade tombe dans le coma, il eſt dans un danger très-grand.

Quant au ſexe, à l'âge, au tempérament & au concours des cauſes qui peuvent produire cette maladie, on a dit, en parlant de la fièvre ardente, quels étoient les riſques relatifs à tous ces objets.

Cette maladie, en général, eſt fâcheuſe; & pour en porter un pronoſtic ſûr, il faut conſidérer qu'il n'y a qu'une criſe qui puiſſe la terminer avantageuſement; ce ſeront des ſueurs abondantes, une hémorragie copieuſe par les narines ou une évacuation de bile par les ſelles. Ces évacuations cependant, qui emportent très-ſouvent la maladie, ne ſont avantageuſes que quand elles ſont abondantes & quand elles ſurviennent un jour impair &

après le quatrième. Si elles arrivent avant ce temps, elles ſont aſſez ordinairement ſuivies de la mort, parce que ces excrétions prématurées ne ſont que l'effet d'une irritation portée au plus haut degré, & jamais elles ne ſont le produit d'une bonne coction.

C'eſt ici où la doctrine des Anciens ſur les criſes, doit être le guide de la conduite du Médecin, afin que les déſordres & les accidens plus graves dans le moment des criſes, ne lui faſſent pas faire des remèdes à contre-temps, & afin qu'il ne porte pas un mauvais pronoſtic, fondé ſeulement ſur des accidens & des déſordres paſſagers. Mais parmi les voies que la Nature ſe ménage pour expulſer les matières étrangères qui lui nuiſent, c'eſt la voie des ſelles qui eſt la plus commune, la plus avantageuſe & la plus ſûre. Si dans cette maladie il ſurvient le cinquième ou le ſeptième jour un écoulement de matière bilieuſe, ſi cette évacuation eſt précédée par une ſueur aſſez conſidérable, qui annonce la chute de l'érétiſme, on eſt preſque aſſuré que le malade en relevera pourvu que le traitement ſoit méthodique. Le bon état dans lequel on ſe

trouve après les évacuations critiques, abondantes, & qui ne ſurviennent pas prématurément, fait qu'on peut porter un pronoſtic conſolant pour le malade.

Il ſeroit inutile de s'étendre davantage ſur cette fièvre, ſur ſes cauſes, ſur les accidens qui l'accompagnent, ſur les dangers que courent ceux qu'elle attaque, & ſur le bon ou mauvais pronoſtic qu'on peut en porter. La maladie eſt aſſez connue, & on ne la confondra ſûrement pas avec une autre dans le pays où elle règne.

Ce qui intéreſſe de plus près les malades, c'eſt la curation, c'eſt le traitement méthodique, c'eſt d'expoſer les moyens qu'il faut mettre en uſage pour guérir preſque ſûrement tous ceux qui éprouvent une maladie aſſez ſouvent mortelle; voilà mon but, & je vais tâcher de le remplir.

Les indications que cette maladie préſente, ſont de faire ceſſer l'érétiſme, de diminuer l'épaiſſiſſement des humeurs, de modérer l'action des ſolides, de tempérer la chaleur exceſſive, & d'adoucir l'acrimonie de la bile & des humeurs. Ces indications pourroient

être réduites à deux : ſavoir, de faire tomber l'érétiſme, & d'adoucir l'acrimonie des humeurs, puiſqu'en ſatisfaiſant à ces deux indications, on ſatisfait également à toutes les autres.

On remplira ces deux indications principales, & toutes celles qui leur ſont ſubordonnées, par les ſaignées du bras plus ou moins multipliées, par les boiſſons délayantes & acidulées, par les lavemens émolliens, & enfin par des purgatifs donnés dans des temps convenables. Le traitement, comme on voit, n'eſt pas fort étendu & fort difficile ; c'eſt cependant de la juſte application de la petite quantité de moyens que je viens d'indiquer, que dépend la conſervation des malades ; il ſuffit donc d'expoſer ici l'ordre qu'on doit ſuivre dans la curation d'une maladie que j'ai traitée avec le plus grand ſuccès.

Pendant le premier & le ſecond jour de la maladie, lorſque le mal de tête, les douleurs dans les reins, dans la région du diaphragme ſont conſidérables, lorſque le ventre eſt tendu & douloureux, & que la chaleur eſt extrême, lorſque la ſoif eſt preſſante, &

qu'il y a ſueurs, nauſées & vomiſſement d'humeur porracée, &c. il faut faire des ſaignées de deux palettes ſeulement, de peur de jeter le malade dans un état d'affaiſſement & de trop grande foibleſſe; mais auſſi, il faut les multiplier juſqu'à cinq ou ſix dans ces deux premiers jours, en obſervant de les rapprocher, lorſque les accidens l'exigeront, & cela ſans avoir égard aux ſueurs & au vomiſſement. Les ſueurs, dans ce temps, ſont ſymptomatiques, & il faut bien ſe donner de garde de les exciter par aucun moyen, de même que le vomiſſement, qui eſt produit par une irritation dans l'eſtomac, & par l'état de phlogoſe & d'érétiſme dans lequel ce viſcère ſe trouve. Il eſt aiſé de concevoir comment l'eſtomac ſouffre irritation, & comment cette irritation peut produire des nauſées & des vomiſſemens. Les humeurs étant très-acrimonieuſes dans cette maladie, & la bile étant alkaleſcente par les raiſons que j'ai déjà rapportées, on ne doit pas être ſurpris que l'eſprit vital participe à l'eſpèce d'acrimonie dont ſe reſſent le liquide duquel il eſt ſéparé dans le cerveau. Or, d'après cette vérité à laquelle

on ne peut ſe refuſer, il eſt naturel de penſer que le fluide qui parcourt les nerfs du plexus gaſtrique, participant à l'acrimonie générale des humeurs, irritera les tuniques de l'eſtomac, & donnera lieu à des nauſées & à des vomiſſemens. L'acrimonie de l'eſprit vital ne ſera pas ici le ſeul agent; le ſuc gaſtrique étant de même nature que les autres liquides, il concourra à augmenter l'irritation & ſes effets; mais ce ne ſera pas dans une abondance de crudités contenues dans les premières voies, qu'il faudra chercher la cauſe des nauſées & des vomiſſemens ; ni dans les remèdes vomitifs qu'il faudra chercher des ſecours : car bien loin de faire ceſſer l'irritation, l'érétiſme & la phlogoſe de l'eſtomac, les émétiques ne peuvent qu'augmenter les déſordres ; c'eſt pourquoi ce genre de remède doit être abſolument proſcrit du traitement de cette maladie. En effet, rien ne m'a paru ſi condamnable & ſi pernicieux que l'émétique ; auſſi ſuis-je très-convaincu que l'uſage qu'on en fait, dans certains cantons de l'île, eſt la cauſe de la mort de pluſieurs malades, parce que ceux qui l'emploient, faute d'être inſtruits, croient

que les nauſées & les vomiſſemens indiquent la néceſſité de recourir à ce remède. Le vomiſſement même, bien loin d'être une contre-indication à la ſaignée, eſt préciſément ce qui doit guider le Médecin ; il fera ſaigner tant que le vomiſſement durera, & dès qu'il ſera ceſſé (ce qui arrive ordinairement après trois, quatre ou cinq petites ſaignées) on aura en partie ſatisfait à l'indication de faire tomber l'érétiſme. La ſaignée eſt réellement un excellent moyen pour produire cet effet, & le ſigne le plus certain qu'on puiſſe avoir de ſon efficacité dans ce cas, c'eſt la ceſſation du vomiſſement. Le Médecin ſera encore parvenu par ce ſeul ſecours à diminuer l'épaiſſiſſement des humeurs, à tempérer la chaleur, & à modérer l'action des ſolides.

Mais ſi je dis qu'il faut ſaigner, je veux que ce ſoit toujours du bras, & jamais du pied pour peu qu'il y ait de tenſion dans le bas-ventre, parce que, conjointement avec la douleur qu'on y ſent & celle que le malade ſouffre dans les environs du diaphragme, cette tenſion ne laiſſe entrevoir qu'un danger extrême de l'uſage de cette ſaignée ; elle doit être en

effet d'autant plus préjudiciable pour lors, qu'elle augmente la phlogose dans les viscères contenus dans l'abdomen : c'est encore ici un mauvais point de pratique de la plupart de ceux qui voient les malades à Saint-Domingue; le mal de tête leur en impose, ils saignent du pied & les malades périssent. Ils ne voient pas que la douleur de tête n'est ordinairement que symptomatique & que le siége principal de la maladie est presque toujours du côté du bas-ventre, du foie, du diaphragme & de l'estomac, ce qui est une contre-indication manifeste à cette saignée; en effet, si l'on considère que le sang qui sort par la saphène, étant enlevé à la veine-cave inférieure, ne fait que diminuer le mouvement progressif du sang qui parcourt cette veine, on verra que cette même veine, privée d'une portion de sang qui devoit lui être transmise & de la force pulsative qui auroit dû le pousser jusqu'au cœur, ne se dégorgera pas dans l'oreillette droite du cœur avec la même facilité qu'auparavant, à cause de la plus grande résistance qu'elle rencontre de la part de la veine-cave descendante dont la

force pulſative n'aura pas varié : or les veines émulgentes, gaſtriques, mézéraïques, hépatiques, &c. qui ſe rendent immédiatement ou médiatement dans la veine-cave aſcendante, ne devront trouver (par le moyen de la ſaignée du pied) qu'une difficulté plus grande à s'y dégorger. Pour lors, bien loin de produire, dans les parties d'où ces veines viennent, une révulſion propre à en diminuer la tenſion & la phlogoſe, on y occaſionnera une eſpèce de dérivation qui ne pourra qu'augmenter l'engorgement & le déſordre ; & cela en rendant le retour du ſang plus difficile par la veine-cave aſcendante. Il n'y a qu'une circonſtance où la ſaignée du pied doive être pratiquée, c'eſt lorſque le mal de tête eſt violent ſans qu'il y ait ni douleur ni tenſion dans le bas-ventre, dans les hypocondres & dans la région du diaphragme ; mais il faut convenir que cette circonſtance eſt bien rare.

Dès qu'on aura fait ceſſer le vomiſſement, les boiſſons qui étoient un ſecours preſque inutile, ſeront miſes en uſage avec ſuccès : dans cette vue on fera boire copieuſement le malade d'un apozème fait avec les plantes

adouciſſantes du pays, & pour le rendre un peu tempérant & rafraîchiſſant, on y joindra du nitre purifié à petite doſe ; mais par-deſſus tout on fera uſage d'une légère limonade faite avec le limon, l'orange ſauvage & particulièrement avec l'ananas. Le malade ſera réduit, pour toute nourriture à l'eau de poulet émulſionnée avec les ſemences froides. Par tous ces moyens on détrempera le ſang, on tempèrera la chaleur des liquides & on modèrera l'acrimonie de la bile. Pendant tout ce temps, le malade prendra quatre fois par jour une priſe de poudre faite avec ſix grains de nitre purifié & deux grains de camphre, & boira par-deſſus un verre de limonade ou d'eau de Poulet.

Les lavemens ne ſeront pas non plus négligés ; on en fera prendre quatre ou cinq par jour, & ils ſeront faits ; les premiers jours, avec la ſeule décoction de raquette ; & dès que l'érétiſme ſera un peu tombé, on ajoutera ſur chaque lavement un gros & demi de cryſtal minéral, & on en continuera conſtamment l'uſage juſqu'à ce qu'il n'y ait plus de danger ; mais on diminuera leur nombre ſuivant qu'ils paroîtront moins utiles.

Après avoir fait saigner suffisamment les malades & les avoir mis à l'usage de l'eau de poulet pour toute nourriture & à celui de quelque apozème adoucissant nitré ou de la limonade légère pour boisson, on attendra la crise; ce qui termine presque toujours la maladie, ce sont des déjections bilieuses annoncées par une sueur assez abondante & presque générale & par un pouls souple, mou & égal. Le reste du traitement se dirige relativement à l'espèce d'évacuation qui se fait.

Lorsqu'on voit que la fièvre diminue & que les accidens baissent après ces déjections bilieuses, il faut laisser agir la Nature & ne pas trop se presser de donner des purgatifs. Ce ne sera guère qu'à la disparition de la fièvre qu'on aura recours à ce genre de remèdes; on purgera avec une décoction d'une once de quinquina à laquelle on ajoute demi-once de sel d'Epsom. Cette décoction se prend en trois ou quatre verres, à des distances plus ou moins grandes, selon l'effet. On s'en tiendra même aux deux premiers verres, s'ils produisent une évacuation suffisante; car il est bon d'observer ici qu'on doit éviter dans

ce pays-là les grandes évacuations par les ſelles. Le remède que je propoſe eſt un purgatif tonique qui réuſſit à merveille. Il ſoutient, en purgeant, l'action des ſolides affoiblie par la maladie & par les ſaignées. On ne doit donc jamais purger autrement dans la terminaiſon de la maladie & pendant la convaleſcence.

Si après le quatrième jour il ſurvenoit une hémorragie par le nez qui fît ceſſer la grande violence des accidens, il faudroit toujours inſiſter ſur l'uſage du camphre & du nitre, employer les boiſſons déſignées ci-devant, donner des lavemens & ne ſe décider à purger que lorſque la fièvre ſera beaucoup diminuée. Pour lors on aura recours au quinquina purgatif qui eſt la ſeule médecine dont on ſe permettra l'uſage.

On ſuivra le même ordre ſi une ſueur abondante ſurvient dans le temps convenable & fait ceſſer les dangers de la maladie; la limonade légère, les lavemens, &c. ſeront continués, & on attendra que la fièvre ſoit très-légère ou que la Nature l'indique par une évacuation de matière bilieuſe pour recourir au purgatif indiqué.

Tous ces moyens ſeuls ſont ſouvent inſuffiſans dans le traitement de cette fièvre; car, malgré les ſecours le mieux adminiſtrés, l'affaiſſement eſt quelquefois ſi conſidérable que les malades tombent dans le coma, avant que la criſe ſoit venue. C'eſt un accident qui mérite beaucoup d'attention, & il eſt même très-eſſentiel de le prévoir afin de le parer. Un Médecin intelligent, qui ſuit de près ſon malade, ſait, à ne pas s'y tromper, lorſque le coma veut ſurvenir. Cet accident s'annonce par un pouls qui baiſſe & qui devient convulſif. Quand on trouve le malade dans cet état, il ne faut pas héſiter, les véſicatoires ſont un remède aſſuré pour lors: les épaules, les bras, les gras des jambes & la partie interne des cuiſſes feront les endroits ſur leſquels ils ſeront appliqués; mais, pour qu'ils opèrent efficacement, il eſt utile que les emplâtres ſoient grands & bien chargés. On les lève après qu'ils ont produit leur effet, & on fait ſuppurer avec du beurre frais ou de l'onguent ſuppuratif auquel on peut même ajouter des cantharides miſes en poudre récemment, ſuivant la néceſſité d'une ſuppuration abondante.

Pendant l'ufage des véficatoires, le malade boira copieufement, de peur que les cantharides ne portent à la veffie, & on continuera l'ufage des autres fecours qui ont été prefcrits.

Par ce moyen on peut prévenir le coma qui eft toujours un accident grave & qu'il eft plus aifé de combattre dans fon principe que lorfqu'il dure depuis quelques heures ; du moins, fi les véficatoires n'empêchent pas cette efpèce de léthargie, lors même qu'ils ont été appliqués avant que cet accident foit furvenu, ils en diminuent fûrement la durée & le fommeil n'eft jamais fort profond. L'expérience m'a fait voir qu'ils ne manquoient jamais leur effet dans ce cas. Il n'en eft pas de même lorfque les malades font dans le fommeil léthargique, pour avoir négligé l'application des véficatoires dans le temps que le pouls convulfif en indiquoit la néceffité, alors l'action de ce remède peut fouvent être inutile, fi cet accident fubfifte depuis quelques heures. Cependant on ne doit pas défefpérer des malades, mais il ne faut pas perdre de temps; les véficatoires doivent pour lors être appliqués fur plufieurs endroits à la fois ; & afin

qu'ils agiſſent avec efficacité, on fera de grands emplâtres & ils ſeront chargés de beaucoup de cantharides.

C'eſt dans ce cas-ci qu'on peut donner au malade des cordiaux ſtimulans propres à relever un peu le ſentiment des nerfs & l'action organique des vaiſſeaux, & cela afin de favoriſer l'action des véſicatoires qui ſont le ſeul moyen auquel il faille recourir.

Si leur application ne fait pas tout l'effet qu'on doit en attendre, le malade ne laiſſe aucun eſpoir; mais ſi l'on eſt parvenu par ce moyen à le réveiller, on peut bien augurer pour lui. Il faut cependant ſe tenir en garde contre la rechute: dans cette vue, on fait beaucoup ſuppurer les véſicatoires en les panſant avec le *baſilicum* qu'on ſaupoudre quelquefois de cantharides, pour entretenir & augmenter la ſuppuration, ſelon que les circonſtances l'exigent.

Dès que cet accident eſt paré, on attend la criſe avec d'autant plus de ſécurité, que la ſuppuration qui ſe fait & qu'on entretient eſt une criſe artificielle qui termine aſſez ſouvent la maladie ſans le ſecours d'aucune autre

excrétion ſenſible. Les véſicatoires ſont d'autant mieux indiqués ici, que le coma qui ſurvient dépend d'un relâchement dans le ſyſtème nerveux, de l'affaiſſement & de l'état d'atonie dans leſquels tombent les vaiſſeaux, tant par rapport à la grande raréfaction des liquides qui les ont diſtendus outre-meſure pendant long-temps, que par rapport aux ſaignées multipliées qu'on a été obligé de faire au malade. L'épuiſement des eſprits animaux entre ſans doute encore pour beaucoup dans les cauſes qui produiſent le coma.

Dans ce cas, par l'irritation que les cantharides portent ſur les houpes nerveuſes, elles réveillent le ſentiment, ſoutiennent l'action chancelante des ſolides, & la ſuppuration qui ſurvient entraîne une portion de l'humeur âcre qui avoit donné lieu à la maladie; mais, pendant que la ſuppuration tend à diminuer les dangers de cette fièvre, les autres moyens ne doivent pas être négligés : les boiſſons copieuſes acidulées, les lavemens adouciſſans & légèrement purgatifs, le camphre, le nitre, &c. ſeront employés, & on aura recours aux purgatifs auſſitôt que les évacuations ou

la diminution de la fièvre indiqueront qu'ils peuvent être mis en ufage fans crainte. Il y a encore ceci à obferver dans le traîtement de cette maladie, c'eft de ne prefque pas couvrir les malades, de leur tenir le tronc élevé dans leur lit & prefque droit; c'eft de renouveler l'air de la chambre & même de le rafraîchir par quelque moyen.

Voilà la méthode curative que j'ai fuivie avec le plus grand fuccès; elle réuffiroit fans doute auffi-bien dans d'autres mains que dans les miennes; du moins fuis-je affuré qu'elle eft fondée en raifon & qu'elle eft conforme à la faine Médecine; mais que l'on faigne du pied dans cette maladie, parce qu'il y a douleur de tête; qu'on donne l'émétique, parce qu'il y a vomiffement de matière bilieufe ou porracée, c'eft ce qu'il y a de plus dangereux, ce font des fautes groffières dont une infinité de malades ont été les malheureufes victimes.

Les cordiaux, les diaphorétiques, & en général tous les remèdes échauffans font très-pernicieux dans une maladie où il ne faut que tempérer, & empêcher, en modérant la

fougue des humeurs & la violence des accidens, que la Nature ne ſuccombe avant que la criſe ne ſurvienne. Les narcotiques doivent être encore proſcrits, parce que dans cette maladie on attend une criſe, & que les narcotiques la ſuſpendroient ou la détourneroient.

Le danger de la maladie étant paſſé, il faut s'occuper de la convaleſcence. Pour la rendre courte, le malade ſera nourri avec des potages légers au riz, avec des alimens farineux fermentés; il mangera de la volaille, des compotes, &c. Les rechutes dans ce pays, ſont autant & plus à craindre que la maladie: c'eſt pourquoi il faut pour les éviter, ſe ménager beaucoup ſur la quantité des alimens qu'on prendra. On mangera peu le ſoir, & jamais de viande. Les œufs frais, qui en France font une partie de la nourriture des convaleſcens, ſont ſouvent indigeſtes à Saint-Domingue. L'uſage modéré du vin de Bordeaux eſt excellent pour ſoutenir & fortifier l'action de l'eſtomac. Il ſera utile dans la convaleſcence de purger de temps en temps avec le quinquina purgatif, de ſe coucher de très-bonne heure, de ſe lever matin pour

prendre l'air, & de s'abſtenir des femmes ; mais ſur-tout le convaleſcent montera à cheval le matin pendant deux heures, il ira habiter un endroit élevé, découvert, & où le vent ſouffle le plus : il évitera de ſe livrer trop tôt à des exercices un peu fatigans, & il ne s'expoſera point à l'ardeur du ſoleil.

Dès que les nouveaux venus à Saint-Domingue ont échappé aux dangers de cette fièvre, ils n'y ſont plus ſujets, à moins qu'après avoir abandonné cette île pour aller vivre dans un pays tempéré, ils n'y reviennent long-temps après ; ils ſe portent même ordinairement bien, pourvu qu'ils faſſent un bon uſage des ſix choſes non naturelles, & en général on peut dire que ceux qui ſont nés dans le pays, & ceux qui l'habitent depuis quelques années, y jouiſſent d'une ſanté pour le moins auſſi conſtante qu'en Europe. On ne connoît pas même dans cette île pluſieurs indiſpoſitions auxquelles on eſt expoſé en France. Il n'y a qu'un petit nombre de maladies qui règnent à Saint-Domingue, & dont le traitement ſera preſque toujours heureux dans des mains habiles.

On peut donc dire avec raiſon que la maladie, dont je viens de parler, produit dans l'économie animale un déſordre qui tourne à l'avantage du malade lorſqu'il échappe au danger; en effet, cette maladie cauſe un tel changement dans les ſolides & les fluides, que les uns ont par la ſuite une action moins forte ſur les liquides, & que les autres ayant été renouvelés, pour ainſi dire, n'offrent aux ſolides qu'une réaction modérée, ce qui entretient un équilibre parfait.

OBSERVATIONS

Sur le Traitement des Fièvres de Saint-Domingue.

APRÈS avoir donné une Théorie raiſonnée de la fièvre de Saint-Domingue qui attaque les nouveaux venus, & après avoir expoſé le plan méthodique qu'on doit ſuivre dans le traitement de cette maladie, il me paroît très-utile d'ajouter ici quelques obſervations qui prouvent tout-à-la-fois, & la bonté du traitement que j'indique, & les dangers qu'il y a à courir pour ceux qui s'en écartent.

Première Obſervation.

EN 1749, au mois de Juin, M. de Calſtelpers, ancien Capitaine dans le régiment de Chartres, âgé d'environ quarante-cinq ans, fut attaqué ſubitement d'une laſſitude extrême, d'un mal de tête violent, avec douleur dans les reins & dans les membres, nauſées, vomiſſemens de matière bilieuſe porracée, chaleur ardente à la peau, fièvre très-aiguë, ſoif

extrême & tous les autres ſymptômes qui caractériſent la fièvre à laquelle les nouveaux venus à Saint-Domingue ſont ſujets. Le ſecond jour, tous les accidens ſe ſoutinrent & prirent même plus d'intenſité; il y eut un redoublement très-fort le troiſième jour, de même que le cinquième; le ſeptième, il y eut auſſi un redoublement, mais il fut très-modéré, & ce jour-là même la coction fut annoncée par une évacuation de matière bilieuſe par les ſelles; il fut purgé dès le huitième jour avec le quinquina purgatif, parce que la fièvre étoit très-légère. Le dixième jour, il n'y en eut plus & la convaleſcence fut prompte.

Cette maladie, comme on le voit, a ſuivi exactement tous ſes types; mais, ſoit que la maladie tînt plutôt à la ſynoque qu'à la fauſſe fièvre ardente, ainſi qu'on pouvoit le préſumer, ſoit que les remèdes aient prévenu le coma; cet accident n'a pas eu lieu & les véſicatoires n'ont point été appliqués. Voici en quoi conſiſta tout le traitement: le Malade fut ſaigné le premier & le ſecond jour juſqu'à ſix fois, malgré les nauſées & les vomiſſemens

qui cessèrent par ce seul moyen; je lui fis ensuite boire copieusement d'une très-légère limonade; il fut mis à l'eau de poulet pour toute nourriture; on lui donna tous les jours deux lavemens adoucissans. J'évitai soigneusement de faire usage de remèdes émétiques & purgatifs: je n'eus recours à ces derniers que lorsque la coction s'annonça par une évacuation de matière bilieuse; pour lors, ainsi que je le prescris dans le corps de l'Ouvrage, je purgeai le Malade avec le quinquina purgatif, pour les raisons que j'en ai données.

Seconde Observation.

QUOIQUE la méthode curative que je prescris pour cette sorte de maladie soit la seule qu'il faille suivre, il y a cependant des circonstances où il faut s'en écarter à certains égards. En voici un exemple: M. de Saint-Simon, habitant de la plaine de Léogane, d'un tempérament un peu usé & âgé d'environ cinquante ans, fut attaqué de l'espèce de fièvre que j'ai désignée sous le nom de *fausse fièvre ardente ;* tous les symptômes qui

caractérisent cette maladie furent bientôt poussés au dernier degré, & dès le premier jour il tomba dans le coma. Je le trouvai dans cet état, le pouls étoit petit, ondulant, & à peine se réveilloit-il pour répondre aux questions qu'on lui faisoit. Dès le moment même je lui fis appliquer les vésicatoires sur les épaules; ils firent leur effet; le pouls se ranima & le malade revint de son assoupissement. Pour lors je me proposai de suivre le plan curatoire que j'indique: je lui fis faire trois petites saignées dans l'espace de trente heures; il but copieusement d'une légère limonade & il prit trois fois dans la journée un bol fait avec deux grains de camphre & six grains de nitre; on lui donna tous les jours deux lavemens & la diète fut observée d'une manière convenable; il y eut des redoublemens le troisième & le cinquième jour de la maladie: je fis suppurer abondamment les vésicatoires & j'attendis avec patience le temps où la Nature indiqueroit la nécessité de recourir aux purgatifs. Dès le septième jour il y eut une évacuation bilieuse par les selles; le huitième je purgeai le Malade avec

le quinquina & le sel d'Epsom ; & il fut sans fièvre le onzième jour.

Il faut observer que cet exemple est une preuve bien certaine que, dans quelque temps que le coma survienne, il ne faut pas hésiter d'appliquer les vésicatoires ; ils sont en effet le meilleur moyen auquel on puisse recourir pour produire dans cette maladie une dépuration avantageuse.

Troisième Observation.

M. DE GALLOCHOT, Capitaine Rochelois, fut attaqué, en 1750, de la fièvre de Saint-Domingue avec tous les symptômes qui la caractérisent & dont j'ai fait l'énumération : on lui fit, par mon ordre, quatre petites saignées dans les deux premiers jours ; les nausées & les vomissemens disparurent ; les boissons délayantes acidulées, le camphre & le nitre, les lavemens adoucissans furent mis en usage jusqu'au septième jour de la maladie. Ce jour le redoublement fut très-fort, mais aussi dès cet instant la crise fut décidée. Il parut une sueur universelle qui fut suivie d'une évacuation bilieuse ; je me

déterminai alors à le purger d'autant plus volontiers que la fièvre étoit très-modérée & qu'il y avoit une indication manifeste pour l'application d'un remède purgatif. Je me servis dans ce cas, comme dans les autres, de la décoction d'une once de quinquina dans laquelle je fis fondre une demi-once de sel d'Epsom; le malade fut bientôt hors de danger & la convalescence fut prompte.

Il faut avouer que le Malade dont il est ici question n'a pas eu cette fièvre dans le dernier degré de violence, & qu'il n'est pas tombé dans le coma; mais M. Gallochot avoit déjà fait huit ou dix voyages en Amérique, & s'y trouvoit par conséquent avec un tempérament un peu fait à ce climat.

Quatrième Observation.

En 1750, un Marchand arrivé depuis six mois, demeurant dans la grande rue de Léogane, fut attaqué de la maladie ordinaire aux nouveaux venus. Les symptômes & les accidens qui l'accompagnèrent furent très-graves: je ne fus appelé que le sixième jour, & pour lors je le trouvai dans le coma

depuis quinze heures. Malgré le peu d'eſpérance que j'avois de le tirer d'un état ſi dangereux, je crus entrevoir encore une reſſource dans les véſicatoires; je lui en fis auſſitôt appliquer de larges emplâtres ſur les épaules & aux cuiſſes. Les véſicatoires firent leur effet; mais ce ne fut que vingt-quatre heures après que le malade revint de l'eſpèce de léthargie où il étoit. Dès-lors j'augurai bien pour lui; il fit un uſage copieux des boiſſons légèrement acidulées & on lui donna quelques lavemens, &c. La fièvre fut très-modérée par la ſuite, & l'abondance de la ſuppuration à laquelle les véſicatoires donnèrent lieu, & que j'entretenois, eut bientôt fait ceſſer cette fièvre & les accidens qui en étoient la ſuite. J'eus recours pour lors au purgatif dont j'ordonne l'uſage; je le fis prendre trois fois au Malade & il fut promptement rétabli.

J'ignore quel avoit été le traitement qu'on lui avoit fait avant que je l'euſſe vu; je ſais ſeulement qu'il avoit été purgé le quatrième jour avec une eau de caſſe. Cet exemple eſt une preuve bien certaine du bon effet des

véſicatoires

véficatoires dans cette maladie lorfqu'elle eft accompagnée du coma, & fait voir tout ce qu'on peut attendre de cette efpèce de remède.

Cinquième Obfervation.

En 1750, un Commis de M.rs Ché & Michel ayant été attaqué de la même maladie que ceux dont je viens de parler, je fus mandé pour le voir le huitième jour de la fièvre : les accidens avoient été jufque-là affez médiocres pour ne pas laiffer entrevoir beaucoup de danger; il n'étoit pas même tombé dans le coma, & il y avoit tout à efpérer pour lui; mais, ce malade ayant été purgé le jour que je le vis & avant qu'il y eût une indication qui annonçât qu'on pourroit fans crainte recourir à ce genre de remède, tous les accidens fe renouvelèrent avec beaucoup de violence, & la Nature, fatiguée par plufieurs jours de maladie, fuccomba dès le foir même.

On peut conclure de cet exemple que les remèdes purgatifs ne doivent fe donner dans cette maladie qu'avec beaucoup de circonfpection, & qu'il y a tout à craindre de leur

uſage, ſi on les emploie tant que la fièvre eſt encore un peu vive & tant que des évacuations bilieuſes, précédées d'une ſueur copieuſe, qui annoncent la chute de l'éréthiſme, ne laiſſent pas entrevoir de ſûreté à employer les purgatifs. Ceci mérite la plus grande attention dans le traitement de l'eſpèce de fièvre dont je parle, & les fautes commiſes à cet égard ſont ſi fréquentes à Saint-Domingue, que je crois ne pas pouvoir revenir trop ſouvent ſur cet objet; on peut cependant ne pas regarder la médecine que ce malade prit comme ſeule cauſe de ſa mort, il y en eut une autre qui ne fut que ſoupçonnée, c'eſt d'avoir careſſé une Négreſſe la veille du jour qu'il fut purgé.

Sixième Obſervation.

UN jeune homme de la Rochelle, demeurant chez M. Delaumont, Négociant à Léogane, & nouvellement arrivé à Saint-Domingue, eut un mal de tête aſſez vif, avec des inquiétudes & un mal-aiſe inexprimable; la fièvre s'y joignit bientôt, la chaleur du corps devint brûlante pendant que les extrémités reſtoient

froides; le malade avoit une ſoif que les boiſſons ne pouvoient pas tempérer, & la reſpiration étoit un peu difficile. Les nauſées, les vomiſſemens de matière verdâtre en petite quantité & des autres boiſſons qu'on lui donnoit, une douleur vive dans les reins & dans la région du diaphragme augmentoient le nombre des ſymptômes; les yeux étoient vifs & un peu rouges; il y avoit inſomnie & des anxiétés continuelles; la langue fut noire & raboteuſe dès le ſecond jour, & il y eut une hémorragie par le nez peu copieuſe: ce malade éprouva dans le plus haut degré tous les ſymptômes & tous les accidens qui accompagnent la vraie fièvre ardente.

Je vis le malade le lendemain dans la matinée, c'eſt-à-dire, environ quinze heures après que la maladie eut commencé; je lui fis faire deux ſaignées dans le jour & je lui ordonnai pour boiſſon ordinaire une légère limonade: il prit quelques lavemens adouciſſans. Le lendemain il fut ſaigné pour la troiſième fois; mais, malgré ces ſecours, les déjections furent ſanguinolentes, & le quatrième jour il mourut après avoir rendu par

les selles une copieuse quantité de sang noiratre & d'une puanteur extrême.

Cette fièvre s'annonce par des symptômes si effrayans, & les accidens qui l'accompagnent parviennent en si peu de temps au dernier degré de violence, que (comme cette observation le prouve) le malade est enlevé avant que le Médecin ait eu le temps de faire & de tenter beaucoup de remèdes. C'est à raison de la violence de cette maladie & du peu de temps qu'elle laisse pour l'application des moyens propres à s'opposer aux désordres qui se passent dans l'économie animale, que tous les Auteurs qui ont traité de la fièvre ardente la regardent comme une des plus dangereuses maladies qu'on connoisse ; & à cet égard il faut avouer de bonne foi que les exemples de guérison sont assez rares, mais aussi il faut convenir que cette maladie n'est pas fort commune, même dans les régions chaudes de l'Amérique, & qu'elle est encore infiniment moins fréquente dans les pays tempérés.

Septième Observation.

Un jeune homme de Moulins, recommandé

à M. Beudet, tomba malade huit jours après ſon arrivée à Saint-Domingue. Dès le premier jour il eut tous les ſymptômes qui déſignent l'eſpèce de fièvre qui attaque les nouveaux venus dans cette île. La chaleur étoit très-grande & la ſoif conſidérable; il étoit dans des ſueurs continuelles; il avoit des nauſées & il rendoit par le vomiſſement un peu d'humeur verdâtre. Le malade, outre un mal de tête, avoit le ventre un peu tendu & douloureux; il fut ſaigné deux fois du bras & une fois du pied par celui qui le voyoit; & dès le troiſième jour, le Chirurgien, prenant le vomiſſement qui ſubſiſtoit pour une indication qui annonçoit la néceſſité de recourir à l'émétique, lui fit prendre du tartre ſtibié dans le temps de la violence des accidens: je ne vis le malade que ce jour-là même; tous les accidens avoient encore été aggravés par l'uſage d'un remède de cette nature; une ſaignée du bras que je fis faire devint inutile, & le malade mourut dès le ſoir même.

Cet exemple n'eſt pas le ſeul que j'aie de cette mauvaiſe méthode de traiter les malades, en leur faiſant prendre de l'émétique,

& cela, diſent ceux qui l'emploient, parce que le malade vomit un peu d'humeur bilieuſe porracée; mais auſſi de tous ceux à qui on a adminiſtré ce genre de remède, on n'en voit preſque point qui échappent à la mort; & s'il y en a quelques-uns qui s'en tirent, après avoir pris de l'émétique, c'eſt que la maladie priſe en elle-même ne préſente abſolument aucun danger, & encore arrive-t-il que, dans ces cas, l'irritation, qui eſt la ſuite de ce remède fait périr le malade ou lui fait courir les plus grands riſques.

Huitième Obſervation.

MADAME Douillart me fit mander le troiſième jour pour une maladie pareille à celle que je viens de décrire: elle avoit déjà été ſaignée trois fois du bras; je la fis ſaigner une quatrième; les redoublemens avoient été très-violens, le vomiſſement perſiſtoit & les ſueurs étoient exceſſives, de même que le reſte des ſymptômes. Toutes ces conſidérations ne me retinrent point: j'inſiſtai ſur les ſaignées; j'en fis encore faire trois du bras, tant le quatrième que le cinquième jour de la

maladie; j'ordonnai les boiſſons délayantes acidulées, la limonade légère en grande quantité; elle prit quatre fois par jour un bol fait avec ſix grains de nitre & deux grains de camphre, & on lui donna tous les jours deux ou trois lavemens adouciſſans. Le vomiſſement ceſſa le quatrième jour, les ſueurs furent moins abondantes, le coma ne ſurvint point, quelques petites déjections s'annoncèrent le ſeptième, & tous les accidens diminuèrent inſenſiblement; elle fut purgée le neuvième jour, comme je le preſcris, & le dixième il n'y eut plus de fièvre.

Il faut obſerver que, par les raiſons que j'en ai données dans le temps, les femmes courent moins de riſques dans cette maladie que les hommes.

Neuvième Obſervation.

Le fils de M. Boiſſonnière, habitant du Port-au-Prince, âgé d'environ dix-huit ans, & étant depuis un mois de retour de France où il avoit demeuré pluſieurs années, fut attaqué de la maladie des nouveaux venus. La fièvre fut très-aiguë, la chaleur, la ſoif,

le mal-aiſe étoient pouſſés à l'extrême ; il y avoit des nauſées & de petits vomiſſemens ; la ſueur étoit abondante, la reſpiration gênée, & tous les ſymptômes qui caractériſent cette maladie furent très-graves.

Les deux premiers jours, je lui fis faire ſix petites ſaignées du bras ; les ſueurs furent calmées & le vomiſſement ceſſa par ce moyen ; je recommandai une diète exacte & l'uſage copieux des boiſſons légèrement acidulées ; les bols de camphre & de nitre furent employés ; mais, malgré tous ces ſecours, j'eus dès le quatrième jour des notions certaines que le coma alloit ſurvenir. Une eſpèce d'intermittence que je reconnus dans le pouls, jointe à de légers mouvemens convulſifs, m'annonçoit cet accident. Dans l'inſtant même je fis appliquer au malade de larges emplâtres véſicatoires ſur les épaules ; ils furent levés dix heures après ; la douleur qu'ils occaſionnèrent pendant leur action empêcha l'aſſoupiſſement commençant. Ce remède produiſit les plus grands effets ; la ſuppuration fut abondante ; je la fis entretenir & j'eus toujours ſoin de faire boire copieuſement le malade.

Les accidens diminuèrent peu-à-peu, de même que la fièvre qui me permit de le purger le huitième jour. Elle fut entièrement diſſipée le dixième : je le purgeai encore deux fois pendant ſa convaleſcence, & le rétabliſſement fut bientôt parfait.

Dixième Obſervation.

MADAME Morinière, habitante du Cul-de-ſac, nouvellement de retour de France où elle avoit demeuré dix ans, fut aſſaillie de la fièvre ordinaire à ceux qui quittent un pays tempéré pour paſſer à Saint-Domingue. Le mal de tête, la chaleur, la ſoif, la douleur dans la région des lombes & la fièvre furent extrêmes. Il y eut dès le premier jour des nauſées & des petits vomiſſemens d'humeur verdâtre; les ſueurs étoient conſidérables, la reſpiration ſe faiſoit avec peine & le ventre étoit tendu & douloureux lorſqu'on le touchoit. Tous ces accidens prirent beaucoup d'intenſité, tant à cauſe de la foible conſtitution de la malade, que par rapport à la répugnance qu'elle avoit pour la petite quantité de remèdes qu'exige la traitement de cette maladie.

Je ne crus point recontrer dans le vomissement & les sueurs une contre-indication à la saignée ; au contraire, je crus que ces accidens m'en indiquoient la nécessité ; c'est pourquoi je la fis saigner quatre fois du bras les deux premiers jours, & j'ordonnai pour boisson une limonade légère ; je recommandai les lavemens adoucissans & quatre fois par jour l'usage d'un bol avec le camphre & le nitre. Mais sa répugnance fit qu'elle n'usa pas exactement de ce remède ; la fièvre continua d'être très-vive ; le coma ne survint cependant point, malgré la violence des redoublemens qui furent très-forts sur-tout les jours impairs. Celui du septième jour fut accompagné d'un mal-aise & d'un accablement extrême ; néanmoins dès ce moment la fièvre & les accidens commencèrent à se modérer ; quelques petites déjections bilieuses survinrent, & la malade fut hors de danger le onzième jour. Je la purgeai ensuite avec le quinquina & le sel d'Epsom. Cette purgation fut répétée & elle produisit toujours de bons effets dans la convalescence qui fut plus longue qu'elle ne l'est communément dans cette maladie.

Onzième Observation.

MADEMOISELLE Leger, belle-sœur de M. de Saint-Simon, ressentit dans un degré violent tous les symptômes & accidens qui caractérisent la fièvre qui attaque communément les nouveaux venus à Saint-Domingue. Le mal de tête étoit insupportable, la chaleur & la soif étoient très-grandes; il y avoit des sueurs abondantes, des nausées, des vomissemens, douleurs dans les régions lombaires; les redoublemens furent très-forts, & ils étoient effrayans les jours impairs. Elle fut saignée six fois dans les deux premiers jours; les boissons & les autres remèdes furent, pendant le cours de cette maladie, les mêmes que ceux que j'indique pour le traitement de cette fièvre; le coma n'eut pas lieu; la fièvre & les accidens diminuèrent peu-à-peu environ le huitième jour, temps auquel il commença à survenir quelques évacuations bilieuses par les selles; le purgatif ordinaire fut mis en usage & la guérison fut prompte.

Douzième Observation.

UN Commis de M. de la Haye, Négociant

à Léogane, fut attaqué de l'eſpèce de fièvre à laquelle ſont communément expoſés les Européens qui paſſent à Saint-Domingue; les ſymptômes & les accidens parvinrent à un degré de violence aſſez fort & les redoublemens étoient très-orageux.

La méthode curative que je preſcris fut employée; les accidens diminuèrent, & le ſeptième jour de la maladie, il ſe trouvoit aſſez bien pour faire préſumer qu'il pourroit être purgé le lendemain. Le huitième, à la viſite du matin, je fus ſurpris de voir que les accidens s'étoient renouvelés & que la fièvre étoit trop vive pour permettre de lui faire prendre médecine. A la chute du redoublement le malade mourut. Je ſus alors que ſa Négreſſe lui avoit donné du vin la veille, à trois différentes fois, ce qui fut la ſeule cauſe de ſa mort.

On voit en effet, d'après ce que j'ai dit des cauſes éloignées & prochaines de cette maladie & des déſordres qui ſe paſſent dans l'économie animale, que les liqueurs ſpiritueuſes ne peuvent jamais être priſes impunément tant qu'il y a de la fièvre: le vin, comme je l'ai dit, ne convient que dans la convaleſcence,

encore faut-il toujours être modéré ſur la quantité qu'on en prend.

Je pourrois citer un plus grand nombre d'exemples pour faire valoir la bonté de la méthode curative que j'ai employée dans cette maladie; mais ils me paroiſſent d'autant plus inutiles ici, que cette fièvre étant toujours à peu-près la même, je ne pourrois m'empêcher de retomber dans des répétitions ennuyeuſes. Les Obſervations que je viens de rapporter, me paroiſſent d'ailleurs ſuffiſantes pour affermir les Praticiens dans la conduite qu'ils doivent tenir. Ce ſera à eux à apporter dans le traitement les variétés que des circonſtances particulières pourroient exiger.

MÉMOIRE

Sur les avantages qu'il y auroit à changer la nourriture des Gens de mer.

JE crois avoir prouvé dans mon Traité des Maladies des Gens de mer, que les ſalaiſons dont les Matelots ſont uſage ſont une des principales cauſes du ſcorbut & des autres maladies qui les affligent. Le plus grand nombre des Médecins, des Chirurgiens ſont pénétrés de cette vérité, & les Officiers de Marine en paroiſſent convaincus ; mais il reſte encore quelques partiſans de l'ancien régime qu'il faut convaincre de l'utilité & des avantages de la nourriture végétale.

Il eſt du devoir d'un Citoyen de ſe roidir contre tous les obſtacles qu'il rencontre à faire le bien ; il doit ſur-tout le montrer aux Hommes qui tiennent entre leurs mains le ſort des Peuples & des États, à ces Hommes qui, au-deſſus du petit intérêt qui diviſe les Particuliers en factions acharnées les unes contre les autres, jugent toujours ſainement

des objets qu'on leur préſente & les font tourner à l'avantage général. C'eſt ce qui m'engage à donner un précis, tant de ce que j'ai dit ailleurs ſur l'excellence du régime végétal pour les Marins, que des nouvelles obſervations qui me ſont parvenues par la voie des correſpondances que j'ai entretenues avec des Médecins de la Marine & avec pluſieurs Chirurgiens des Vaiſſeaux qui ont ſuivi cet objet avec une attention ſcrupuleuſe, & cela ſuivant l'intention d'un Miniſtre qui n'a pas beſoin de mon éloge. Mais, pour tâcher de rendre ce Mémoire tout-à-la-fois utile & intéreſſant, il convient, ſans doute, de commencer par une courte analyſe des produits des ſubſtances animales & végétales, afin de pouvoir tirer, d'après ceux qu'elles fourniſſent, des conſéquences propres à déterminer, avec connoiſſance de cauſe, le choix de l'une ou de l'autre de ces ſubſtances relativement aux circonſtances.

Les végétaux & les animaux ſont compoſés des mêmes principes, leur agrégation & leur atténuation, dans ces deux règnes, ſont ſeulement différentes. On eſt forcé de convenir

que les animaux qui ne vivent que de végétaux ne doivent leur accroiſſement & leur exiſtence qu'aux matériaux fournis par cette eſpèce d'alimens; mais ces matériaux ſubiſſent dans le corps de l'animal, pendant une circulation active accompagnée d'une chaleur à laquelle ils n'étoient point ſoumis dans le parenchyme des fruits, dans le tiſſu des plantes, &c. une élaboration, une atténuation qui tend à leur ôter leur première agrégation, à les déſunir & à les rendre au réſervoir général d'où, iſolés, ils repaſſent à une nouvelle agrégation qui les met dans le cas de ſervir à la compoſition d'un nouvel individu; car que l'on ne s'imagine pas que les élémens, parmi leſquels on ne peut raiſonnablement compter que le feu, l'eau & la terre, puiſſent jamais former les principes conſtitutifs des ſubſtances qui compoſent les trois règnes, ſans une aſſociation, ſans une agrégation préliminaire qui, variant à l'infini dans ſes rapports, donne autant de différens principes qu'il y a d'eſpèces différentes. Ces élémens, dans les plantes, dans les végétaux, plus près du moment de leur agrégation, ont un plus grand

grand degré de cohérence, d'affinité entr'eux; ils forment des principes plus fixes, quoique les individus ſur leſquels on les obſerve ſoient ſouvent très-frêles & de peu de durée; le ſeul alkali fixe des végétaux qui ne change pas de nature, quoique pouſſé au plus grand feu, nous en fournit la preuve.

Mais que ces mêmes plantes, ces mêmes végétaux qui ne donnoient d'abord, dans la diſtillation, qu'un eſprit acide, qu'une huile eſſentielle; & dans l'incinération, un alkali fixe, aient porté dans l'intérieur d'un animal les matériaux principes qui donnoient lieu à tous ces produits; alors tout change de face, ce ſera en vain, que dans la diſtillation on attendra un eſprit acide, une huile eſſentielle, & que dans l'incinération on cherchera un alkali fixe: tous les produits ſeront changés, on aura un alkali volatil, une huile empyreumatique fétide, & à l'incinération la terre crétacée & fixe qui avoit ſervi à donner de la conſiſtance aux différentes pièces de l'édifice animal. Qu'on abandonne ces ſubſtances à leur mouvement ſpontané, au lieu de la fermentation ſpiritueuſe ou acide que donnent

les végétaux, elles donnent une fermentation putride qui eſt le dernier terme de la décompoſition, celui qui les attend tôt ou tard, & auquel ils ne ſauroient échapper. On voit que cette différence dans les produits de matériaux, qui ſont eſſentiellement les mêmes, eſt le fruit de l'atténuation qu'ils ont éprouvée en paſſant dans les filières de l'animal, & que l'agrégation des Élémens qui forment ces matériaux, n'eſt plus la même qu'elle étoit dans le tiſſu de la plante dont l'animal s'eſt nourri; ce que je dis à cet égard eſt une vérité que la Chimie moderne a miſe dans la plus grande évidence : il eſt pareillement évident que tout ce qui eſt animal, dans la décompoſition qui rend au magaſin général les matériaux qu'il y avoit puiſés, ſoit immédiatement, ſoit médiatement, paſſe par cet état que nous nommons *pourriture, fermentation putride.*

Mais que ſont les maladies qui attaquent le corps humain, ſinon cette fermentation anticipée? Les fièvres putrides, malignes, ſont-elles autre choſe? Le ſcorbut, cette maladie ſi terrible, & qui fait tant de ravages parmi

les Marins, ne nous offre-t-il pas tous les caractères d'une diſſolution putride, dont la marche plus lente que dans les maladies vives que je viens de citer, eſt dûe à des cauſes que j'ai amplement diſcutées dans mon Traité des maladies des Gens de mer? L'art du Médecin dans ces cas, doit donc tendre eſſentiellement à prévenir & à écarter cette fermentation putride. Des expériences heureuſes & répétées en développant la cauſe de cette fermentation, nous ont mis ſur la voie des moyens propres à la combattre. Macbride & les Auteurs des Diſſertations qui ont concouru pour le Prix propoſé en 1768 par l'Académie de Dijon, *ſur les anti-ſeptiques*, tendent tous à prouver que les ſubſtances animales ne tombent dans cet état de diſſolution putride où nous les voyons promptement paſſer lorſqu'elles ſont dans un endroit chaud & humide, abandonnées à leur mouvement ſpontané, que parce que l'air fixe qui entroit dans leur compoſition, ſe développe, s'échappe, & laiſſe les autres principes conſtitutifs dans un tel rapport entre eux, qu'il en naît néceſſairement ce que nous nommons *pourriture*, qui eſt l'état où ceſſe

l'agrégation de ces mêmes principes, & où la liberté leur eſt rendue. L'on voit effectivement une quantité très-conſidérable de matière, qui (à part les particules qu'elle charrie, qu'elle entraîne avec elle) a toutes les propriétés de l'air qui conſtitue l'atmoſphère, s'échappe des ſubſtances qui ſe putréfient, & il n'y a pas lieu de douter que c'eſt à une pareille perte que la pourriture de ces ſubſtances eſt dûe; mais contenoient-elles bien véritablement un air fixe? Qu'entend-on par ce mot? à quelle propriété reconnoît-on ce principe? quels en ſont les caractères diſtinctifs? En quoi diffère-t-il de l'air vulgaire? &c. Que répondre à ces queſtions, dont la ſolution ne ſeroit cependant point inutile à la théorie de la putréfaction?

L'air n'eſt point un principe, c'eſt un agrégé viſible, le feu, l'eau & la terre méritent ſeuls ce nom. Le premier même eſt le principe par excellence, en lui réſide le mouvement & la vie, les deux autres n'ont par eux-mêmes que l'inertie. L'air que nous connoiſſons n'eſt autre choſe, ſelon un Auteur qui me paroît avoir bien vu cet objet, qu'un

composé de feu & d'eau ; d'après cela, nous pouvons dire que les substances animales, comme les végétales, même les plus dures, ne contiennent point dans leur état naturel d'air fixe, d'air principe qui ne nous présente aucune idée, mais bien des matériaux propres à donner, par une agrégation particulière, l'existence à un composé sensible que nous nommons *air*, & ces matériaux sont le feu & l'eau dont la présence dans les différens individus ne sauroit être contestée. Mais auquel de ces deux principes est dûe la conservation des substances végétales ou animales? L'attribuerons-nous à l'eau? Non, sans doute, puisque le moyen le plus efficace de les conserver est de les en priver, sans entraîner la perte du principe précieux dont j'ai fait mention. Les graines que l'on torréfie, le pain que l'on cuit deux fois, la viande à laquelle on enlève une partie de son humidité en la soumettant à l'action du feu, nous prouvent au moins que l'eau est bien éloignée d'être un principe conservateur des corps.

L'eau, du moins telle que nous la

connoiſſons, ne ſauroit être extraite des ſubſtances qui paroiſſent à nos yeux preſque indeſtructibles.

L'air fixe ne ſauroit être ce principe conſervateur qu'autant qu'on le conſidèreroit comme des particules de feu diſſéminées dans l'intérieur des corps, unies avec les particules d'eau qui lui ſont contiguës, pour former ce fluide viſible que nous appelons *air ;* mais, comme on vient de le voir, l'eau ne doit entrer pour rien dans la vertu antiſeptique qu'on attribue à l'air fixe ; cette vertu doit être toute ſur le compte de la matière du feu ; car la pourriture ne s'empare des ſubſtances deſquelles nous voyons s'échapper ſpontanément beaucoup d'air, que parce que, par cette émanation, le fluide conſervateur ne ſe trouve plus alors dans la proportion requiſe pour empêcher la diſſolution ou plutôt l'incohérence des autres principes qui entrent dans la compoſition de ces ſubſtances ; d'où l'on pourroit dire que l'art de conſerver les corps vivans, ce qui eſt notre but, ne conſiſteroit qu'à ſavoir y entretenir une quantité ſuffiſante de matière du feu, ou plutôt à ſavoir fournir

à cette matière des aſſociés propres à l'enchaîner, à fixer autant qu'il le faut cet être preſque incoërcible ; il y a grande apparence que nous ne trouverions que cela dans ces ſubſtances que nous reconnoiſſons pour anti-ſeptiques à un degré éminent. Si nos facultés nous permettoient de voir d'une manière inſtructive le rapport des matériaux qui les conſtituent & la manière dont ils ſont agrégés ; ſi le raiſonnement ou le haſard, qui ont déjà beaucoup ſervi les Médecins modernes dans la découverte des antiſeptiques, leur font faire encore quelques pas dans cette utile & brillante carrière, les maladies putrides, ſi cruelles, ſi meurtrières jusqu'ici, rentreront dans la claſſe de celles dont l'Art ſe joue, parce qu'il connoît des méthodes ſûres de les ſurmonter. C'eſt à peu-près le terme où nous en ſommes à l'égard du ſcorbut, cette maladie autrefois ſi cruelle, ſi homicide ; les obſervations conſtantes des Médecins qui ont ſuivi attentivement ſa marche ont mis dans le cas de prononcer d'une manière affirmative, tant ſur les cauſes principales que ſur les cauſes auxiliaires du ſcorbut ; le rapport de ces

caufes, leurs effets ont été mieux connus, les indications curatives ont été mieux faifies, & l'emploi des remèdes, devenu méthodique & raifonné, ne laiffe plus de champ libre à l'empyrifme & à l'ignorance. Le fcorbut cependant n'eft autre chofe qu'une maladie putride, lente, dont le traitement bien développé doit conduire tout naturellement à celui des putrides vives & ardentes; c'eft ce dont on fera aifément convaincu par les faits contenus dans ce Mémoire, faits qui tendront tous à prouver & la néceffité de la profcription de ces fubftances animales pendant la durée des maladies, & l'efficacité de l'ufage des fubftances végétales; mais, comme le fcorbut eft la plus fréquente & celle qui fait le plus de ravage parmi les Matelots, les caufes de cette maladie feront le premier objet de nos réflexions.

Caufes du Scorbut.

QUOIQUE, dans mon Ouvrage fur les Maladies des Gens de mer, j'aie rangé parmi les principales caufes du fcorbut, l'ufage habituel que les Matelots font de viandes falées, la néceffité où ils fe trouvent fouvent

d'uſer de mauvais biſcuit, de boire de l'eau corrompue, &c. je n'ai cependant pas accordé à ces cauſes (quelqu'actives qu'elles ſoient) la faculté de donner naiſſance à cette maladie, je croyois qu'il leur falloit le concours de l'air humide de la mer ou tout au moins l'habitation de climats humides; j'avois pour garant de mon opinion pluſieurs faits qui prouvoient que des Équipages abſolument nourris de ſalaiſons pendant un temps très-conſidérable, avoient échappé à cette maladie, & je me croyois d'autant mieux fondé à reconnoître pour cauſe principale de ſon apparition parmi les Marins l'humidité & la fraîcheur de l'élément qu'ils habitent, que bon nombre d'entr'eux, vivant d'alimens frais, avoient été affectés en très-peu de temps du ſcorbut en naviguant ou en ſe tenant en ſtation dans des climats froids & dans des mers brumeuſes; mais plus de faits & plus de réflexions m'ont mis dans le cas d'accorder, dans la production du ſcorbut beaucoup plus de part que je ne l'avois fait à l'uſage des ſalaiſons & des autres alimens plus ou moins

altérés dont vivent les Marins. A ces causes principales que l'on joigne les auxiliaires que j'ai amplement détaillées ailleurs, l'air putréfié de l'entrepont que les Matelots respirent, les émanations infectes qui s'élèvent du fond de cale & aux impressions desquelles ils sont exposés, la promptitude avec laquelle ils passent sans précaution & souvent sans vêtement de l'habitation chaude de l'entrepont à l'air quelquefois très-froid qui règne sur le pont, &c. & l'on aura une réunion d'agens très-propres à faire naître promptement le scorbut parmi les Équipages; aussi est-ce ce qui est arrivé toutes les fois que ce concours de causes a eu lieu; mais, en assignant aux substances dont on nourrit les Matelots la première place parmi ces causes, je dois au moins de courtes réflexions sur leur manière d'agir dans une maladie dont la nature ne sauroit être trop connue.

Le scorbut est une maladie putride, chronique, dont la marche, quoique souvent assez rapide, ne nous laisse cependant jamais apercevoir ces accidens marqués qui caractérisent les

putrides vives *, tous les ſymptômes qui annoncent ſon exiſtence & ſes progrès venant à l'appui de cette vérité, l'on voit que les antiſeptiques de quelque part que nous les tirions, ſont des moyens indiqués, ſoit pour prévenir, ſoit pour guérir cette maladie, & qu'au contraire, tout ce qui peut favoriſer & hâter la putréfaction de nos humeurs, doit être écarté & proſcrit comme très-oppoſé au but que l'on ſe propoſe d'atteindre.

D'après cela, les Gens de l'art les moins inſtruits chercheront-ils dans l'uſage des ſubſtances animales des ſecours contre le ſcorbut? Ne reconnoîtront-ils pas au contraire dans cette eſpèce d'aliment la propriété de faire naître cette maladie & de la perpétuer, lorſqu'ils réfléchiront que ces ſubſtances tendent toutes à une décompoſition putride, plus ou moins prompte, ce qui eſt une ſuite néceſ-

---

* Celles qui méritent vraiment ce nom, tuent preſque toujours en peu de jours, pendant que celles que nous appelons ordinairement *Fièvres putrides, malignes*, & qui durent quatorze, vingt-deux, vingt-huit jours & plus, ſont ſouvent inflammatoires, ou tout au moins ſont-elles mixtes.

ſaire de la petite quantité d'air principe*
qu'elles contiennent; que ſera-ce donc ſi ces
ſubſtances animales ont déjà acquis quelques
degrés d'altération ? N'entraîneront-elles pas
dans un eſpace de temps plus ou moins long,
cette diſſolution putride des humeurs qui fait
le caractère diſtinctif du ſcorbut ? Celles que
l'on aſſigne aux Matelots, ne ſont-elles pas
déjà à demi dépravées ? car que l'on ne s'y
trompe pas, le ſel & tous les autres moyens
employés pour la conſervation des poiſſons,
des ſubſtances animales qui ont fait juſqu'à
préſent la baſe de leur nourriture, peuvent
bien ralentir la marche de la décompoſition
putride qui les attend : mais ils ne ſauroient
la ſuſpendre, c'eſt une vérité trop connue
pour qu'elle ait beſoin de preuves. Nos
humeurs étant continuellement entretenues

* J'adopte ici l'expreſſion reçue, quoiqu'il n'y ait pas plus d'air principe dans les corps, qu'il n'y a de véritable ſoufre dans certaines pyrites, quoiqu'il y ſoit en puiſſance, je veux dire, quoiqu'elles contiennent réellement l'acide vitriolique & le phlogiſtique, propres à lui donner naiſſance, mais dont la combinaiſon qui doit en faire du ſoufre, n'a pas encore lieu.

& réparées par les alimens dont nous faisons usage, ils doivent nécessairement influer sur ces humeurs, & quoique l'on conçoive que la bonne disposition des organes de la digestion dans certains individus, l'exercice modéré, le climat, la gaieté, le mélange de quelques alimens tirés d'un autre règne, peuvent changer les résultats naturels des substances animales déjà altérées, dont on se seroit nourri, il n'en est pas moins vrai que la chair des animaux atteint très-promptement le dernier degré de putréfaction, & qu'il seroit ridicule d'y avoir recours dans une maladie où tout annonce une dissolution putride dans les humeurs.

Quelle conduite faudra-t-il donc tenir pendant cette maladie? Celle que le bon sens montre, celle qui est indiquée par l'évidence des principes que nous venons de poser, celle que le hasard, un instinct heureux nous ont souvent tracée, & dont l'efficacité a été prouvée par tant de faits, qu'il seroit inutile de les remettre sous les yeux, si une routine aveugle ne balançoit pas souvent l'empire de la raison; substituez, autant que vous le pourrez, à ces substances animales des végétaux, des

farineux, des fruits doux & acidules, & vous verrez diſparoître cette maladie. Peut-on voir un exemple plus frappant de ce que j'annonce, que ce qui arriva au ſiége de Thorn par les Suédois, où plus de ſix mille Saxons renfermés dans la Place & pluſieurs milliers d'Habitans périrent du ſcorbut pendant cinq mois que dura ce ſiége, tandis que les Aſſiégeans, expoſés aux mêmes influences de la ſaiſon, à des travaux auſſi pénibles que les Aſſiégés, furent abſolument exempts de cette maladie! on trouve bientôt la cauſe de cette différence: Les Saxons qui défendoient Thorn & la plupart de ſes habitans furent obligés de vivre de ſalaiſons; les Suédois, au contraire, maîtres de la campagne dans la belle ſaiſon, furent toujours pourvus de légumes & de vivres frais; car, quoique je diſe ailleurs que la ceſſation des alarmes continuelles de la Garniſon & des Habitans, & la facilité qu'ils eurent après la priſe de la ville, de ſe loger dans des endroits plus chauds & plus ſecs que ceux qu'ils habitoient pendant le ſiége, entrèrent pour quelque choſe dans la diſparition preſque ſubite de cette maladie,

on ne peut cependant diſconvenir que l'état différent dans lequel ſe trouvèrent les Aſſiégeans & les Aſſiégés ne ſoit dû à la différence de leur nourriture, puiſqu'auſſitôt qu'on put introduire dans la ville des alimens frais & des légumes, le ſcorbut diſparut.

Une autre preuve inconteſtable que l'uſage des viandes ſalées peut être regardé comme une des cauſes les plus actives du ſcorbut, c'eſt que, parmi les malheureux qui, après avoir fait naufrage, paſsèrent l'hiver en Groënland, ou parmi ceux que l'on paya pour y aller enſuite, ceux qui ne vécurent que de ſalaiſons moururent tous du ſcorbut, pendant que ceux au contraire qui avoient fait naufrage, & qui, manquant de tout ſecours, furent obligés, pour ſubſiſter, de s'expoſer, en chaſſant, à toute la rigueur de la ſaiſon, & qui ne vécurent que de racines & de gibier, furent trouvés bien portans au retour de la belle ſaiſon.

Nous devons au docteur Lind * le fait qui ſuit & qui vient merveilleuſement à l'appui de

* Traité du Scorbut, *t. I, p. 128.*

mon ſentiment. Le Capitaine du vaiſſeau Anglois le *Guernezey* n'ayant pu obtenir de mettre à terre ſoixante-dix ſcorbutiques dont pluſieurs étoient parvenus au dernier degré de la maladie, ils ſe rétablirent à bord par le ſeul changement de nourriture & principalement par l'uſage abondant des végétaux frais. Cet évènement, qui ne permet pas de douter de l'efficacité du régime végétal pour la guériſon du ſcorbut, paroît d'autant plus frappant, que Lind lui-même obſerve qu'il n'y avoit point de ventilateur dans le Vaiſſeau, & qu'il y avoit tout lieu de croire qu'on n'avoit pas été bien attentif à ce qui concernoit la propreté parmi un ſi grand nombre de malades.

On voit également par le Journal de Saint-Yves, Chirurgien du vaiſſeau Anglois le *Dragon* *, qu'il guérit à la mer, pendant une ſaiſon froide & pluvieuſe, plus de trente ſcorbutiques à bord de ſon Bâtiment, & cela au moyen d'une orange & d'une ou deux pommes qu'il faiſoit diſtribuer tous les jours à chacun de ſes malades qui mangeoient d'ailleurs

* Traité du Scorbut, *p. 129 & ſuiv.*

d'ailleurs des ſoupes faites avec le mouton & les navets. La guériſon de ces ſcorbutiques eſt d'autant plus évidemment l'ouvrage de la nourriture végétale, que le Capitaine George, commandant le vaiſſeau le *Saliſbury* en 1746, ayant eu plus de quatre-vingts ſcorbutiques à ſon bord ſur près de trois cents cinquante hommes qui compoſoient ſon Équipage, il n'en put guérir aucun à la mer ni même arrêter les progrès du mal, quoiqu'il leur fît diſtribuer tous les jours de la viande fraîche & du bouillon fait avec le mouton & la volaille.

Lorſque les Flottes Angloiſes étoient réunies à celles des Hollandois, & qu'ils croiſoient de conſerve dans la mer Baltique, l'Amiral Wager obſerva que les Équipages Anglois avoient le ſcorbut à un haut degré, tandis que cette maladie étoit à peine ſenſible parmi les Hollandois, ce que cet Officier attribua avec raiſon à quelques repas de choux-croûte que les Hollandois donnoient de temps à autre à leurs Équipages, & ſur-tout à l'uſage de quelques oranges qu'on leur diſtribuoit de temps en temps, & dont les Vaiſſeaux

s'étoient approvisionnés avant leur départ de Livourne.

Peut-on rien voir de plus concluant en faveur du régime végétal, comme moyen curatoire & préservatif du scorbut, que ce qui arriva à l'Amiral Osborn dans une croisière devant Cadix! son Équipage étant réduit à l'état le plus triste par la grande quantité de Matelots qui étoient attaqués de cette maladie, il se vit forcé de relâcher à Vado; mais le pays étant couvert de neige, il ne put rester que peu de jours dans la relâche; il se contenta d'embarquer une quantité considérable d'oranges & de citrons qu'il trouva dans cette ville; malgré le temps qui fut très-rude pendant la croisière qu'il reprit; par l'usage seul de ces fruits, tous les scorbutiques, tant ceux chez qui le scorbut étoit parvenu au commencement du troisième degré, que ceux où cette maladie étoit à un période moins fâcheux, parvinrent à se rétablir à bord *.

Joignons à l'appui des faits que nous

---

* M. Lind, *tome I, page 169.*

venons de citer ce qui arriva aux quatre premiers Vaiſſeaux Anglois qui firent le voyage des Indes Orientales : trois de ces Vaiſſeaux furent ſi maltraités du ſcorbut, qu'à leur arrivée ils purent à peine jeter l'ancre, & qu'ils ſeroient peut-être péris ſans le ſecours que leur prêta le Commandant, à bord duquel il y avoit très-peu de malades, parce que cet Officier ayant fait proviſion de quelques bouteilles de ſuc de limon, il en donnoit tous les matins à jeun deux ou trois cuillerées à chacun de ſes ſcorbutiques ; par ce ſeul ſecours, il en guérit pluſieurs, ſoulagea tous les autres & les mit dans le cas de continuer le ſervice de la manœuvre.

D'après de tels faits, que l'on pourroit multiplier s'ils n'entraînoient pas avec eux la conviction, ſera-t-il permis de douter que la nourriture joue un grand rôle, ſoit pour occaſionner, ſoit pour guérir le ſcorbut ! méconnoître l'influence des alimens dans ce cas, c'eſt vouloir renoncer à l'évidence ; nous nous garderons cependant bien de mettre toujours ſur le compte du régime animal ſeul l'apparition du ſcorbut & des autres maladies

qui règnent dans les Escadres, nous savons trop que nombre de circonstances variables peuvent favoriser les mauvais effets de ce régime ou les affoiblir, & même quelquefois les anéantir absolument. Quelques réflexions nées de l'expérience, vont nous servir à prouver cette vérité.

De toutes les causes qui peuvent favoriser les désordres occasionnés par la nourriture animale, & particulièrement par l'usage des salaisons, il n'y en a aucune qui agisse plus puissamment que l'air froid & humide & l'air chaud & humide : l'air froid & humide donne plus volontiers naissance aux maladies putrides chroniques, tel que le scorbut; l'air chaud & humide, au contraire, cause plus communément les maladies putrides vives; & s'il est quelquefois un des agens visibles du scorbut, cela ne se rencontre que dans les circonstances où les individus qui sont affectés de cette maladie, avoient déjà souffert son atteinte ou étoient affoiblis par quelques maladies antérieures; & encore dans cette circonstance les progrès du scorbut sont si rapides, qu'ils se rapprochent en quelque sorte des putrides

vives. L'hiſtoire du ravage que fit le ſcorbut dans les Équipages de l'Amiral Anſon, lors de ſon départ du Mexique pour Tœnian, & ce que l'on obſerve journellement dans nos Hôpitaux de Marine, ſervira de preuve à ce que je viens d'établir.

Cet Amiral rapporte qu'ayant perdu une grande partie de ſon monde par le ſcorbut, en moins de quatre mois qu'il mit à ſe rendre d'Angleterre à l'île Jean Fernandez, & tout le reſte de ſon Équipage en ayant été vivement attaqué, cette cruelle maladie aſſaillit une ſeconde fois ſes Équipages; & cela ſix ſemaines après qu'ils eurent quitté la côte du Mexique, où tout le monde s'étoit rétabli avant le départ par le ſecours des végétaux & des proviſions fraîches: « nous fumes, dit-il, d'autant plus étonnés de cet évènement, que « nous avions penſé que la violence de cette « maladie, qui nous avoit ſi fort maltraités dans « les climats froids, ne reparoîtroit point dans « les climats chauds où nous allions naviguer; « mais le ravage que fit alors le ſcorbut nous con- « vainquit de la fauſſeté de cette conjecture. On « avoit cru auſſi généralement que l'abondance «

» d'eau & de provisions fraîches, c'est-à-
» dire du cochon & de la volaille, dont nous
» nous étions pourvus à Payla, devoit nous
» garantir; nous prenions, outre cela, tous
» les jours une grande quantité de poissons;
» & comme la saison fut extrêmement plu-
» vieuse, nous eumes de l'eau en abondance;
» mais malgré cet avantage, malgré l'usage des
» viandes fraîches que l'on distribuoit aux
» malades, malgré les poissons frais dont se
» nourrissoit souvent l'Équipage, les scorbu-
» tiques ne s'en trouvèrent pas mieux, & la ma-
» ladie alla toujours en augmentant, quoiqu'on
» eût en même temps l'attention de tenir les
» Vaisseaux propres & de renouveler l'air
» d'entre les ponts; mais dès qu'ils furent rendus
» à Tœnian, les fruits qu'ils trouvèrent dans
» cette île, & particulièrement ceux qui étoient
» acides, leur furent si salutaires, qu'au bout
» de huit jours il y eut peu de malades qui
» ne fussent en état de marcher sans l'aide de
personne ».

On voit par-là combien, dans quelques circonstances, l'air chaud & humide est propre à communiquer de l'activité aux autres causes

du ſcorbut ; mais il eſt ſur-tout un des principaux agens qui occaſionnent les maladies putrides & aiguës qui enlèvent un ſi grand nombre de Gens de mer chez toutes les Nations commerçantes. On rend aiſément raiſon des ſuites funeſtes de cet état de l'atmoſphère : l'air ayant alors moins de mobilité, & par conſéquent moins de reſſorts, toutes les émanations animales reſtent ſuſpendues dans le voiſinage des foyers qui les fourniſſent ; ces émanations n'étant point chaſſées par les vents, & diſperſées dans une maſſe très-étendue d'air, ou combinées avec des principes qui changent leur nature, jouiſſent de leurs droits, tendent de plus en plus à l'état de putridité qui les attend, & dès-lors ces émanations errantes réagiſſent ſur les ſubſtances animales, ſoit mortes, ſoit vivantes, qui ſe trouvent dans leurs ſphères d'activité, & accélèrent l'eſpèce de compoſition qui leur eſt propre ; joignez à cela que la chaleur, en raréfiant nos liqueurs, tend à déſunir les principes & force le reſſort des ſolides, ce qui arrive d'autant plus promptement, que, l'humidité ſe réuniſſant à la chaleur, leur tiſſu s'en trouve affoibli, & vous

aurez une nouvelle caufe du changement qui doit s'opérer dans les liqueurs du corps humain. Ce changement eft fans doute tel, qu'elles ne font plus propres à retenir dans une quantité requife cet air fixe, ou plutôt le principal fluide qui le conftitue & qu'on peut regarder comme le lien commun & le confervateur de toute la machine animale; dès-lors une tendance marquée de ces liqueurs vers la pourriture. L'humidité de l'air en diminuant, dans le même temps, la tranfpiration infenfible, une portion de cette matière excrémentielle refte dans les voies de la circulation, & concourt encore à augmenter le défordre.

Mais, je le répète, la difpofition chaude & humide de l'atmofphère, qui eft très-propre à donner de l'activité aux caufes prochaines des maladies putrides aiguës, ne devient une caufe de fcorbut que pour les individus qui ont déjà été affoiblis par des maladies antérieures; ce qui arriva fur la Flotte de l'Amiral Anfon, nous en a déjà fourni un exemple, & nous en trouverons un nouveau dans ce qu'on obferva dans les hôpitaux de Breft en 1759: L'été ayant été fort pluvieux dans

cette ville, le fcorbut fut beaucoup plus commun qu'à l'ordinaire parmi les malades de l'Hôpital, & l'on remarqua que c'étoient les bleffés chez qui il fe manifeftoit plus tôt & chez lefquels il faifoit les progrès les plus rapides; les moindres plaies y devenoient en peu de temps de la plus grande conféquence, celles fur-tout qui avoifinoient les os étoient bientôt fuivies d'une carie qui devenoit fouvent mortelle, & dont on ne retardoit les progrès que par l'application du feu, aidé du fuc des plantes anti-fcorbutiques que leur faifoit diftribuer chaque jour M. Duval, ancien Chirurgien-major de cet Hôpital; mais, comme il étoit difficile d'obtenir des Entrepreneurs une quantité fuffifante de ces végétaux pour fournir, & affez d'air fixe afin de réparer la perte qu'en entraînoit une pareille conftitution de l'air de l'Hôpital, & affez de principes capables de donner aux humeurs cette difpofition propre à retenir fuffifamment de ce fluide confervateur, la guérifon de ces malheureux fcorbutiques étoit d'autant plus lente, qu'ils confommoient davantage de la ration de viande qui leur étoit accordée. Cet habile

Chirurgien étoit ſi perſuadé de cette vérité, que l'uſage des ſubſtances animales eſt un véritable obſtacle à la guériſon du ſcorbut, qu'il retranchoit à ſes bleſſés la plus grande partie de la ration de viande, & qu'il recommandoit à ceux que leurs facultés permettoient de ſe nourrir en ville, de ſortir promptement de l'Hôpital & de vivre principalement de légumes; leur guériſon étoit auſſi ſûre que prompte.

Lind a obſervé que les ſcorbutiques périſſoient miſérablement à Gibraltar, quoiqu'ils euſſent de bon bouillon fait avec la viande fraîche & qu'ils reſpiraſſent l'air de terre *; non-ſeulement on a fait la même obſervation dans les hôpitaux de Breſt & de Rochefort, mais on a encore reconnu que la plupart des malades & des bleſſés qui ſéjournoient un certain temps dans ces lieux, y gagnoient le ſcorbut qu'ils n'avoient pas en y entrant.

Ce qui eſt prouvé par le procès-verbal des ſcorbutiques, qui ont été ſoumis par ordre de la Cour, en 1771, aux épreuves du

---

M. Lind, *tome I, page 239.*

régime végétal dans l'hôpital de Breſt ſous les yeux de tous les Médecins & Chirurgiens de la Marine qui ont été les témoins de leur guériſon ; mais ce qu'il y a d'important à obſerver, c'eſt que ce ſuccès ſe ſoutient dans cet Hôpital, où plus de ſoixante ſcorbutiques provenant du Vaiſſeau le *Berryer*, y ont été rétablis il y a quelques mois, quoique pluſieurs perſonnes, & en particulier M. Malet, Médecin de la Marine, qui en a pris ſoin, m'ait aſſuré qu'on s'étoit relâché ſur la quantité de légumes qu'on étoit convenu de donner en place de viande, & qu'on avoit ſubſtitué au plan de nourriture que j'avois conſeillé, de mauvaiſes tablettes de bouillon, auſſi malſaines, qu'elles rendent le riz & les autres légumes, auxquels ont les joint, dégoûtans.

Si d'après des faits auſſi bien conſtatés, il eſt vrai de dire que la nature de l'air des Hopitaux ſemble avoir la plus grande part à la production du ſcorbut qui s'y manifeſte ſi ſouvent, il n'en eſt pas moins certain que la nourriture végétale peut ſeule faire diſparoître cette maladie dans le lieu même où elle a pris naiſſance, & rendre impuiſſans les

effets d'un air auſſi mal-ſain. Le détail de quelques nouveaux faits va faire connoître de plus en plus cette vérité.

M. Fournier, Médecin de la Marine au port de Breſt, ayant trouvé en entrant de ſervice à l'Hôpital au mois de Juin 1771, près de ſoixante ſcorbutiques parmi le nombre des malades qui étoient confiés à ſes ſoins, & étant perſuadé que le ſeul moyen de les rétablir, étoit de ſubſtituer l'uſage des végétaux à la nourriture animale, qu'il regardoit comme une cauſe perpétuelle de putridité qui aggravoit la maladie, exigea des Sœurs de l'Hôpital, ſur les repréſentations qu'il fit à M. l'Intendant, qu'il y eût une chaudière particulière établie pour les ſcorbutiques, qui furent réunis dans une même ſalle pour y être traités plus ſûrement. Il obtint le retranchement de la plus grande partie de la viande fraîche qu'on devoit leur diſtribuer, & il la fit remplacer par des légumes frais de toute eſpèce, dont partie étoit miſe au pot, & l'autre portion ſe diſtribuoit uniquement aſſaiſonnée avec du vinaigre. Il faiſoit donner à ces ſcorbutiques pour leur ſouper, au lieu de viande,

du riz, ou des pruneaux avec leur ration de vin, & de l'hydromel pour boiſſon commune. Cette méthode eut un ſuccès ſi marqué, qu'en moins d'un mois vingt-neuf de ſes malades ſortirent de l'Hôpital parfaitement guéris, & tous les autres avoient déjà éprouvé par ce régime un ſoulagement conſidérable. Comme il ſeroit trop long de faire l'expoſé de l'état de chacun de ces ſcorbutiques, ainſi que de leur traitement, je me contenterai de choiſir dans le grand nombre des faits qu'on m'a fourni, trois exemples de guériſon, dont le détail mérite d'être mis ſous les yeux du Public.

Le premier, nommé Auguſtin Fréron, âgé d'environ ſoixante ans, entré à l'Hôpital pour une fièvre continue, avoit été attaqué à la ſuite de cette maladie du ſcorbut le mieux caractériſé, ainſi que l'expoſé de ce Médecin le prouve. « Cette maladie, dit-il, loin d'avoir cédé aux remèdes ordinaires & « au régime animal uſité à l'Hôpital, n'avoit « fait qu'augmenter, au point que je trouvai « en entrant de ſervice ce malade réduit à « l'état le plus affreux; il avoit les jambes «

» & les cuiſſes prodigieuſement gorgées, » dures, & couvertes de taches ſcorbutiques; » les bras ſe reſſentoient auſſi de la maladie, » mais ils étoient infiniment moins maltraités » que les extrémités inférieures : le ventre » étoit élevé, bouffi, & on commençoit à » y ſentir un amas d'eau, une petite toux » sèche & continuelle; un pouls foible & » inégal accompagnoit cet état : les urines » étoient bourbeuſes & le ventre pareſ- » ſeux. Tous ces accidens étoient joints à » une ſi grande foibleſſe, que ce malheureux » ne pouvoit pas ſe retourner dans ſon lit » ſans aide : l'engorgement des gencives étoit » tel, qu'elles lui laiſſoient à peine la liberté » d'articuler quelques paroles; il étoit tour- » menté, ſur-tout la nuit, de douleurs cruelles » dans tous les membres, de façon qu'il n'y » avoit pas un inſtant de repos pour cet in- » fortuné, qui éprouvoit dans cet état une » horreur extrême pour le bouillon, & ſur- » tout pour la viande.

» Déſeſpérant de guérir un pareil malade » dans un Hôpital auſſi mal-ſain que celui » de Breſt, je crus, continue M. Fournier,

devoir chercher pour lui au moins quelques « moyens de ſoulagement. Dans cette vue, je « commençai par exclure de ſon régime toute « eſpèce de viande & même la ſoupe; le riz, « des pruneaux, du creſſon en ſalade, furent, « avec la ration de vin, la ſeule nourriture, « à laquelle je joignis pour boiſſon ordinaire, « ſoit une légère limonade préparée avec la « crême de tartre & le ſucre, ſoit de l'hy- « dromel le matin, en lui faiſant prendre » par la ſuite quelques onces de miel avec « ſon pain : par ce ſeul régime, aidé de « gargariſmes appropriés à l'état de la bouche « & de quelques fomentations aromatiques, ſur « les cuiſſes & ſur les jambes, j'eus la ſatisfaction « de voir, en moins d'un mois de traitement, « tous les accidens diminués de moitié. Le ſom- « meil étoit revenu, & le malade qui ne pou- « voit ſe retourner dans ſon lit qu'avec du « ſecours, marchoit déjà avec des béquilles ». Ce Médecin ajoutoit que le malade alloit de mieux en mieux, & qu'il ne doutoit pas que ſi celui qui entroit de ſervice après lui, continuoit les mêmes ſoins à ce malade, il ne fût bientôt en état de ſortir de l'Hôpital.

Le ſecond, nommé**, jeune homme de vingt-ſix ans, étoit arrivé avec la chaîne de 1770. Sa jeuneſſe, ſa force & ſa vigueur, engagèrent à le faire entrer pour Servant dans l'Hôpital, avant que d'avoir été expoſé aux fatigues du port & à la nourriture du bagne; malgré cela, & quoique ce jeune homme vécût de viande fraîche, qu'il eût du vin, du pain, & que le ſervice des malades lui fît faire de l'exercice, il ne laiſſa pas d'être attaqué du ſcorbut dès les premiers jours de Juin : cette maladie s'étoit manifeſtée par une laſſitude générale & des douleurs dans les jambes; elles devinrent œdémateuſes, & ſe couvrirent de taches livides; les gencives s'engorgèrent pendant le même temps. Ce Médecin arrêta promptement les progrès de ce mal, & guérit entièrement ce Forçat par le ſimple uſage des végétaux frais, du riz & d'une ſoupe où il y entroit beaucoup de légumes deſtinés pareillement aux autres ſcorbutiques, ne lui ayant permis que ſur la fin de ſa guériſon d'y joindre un peu de viande.

Le troiſième devenu ſcorbutique à la ſuite d'une longue maladie qu'il avoit eue à l'Hôpital,

l'Hôpital, étoit couvert de taches ſcorbutiques, ſes jambes étoient fort gorgées, & il étoit ſi fort épuiſé, qu'il pouvoit à peine ſe remuer dans ſon lit. « Mon intention n'étoit pas, dit M. Fournier, vu ſa grande foibleſſe, de lui « retrancher abſolument la viande ; » mais il s'y vit forcé par les inſtances du malade, auquel cette eſpèce de nourriture répugnoit ſi fort, qu'elle lui occaſionnoit des vomiſſemens & des peſanteurs d'eſtomac, chaque fois qu'il vouloit en goûter : il ſe réduiſit donc aiſément à ne manger que du riz, des végétaux frais, & à faire uſage des mêmes boiſſons que les autres malades. A la fin du mois, il ſe trouva preſque entièrement rétabli, & il fut un des premiers qui ſortirent de l'Hôpital le mois ſuivant.

Quoique les nouvelles obſervations que je viens de rapporter, prouvent de plus en plus que l'humidité de l'air, la chaleur & ſa légère altération, entrent pour beaucoup dans la production du ſcorbut en favoriſant les diſpoſitions que la nourriture animale donne à cette maladie, il n'en eſt pas moins certain que l'air froid & humide, auquel les Marins ſont ſi ſouvent expoſés, eſt auſſi une des principales cauſes qui

déterminent son apparition. La promptitude avec laquelle le scorbut se montre quelquefois pendant cette constitution de l'atmosphère, a lieu de paroître d'autant plus étonnante, que le froid sembleroit au premier coup-d'œil devoir être le correctif de la putréfaction, & être un des agens les plus propres à arrêter les progrès du scorbut. Le contraire arrive cependant, & tant de faits ont prouvé cette vérité, qu'au lieu de la contredire, il a fallu chercher dans la manière d'agir de cette cause, l'explication d'un phénomène qui cesse de mériter ce nom, dès qu'on réfléchit tant soit peu sur l'influence que doit avoir dans les opérations de l'économie animale un air froid & humide, au milieu duquel se trouvent plongés pendant un certain temps des Matelots, dont la manière de vivre & les imprudences sont connues. Je ne peux rien faire de mieux que de répéter ce que j'ai dit à cet égard dans mon *Traité des Maladies des Gens de Mer, p. 37 & 38.*

L'air froid & humide étant appliqué à la superficie du corps, y diminue la transpiration par les raisons que j'ai données; pour lors la sérosité qui en est le produit, & qui est plus

chargée de ſels, étant plus ſtagnante qu'à l'ordinaire dans les pores de la peau, y acquiert plus d'acrimonie par l'évaporation de la partie la plus ténue; elle produit en conſéquence un léger érétiſme dans tous les pores, qui en ſe reſſerrant, empêchent que l'humeur tranſpiratoire qui ſe préſente à leur orifice, ne puiſſe y être introduite en auſſi grande quantité qu'auparavant. Alors la féroſité qui devoit fournir à cette évacuation, trouvant trop de réſiſtance de la part de la peau, continue ſa route dans les artères ſanguines, & eſt rapportée dans les voies de la circulation où elle exerce ſon action ſur les liquides, qui doivent être délivrés de ſa préſence.

Cette liqueur, ſelon la marche uniforme de la Nature dans toutes ſes opérations, ne peut pas demeurer long-temps dans le même état. Les oſcillations répetées des vaiſſeaux qui agiſſent ſur tous les liquides, tendent par un mouvement mécanique à donner à chacune des humeurs leur élaboration propre; elles produiront un effet oppoſé ſur celle-ci, qui avoit déjà reçu cette élaboration ſi ſalutaire; elle acquerra de l'acrimonie par leur action

trop long-temps continuée, & elle ſera bientôt confondue avec les autres humeurs; ce qui arrivera d'autant plus aiſément, que l'humeur tranſpiratoire a, par le moyen du ſel dont elle eſt aiguiſée, beaucoup d'analogie avec les autres ſucs, ils en ſeront pénétrés, & ils ne feront bientôt avec elle qu'un tout, les ſécrétions ne ſe feront plus ſans mélange, parce que tous les ſucs étant confondus & diſſous dans cette ſéroſité, ils entraîneront toujours, lors de leur filtration dans un organe ſécrétoire, d'autres ſucs avec leſquels ils auront pris un plus grand degré de cohérence qu'il ne faut, pour que cette fonction s'exécute dans l'ordre naturel. Les circulations répétées de cette humeur excrémentielle, & la rentrée continuelle d'une nouvelle quantité de cette même humeur, porteront promptement la dépravation au point qu'il y aura diſſolution complette du ſang; ce qui ſe fera d'autant plus aiſément, que cette humeur circulera plus long-temps dans les vaiſſeaux ſans être combattue. Que d'accidens naîtront de cette ſeule cauſe! La peau n'étant preſque point humectée par la tranſpiration, elle ſera aride & sèche;

le ſang étant diſſous & âcre, paſſera facilement des vaiſſeaux qui lui ſont propres, dans d'autres, qui ne doivent pas naturellement l'admettre; il viendra à bout d'en corroder quelques-uns, & produira par-là des hémorragies très-dangereuſes. Les différentes humeurs dont le ſang eſt compoſé, ne ſe ſépareront pas dans les organes ſécréteurs qui doivent les filtrer; & elles parviendront par un plus grand nombre de circulations à une dépravation putride, qui ſera commune au ſang; le malade aura l'haleine puante, & s'il ſe fait des altérations dans quelques parties de ſon corps, les chairs environnantes fourniront du ſang, il en exhalera ſouvent une odeur fétide, preuve certaine de la putridité & de la diſſolution du ſang. Les urines n'auront pas la qualité qui leur eſt ordinaire; elles ſeront plus chargées non-ſeulement de ſel, mais encore d'autres principes. La ſéroſité qui doit former les urines, étant mêlée plus intimement avec le ſang, par le peu de conſiſtance qu'il a, ne s'en ſéparera pas ſans mélange. Les urines entraîneront les matières graſſes du ſang qui auront acquis un peu d'analogie avec elles,

par le moyen de la grande quantité de ſels qu'elles contiennent ; quelques particules même purement ſanguines, pourront les ſuivre dans leur route, & produire des urines très-colorées, quelquefois rouges, huileuſes, & toujours très-promptes à ſe putréfier, parce que l'atténuation plus grande de leurs principes, par l'action des vaiſſeaux les rapproche du terme de la putréfaction, qui eſt celui de toutes les ſubſtances animales; elles ſeront ſans doute en petite quantité, parce que les tuyaux excrétoires des reins pourront, dans certaines circonſtances, être un peu reſſerrés par l'acrimonie de l'humeur qui les parcourt.

Le fluide des nerfs, quelle que ſoit ſa nature, participant à la dépravation générale, ne ſe ſéparera qu'en petite quantité dans le cerveau, ou bien d'autres humeurs trop long-temps attenuées, ayant pu s'allier avec lui, diminueront ſon action & ſon énergie, ou peut-être, ce qui eſt plus vraiſemblable, ce fluide conſervateur & précieux que nous ne connoiſſons que par ſes effets, ne trouvant plus dans le liqueurs trop attenuées la diſpoſition propre à le retenir dans l'économie animale en aſſez

grande quantité pour y entretenir la vie, s'échappera en tendant à s'associer avec une suffisante quantité d'eau pour former un composé que l'on croit avoir été auparavant de l'air fixe; les liqueurs privées de ce lien destiné à en serrer & unir les parties, tendront plus ou moins vîte à la dissolution; ce fluide étant donc en moindre quantité dans les nerfs, dans les vaisseaux, dans les muscles, &c. il y aura abattement, engourdissement, paresse, mélancolie, &c. les muscles auront un mouvement souvent gêné & même douloureux, &c. C'est par de pareils effets que peut s'annoncer l'action trop long-temps continuée d'un air froid & humide sur des individus, où cette action ne seroit point corrigée par des alimens ou des médicamens propres à l'anéantir ou à diminuer son intensité. Mais quelle que soit l'activité de cette cause, que nombre de faits m'avoient déterminé à regarder comme seule capable de faire naître le scorbut, elle a presque toujours besoin des causes auxiliaires pour donner lieu à cette maladie, & la principale de ces causes est certainement l'usage des salaisons. Dans la température froide &

humide de l'atmoſphère, les perſonnes bien conſtituées qui uſent d'alimens frais, fournis de principes ſucculens, ſont expoſées aux atteintes des maladies inflammatoires, dans la curation deſquelles la ſaignée eſt un des remèdes les plus efficaces; mais on voit rarement le ſcorbut ſe manifeſter alors dans cette claſſe d'individus: les ſels dont eſt chargée l'humeur tranſpiratoire, dont l'excrétion eſt diminuée, refoulés dans la maſſe des humeurs, aiguillonnent vivement des ſolides très-irritables, & donnent lieu aux maladies vives, tandis que chez les Matelots, vivant de ſalaiſons, les ſolides habitués déjà à la préſence d'un ſel combiné avec la partie rance des animaux dont ils ſe ſont nourris, ne trouvent dans la portion de tranſpiration ſupprimée par l'action de l'air froid & humide, qu'un agent de même nature que le premier; ſon intenſité ainſi augmentée, ne portant que ſur des ſolides accoutumés à une pareille impreſſion, les détermine moins volontiers à ces oſcillations fortes qui caractériſent la fièvre: mais ce nouvel agent ne reſte pas pour cela ſans effet; il agit ſur les fluides & les diſpoſe à cet

état futur de diſſolution qui caractériſe le ſcorbut parvenu à ſon dernier degré. Voilà pourquoi il eſt très-eſſentiel de ne rien omettre de ce qui peut favoriſer la tranſpiration chez les Matelots. Auſſi a-t-on remarqué que le défaut de vêtemens étoit une des cauſes de l'apparition du ſcorbut dans les climats froids, c'eſt ce dont on ne peut pas douter, en voyant que parmi des Équipages qui étoient à la même nourriture, les perſonnes qui étoient les mieux vêtues, étoient ordinairement celles que le ſcorbut épargnoit ou affectoit le plus tard.

Les Obſervations de M. Pringle viennent à l'appui de ce que j'ai avancé des différens produits de l'humeur de la tranſpiration ſupprimée ſur des individus nourris de viande & d'alimens frais, & ſur ceux qui font uſage de ſalaiſons pour principale nourriture. En effet, cet habile Médecin a remarqué que lorſque les troupes Angloiſes entroient en campagne dans une ſaiſon froide & pluvieuſe, elles étoient attaquées de maladies purement inflammatoires. La dernière campagne qu'elles firent dans le Brabant en 1748 ayant

commencé de bonne heure, & le temps ayant été froid & humide pendant près de ſix ſemaines, il régna parmi les ſoldats beaucoup de fièvres inflammatoires & de fluxions de poitrine.

Dans la campagne de 1745, la pluie & le froid auxquels les ſoldats furent expoſés, dans un temps où ils étoient bien nourris, leur occaſionna des toux violentes & des points de côté, accompagnés de fièvres & d'embarras tellement marqués dans les poumons, que la ſaignée paroiſſoit évidemmement indiquée; auſſi ce ſeul remède ſuffiſoit-il pour terminer la maladie.

Lind, au contraire, a remarqué que l'Eſcadre de l'Amiral Martin, croiſant dans la Manche pendant une faiſon pluvieuſe & froide depuis ſix ſemaines ſeulement, eut parmi ſes Équipages, nourris de ſalaiſons à l'ordinaire, un dixième de ſcorbutiques, quoique tous ſes Matelots fuſſent en bon état lors du départ de Plimouth, & que l'on fût en droit d'eſpérer que la bonne nourriture & les végétaux frais dont ils avoient fait uſage dans le Port, euſſent dû les garantir d'une invaſion auſſi prompte de la part de cette maladie.

Voudra-t-on mettre ſur le compte de l'air de la mer la différence dans les maladies qui ont régné pendant une température qui étoit la même! & méconnoîtra-t-on ici l'influence de la nourriture dans la production de maladies d'un caractère ſi oppoſé! Pour écarter tout doute ſur ce point, ne ſuffit-il pas de rappeler ce qui arriva aux malheureux de Groënland, dont j'ai déjà parlé ailleurs, qui périrent du ſcorbut au milieu d'abondantes proviſions ſalées, pendant que ceux qui, faute d'alimens de cette eſpèce, furent obligés de vivre de leur chaſſe & de racines, & de ſupporter toute la rigueur de la ſaiſon, ſe conſervèrent en bonne ſanté! mais, pour ne rien laiſſer à deſirer ſur ce ſujet, ajoutons à ces exemples ce que l'on a obſervé parmi les Équipages de quelques Vaiſſeaux, dont les uns ont paſſé des hivers entiers dans des rades plus ſalubres, mais vivant de viande & de poiſſons ſalés, & l'on verra, par l'évènement, ce que l'on doit penſer ſur la néceſſité de ſupprimer les alimens de cette eſpèce, de la nourriture des Matelots.

En 1756, douze Vaiſſeaux de guerre ayant

demeuré près d'un an dans la rade de Breſt, où ils paſſèrent la plus grande partie de l'hiver, les Matelots n'uſant point de ſalaiſons, & n'ayant de légumes frais que ceux qu'ils ſe procuroient eux-mêmes & à leurs frais, le ſcorbut ne ſe manifeſta point; évènement d'autant plus frappant que le climat de Breſt eſt fort pluvieux, & la rade d'autant plus mal ſaine pendant l'hiver, que le mouillage étant fort éloigné de la ville, les gens de canots & de chaloupes qui vont & viennent continuellement, fatiguent beaucoup & eſſuient ſans ceſſe le mauvais temps, ce qui occaſionna, à la vérité, parmi eux, des fluxions de poitrine, d'autres maladies aiguës, mais point de ſcorbut.

En 1759, l'Eſcadre de M. le Comte de Blenac, compoſée de ſept Vaiſſeaux & de quatre Frégates, ayant été contrainte de paſſer deux mois en rade pendant la mauvaiſe ſaiſon, & cela par la force & la durée des vents de Sud-oueſt, qui ſont toujours accompagnés de pluie dans ce climat, & ces Vaiſſeaux ayant à bord, outre leur Équipage nombreux, beaucoup de troupes de tranſport, quelques fièvres

catharreuſes, rémittentes, des continues putrides, furent les maladies régnantes, & il n'y eut que peu de ſcorbutiques; ſi cette maladie attaqua dans la ſuite & Soldats & Matelots, ce ne fut qu'après avoir tenu la mer, & aux approches de Saint-Domingue, les Équipages ayant vécu de ſalaiſons pendant la traverſée, un ou deux jours de pluie ſuffirent alors pour que nombre de gens parmi le commun des Équipages fuſſent atteints du ſcorbut.

Si l'on compare ces faits avec les obſervations contenues dans les Journaux Anglois, on ſera d'autant plus perſuadé de l'influence que nous accordons à certains alimens dans la production du ſcorbut, que ces obſervations fourniſſent l'exemple d'Équipages de pluſieurs Vaiſſeaux de cette nation, vivant de ſalaiſons dans la rade de Gibraltar & dans celle des îles d'Hières; être en moins d'un mois, & malgré l'influence de l'air de terre, très-maltraités du ſcorbut*, & cependant la différence entre le climat de Breſt dans la mauvaiſe ſaiſon,

* Lind, *tome I.*

& celui des ſtations dont je viens de parler, eſt tout à l'avantage de ces derniers.

Si tant d'exemples réunis font connoître évidemment combien l'uſage des ſalaiſons prête faveur aux autres cauſes qui déterminent le ſcorbut, il n'en eſt pas moins vrai que l'humidité de l'air, en favoriſant le relâchement des ſolides & le croupiſſement des liqueurs, ne peut que concourir à aider & à étendre l'effet du ferment putride introduit dans nos liqueurs par la mauvaiſe nourriture, tant à cauſe de la diſſipation du principe précieux, connu ſous le nom d'*air fixe*, que cette conſtitution de l'atmoſphère entraîne, que parce qu'elle s'oppoſe à l'évaporation de ce que les humeurs contenoient de plus putride, & cela en empêchant ou en diminuant l'inſenſible tranſpiration. C'eſt même en partant de ce principe, que l'on trouvera la raiſon pourquoi on a vu des Équipages entiers, quoique vivant de ſalaiſons depuis pluſieurs mois, mais croiſant dans de beaux parages, être exempts du ſcorbut, pendant que d'autres Équipages vivant ſous un ciel nébuleux & humide, étoient en moins de ſix ſemaines ravagés par cette maladie.

Dans le premier cas, les Vaiſſeaux ſe trouvant dans un air moins humide, & la mer étant moins orageuſe, on a plus de facilité à entretenir la propreté dans ces Bâtimens & à renouveler l'air du lieu qu'habitent les Matelots. Il réſulte encore de cet état de l'atmoſphère, que la tranſpiration ſe faiſant beaucoup mieux, nos humeurs ſe débarraſſant plus aiſément de ce qu'elles contiennent de plus putride, de plus atténué, & ce principe qui eſt le lieu commun des différentes parties qui conſtituent nos humeurs, ſe diſſipant alors plus lentement, l'uſage du poiſſon & des viandes ſalées, ne doit pas offrir le même réſultat que dans l'état oppoſé de l'atmoſphère.

L'exercice, la manière d'être vêtu qui influent d'une façon marquée ſur l'inſenſible tranſpiration, ſont encore des agens auxiliaires, qui réduiſent ou augmentent l'intenſité des cauſes principales du ſcorbut, & qui en éloignent ou en accélèrent les atteintes. C'eſt par cette raiſon que les Officiers des Vaiſſeaux qui ſont logés dans les lieux les plus ſains & les mieux aërés, qui ſont le moins expoſés

aux intempéries de l'air, tant par la nature de leur service, que par la bonté de leurs vêtemens, qui sont nourris de viandes les plus fraîches, qui ont de bon pain & du vin de Bordeaux pour boisson, sont presque toujours à l'abri du scorbut, ou sont au moins ceux qui l'éprouvent les derniers; mais ils n'en sont pas pour cela toujours exempts. Une atmosphère long-temps froide & humide, comme elle l'est souvent à la mer, ayant peu de ressort, favorise chez eux comme chez les Matelots, la dissipation d'une partie de l'air fixe qui se dégage de nos parties; ou bien cet état de l'air énerve-t-il l'action de ce principe précieux, l'insensible transpiration souffre aussi alors un déchet chez eux, & par-là ils contractent à la longue des dispositions au scorbut, qui ne sauroient être efficacement combattues par leur manière de vivre: car quoique leurs alimens soient d'une meilleure qualité que ceux dont les Matelots font usage, leur nourriture a toujours pour base des viandes qui ne sont pas toujours de bonne qualité, & auxquelles ils joignent très-peu de légumes; cette nourriture étant essentiellement putrescible,

putrefcible, & ne fourniffant pas fuffifamment à la réparation de ce fluide principe qu'ils perdent à la mer, il doit fe faire une défunion infenfible dans les parties de leurs folides & une décompofition fourde dans leurs liqueurs, laquelle s'annoncera par une diminution marquée dans les forces, & une fauffe apparence d'embonpoint qui fe diffipe peu de jours après leur arrivée à terre; ce qui doit leur faire connoître qu'ils ne font pas exempts des atteintes du fcorbut; de-là leur vient fans doute, ce defir & cet appétit violent pour les fruits & les légumes de toute efpèce. Peut-on méconnoître cet inftinct, cette attention de la Nature pour fa confervation, & comment des Gens de l'art placés dans les ports, peuvent-ils fans rougir, ne pas convenir de la néceffité de changer la nourriture des Gens de mer, lorfqu'on a de pareils témoignages à leur oppofer?

Si l'on fe rappelle ce que nous avons dit plus haut, pour prouver que le relâchement des parties folides, & le croupiffement des liqueurs entraînoient néceffairement à la longue leur décompofition, on concevra facilement

comment les Gens pareſſeux qui vivent dans un air humide, & dont la nourriture a pour baſe les ſubſtances animales, & plus particulièrement les ſalaiſons ſans aucun mélange de végétaux frais, ſont plus tôt près du ſcorbut, que ceux qui mènent une vie plus active; en effet, on a remarqué que ce ſont toujours les Matelots les plus fainéans qui ſuccombent les premiers à cette maladie, tandis que ceux qui ſont deſtinés aux manœuvres hautes, qui ſont toujours en exercice, ſans aucun abri dans le mauvais temps, s'en trouvent encore exempts à l'époque où cette maladie fait déjà beaucoup de ravages parmi le commun des Matelots. Auſſi l'Officier, que l'expérience a inſtruit, & qui ſait que le gros des Équipages a en général plus de temps de repos que de fatigues, ne manquera jamais l'occaſion de l'occuper dans ces temps de tranquillité, en multipliant les branlebas & les changemens de manœuvres pendant le jour, & en lui procurant des danſes & des jeux lorſque la nuit eſt arrivée; mais ſi la trop grande inaction des Matelots eſt une des cauſes qui concourt le plus fréquemment à favoriſer celles qui ont l'action la plus

marquée dans la production du ſcorbut, il faut cependant convenir que le repos ne devient jamais plus funeſte aux Matelots, que lorſqu'il ſuccède à des travaux pénibles & forcés qui durent depuis un certain temps, ou qui ſe répètent ſouvent, parce que l'atonie des ſolides étant grande & ſubite, & les principes des humeurs ſe trouvant plus exaltés, il doit naître de cette tranſition ſubite de l'état de travail forcé à celui de repos parfait, des accidens bien plus conſidérables que lorſqu'on a la précaution de ne les faire paſſer que par degré de l'un à l'autre de ces états. Auſſi a-t-on obſervé que c'eſt à la ſuite des grands travaux que les Équipages, qui juſque-là s'étoient bien portés, tomboient tout-à-coup malades, dès qu'il leur étoit permis de ſe livrer entièrement au repos, ce qui doit faire ſentir la néceſſité d'éviter les extrêmes, ſi l'on veut conſerver les Matelots en ſanté.

Les liqueurs ardentes dont abuſent ſouvent les Gens de mer, ont quelquefois produit parmi eux de ſi grands accidens, qu'on les a rangées avec fondement dans la claſſe des cauſes les plus propres à occaſionner des maladies

très-graves; c'eſt ce que l'on obſerve ſur-tout en Amérique, où le vil prix du tafia permet aux Matelots d'en faire des excès; l'uſage de cette liqueur cauſe, parmi les plus robuſtes, une fièvre ardente qui les fait périr en peu de jours, pendant que l'abus de cette liqueur ne produit parmi les hommes affoiblis, ou dans un climat froid & humide, que la cachexie ſcorbutique. On peut en voir un exemple frappant, rapporté par Eller. Cet Auteur dit que l'Équipage du Bâtiment ſur lequel il étoit, & qui naviguoit dans un climat froid, ayant voulu ſe régaler d'eau-de-vie pendant les fêtes de Noël, l'Équipage qui s'étoit bien porté juſqu'alors, fut attaqué ſubitement du ſcorbut, pour avoir fait excès de cette boiſſon.

M. Fremin, anciennement Chirurgien-major de l'île de Gorée, a également obſervé que le ſcorbut qui eſt fréquent dans cette île, pendant la ſaiſon des pluies, qui attaque ſeulement ceux qui ſont uſage de viandes ſalées, avoit fait des progrès ſi rapides ſur deux Soldats bien portans en apparence avant qu'ils ſe fuſſent ennivrés d'eau-de-vie, qu'ils périrent ſous peu de jours couverts de taches ſcorbutiques, &

enflés considérablement. Cette liqueur qui, suivant les expériences de Macbride, contient très-peu de ce principe qu'il nomme *air fixe*, & qui empêche qu'il ne se dégage librement des substances dont on se nourrit, hâte d'autant plus aisément la putréfaction de nos humeurs, qu'elle en augmente extraordinairement le mouvement *. Cette violente agitation doit

* Le principe igné, substitué à l'air fixe, adopté par Macbride, quoiqu'il n'existe rien dans l'économie animale qui puisse mériter ce nom, au moins d'après l'idée que nous devons nous former de l'air, se trouve, il est vrai, en grande quantité dans les liqueurs spiritueuses; mais ce principe conservateur y est uni avec un associé qu'il ne quitte pas facilement, il cherche à s'échapper avec lui, & dans sa sortie il entraîne encore des particules de même nature, qui, soustraites à la masse générale des humeurs, les rendent plus susceptibles de putridité qu'auparavant.

Pour que la matière du feu devienne principe conservateur, en pénétrant dans les voies de la circulation, il faut qu'elle abandonne aisément les liquides avec lesquels elle étoit unie dans les substances qui sont notre nourriture; ce qui suppose toujours qu'elle trouve plus d'analogie avec nos sucs, qu'avec ceux qu'elle abandonne, de sorte que si dans les alimens ou dans les liquides dont nous faisons usage, ce

tendre à désunir les parties qui les composent, & à dégager la partie aërienne qui les conservoit, & qui n'est pas réparée, tandis que les solides, dont le ton a été brusquement forcé par l'effet de cette liqueur ardente, tombent ensuite dans une atonie qui ne peut qu'augmenter le désordre, & favoriser de plus en plus les progrès de la maladie, ainsi que nous venons de l'observer.

Si la matière du feu est le principe cimentant duquel dépend l'état sain de nos corps dont il est le lien, ainsi qu'on peut l'inférer de la corruption qui s'empare de ces mêmes

---

principe se trouve combiné avec un associé avec lequel il ait plus d'analogie qu'avec aucun de nos sucs, alors c'est en pure perte pour eux qu'il a été admis dans les voies générales de la circulation, c'est un ennemi qui a ruiné l'édifice au lieu de le réparer : une portion de la matière du feu introduite auparavant, prend la route de la périphérie, & laisse les liqueurs du corps humain dans un état d'autant plus près de la décomposition parfaite, qu'elles contiennent moins de ce principe qui est le lien de tous les matériaux qui constituent ces liqueurs ; ce principe paroît être le fluide animal, le fluide nerveux qui porte par-tout le mouvement & la vie.

corps, dès que ce principe s'en dégage, on ne doit plus être étonné que les causes que je viens de détailler, concourent toutes plus ou moins à produire le scorbut, puisqu'il n'en est aucune qui ne favorise l'action du ferment putride apporté dans les humeurs par la mauvaise nourriture ordinaire aux Matelots, ou qui ne donne lieu à la dissipation du fluide qui conservoit ces humeurs dans leur état naturel. Toutes ces vérités sont mises dans le plus grand jour par Macbride, qui a fait voir par des expériences aussi simples qu'ingénieuses, que l'on pouvoit rétablir des morceaux de viandes putréfiés en les exposant à la vapeur des substances *actu* en fermentation. Que se dégage-t-il alors de ces substances! de l'air chargé d'un certain *gas* spiritueux ou acescent. Mais qu'est-ce que cet air, si ce n'est, comme je l'ai déjà dit, un composé de feu & d'eau, dont le premier des principes trouve à faire dans les sucs des substances animales qui sont dans le voisinage une nouvelle combinaison qui les rend à leur premier état, en faisant disparoître celui de dépravation dans lequel ils commençoient à tomber par la perte qu'ils

avoient faite d'un principe analogue ; mais cette nouvelle combinaiſon ne ſauroit durer long-temps, & la putridité doit bientôt reparoître, ſi l'on ne fournit pas un nouveau fluide conſervateur qui remplace celui qui s'échappe continuellement ; notre conſervation perpétuée n'eſt que l'hiſtoire de ce que nous voyons dans les expériences de Macbride.

D'après ce que je viens de dire, on ne doit plus être étonné de voir le ſcorbut, quelles qu'en ſoient les cauſes apparentes, céder au ſeul régime des végétaux frais, puiſque de tous les alimens dont nous pouvons faire uſage, il n'en eſt aucun qui fermente plus promptement, & qui fourniſſe plus d'air, & par conſéquent plus de la matière du feu qui entre dans ſa compoſition ; mais en même temps que les végétaux rétabliſſent à la faveur d'un pareil agent le ton des ſolides relâchés, & qu'ils corrigent par-là l'altération de quelques humeurs diſſoutes ; les ſucs ſavonneux dont cette eſpèce de nourriture abonde, diviſent & atténuent la lymphe tenace & glutineuſe qui formoit de toutes parts des embarras, la rendent plus miſcible aux autres

ſucs dont elle vient alors d'augmenter la conſiſtance : ce n'eſt cependant pas toujours par la quantité de la matière du feu introduite dans nos humeurs, que l'on parvient à faire diſparoître les ſymptômes ſcorbutiques ; il eſt des cas, par exemple, où dénué des ſucs ſavonneux que contiennent ces végétaux frais, ce principe ne trouvant parmi nos ſucs aucuns liens propres à le retenir, & agiſſant par ſa vertu fortifiante & tonique ſur les ſolides, pourroit accélérer encore la diſſolution ; c'eſt ſans doute d'après cette manière d'agir, que tous les anti-ſcorbutiques chauds, tous les alkalis volatils qu'on emploie avec ſuccès dans les premiers temps du ſcorbut où il y a épaiſſiſſement, ſont dangereux, lorſque parvenu à ſon troiſième période, les humeurs ſont dans un état de diſſolution très-marqué, pendant qu'à cette époque, ſi l'action de ce principe actif ſe trouve un peu émouſſée par ſa combinaiſon avec des ſubſtances ſalines, huileuſes & terreuſes, propres à en faire un corps muqueux & ſavonneux, tant ſoit peu éguillonnant ; il s'oppoſe d'une manière évidente à la diſſolution ultérieure des ſucs, & parvient à

ramener par degrés les ſolides au ton naturel qui fait la ſanté.

Le quinquina, par exemple, qui contient beaucoup de ce principe conſervateur, qui le laiſſe échapper dès ſon entrée dans les premières voies, eſt ſans contredit le plus excellent anti-putride que nous connoiſſions; il répare aiſément la perte abondante de ce principe que les cauſes de putridité occaſionnent, & ſoutenant par ſa vertu tonique l'action des ſolides, il empêche la circulation de languir, prévient par-là le croupiſſement & la déſunion des liqueurs, l'épaiſſiſſement de la lymphe, & par conſéquent le ſcorbut; mais il ne faut pas que ce remède ſoit appliqué indifféremment à toutes les époques de la maladie. S'il y a obſtruction, ſéparation de la lymphe, & épaiſſiſſement de cette humeur, on conçoit que la vertu aſtringente du quinquina ne peut alors qu'augmenter l'épaiſſiſſement des ſucs embarraſſés dans des filières étroites, & aggraver cet accident de la maladie, lequel ne peut être détruit que par le principe ſavonneux & apéritif des végétaux dont l'uſage doit toujours précéder celui du quinquina, ou lui être allié

ſi l'on veut procéder avec ſûreté dans le traitement du ſcorbut. Si le quinquina paroît ne pas convenir à l'état d'épaiſſiſſement des liqueurs, il paroît devoir agir efficacement dans le dernier degré de la maladie, lorſque tous les ſucs ſont diſſous, que le ſang n'a plus de conſiſtance ; le principe igné que cette écorce contient, en s'inſinuant avec la partie ſaline dont elle eſt abondamment pourvue juſque dans les plus petits interſtices des ſolides relâchés, & des humeurs diſſoutes en rallie les parties, en même temps qu'il remonte le ton organique de la fibre dont l'action venant à ſe ranimer, réagit ſur les liquides, & les met dans le cas de ſe débarraſſer des particules les plus putrides, dont il procure l'expulſion au-dehors.

On voit, par ce que je viens de dire, tant ſur les propriétés de ce principe conſervateur que je crois être igné, que ſur celle du principe ſavonneux & apéritif des végétaux, combien Macbride a eu tort de tout accorder à ce qu'il nomme *air fixé*, & de vouloir réfuter tout ce qui a été avoué par nombre de faits touchant la vertu fondante des ſucs des

végétaux ; vertu qu'il rejette comme incompatible à ſon opinion, tandis que rien ne ſert plus à la confirmer & à rendre raiſon pourquoi la nourriture végétale a ſeule la propriété de convenir dans tous les états du ſcorbut, guérit ſans autres ſecours, malgré l'exiſtence & l'intenſité de toutes les autres cauſes qui, après la nourriture, paroiſſent avoir le plus de part à la production de cette maladie ; ce qui eſt prouvé par les Obſervations de tous les Maîtres de l'Art qui ont ſuivi le ſcorbut, & par celles que renferme ce Mémoire.

D'après la nature connue du ſcorbut, & le développement des cauſes qui la produiſent ; d'après les faits que j'ai rapportés en preuve de l'efficacité du régime végétal dans la curation de cette maladie, il n'eſt plus permis de douter qu'on ne puiſſe le prévenir, & même le guérir, ſoit dans les Hôpitaux, ſoit dans les Vaiſſeaux qui ſont en pleine mer, en retranchant la plus grande partie de la viande, & même en la proſcrivant totalement dans certains cas, pour lui ſubſtituer des végétaux frais ; mais peut-on attendre la même efficacité de l'uſage des légumes farineux ſecs ? Quoique cette dernière

nourriture soit un peu moins efficace que celle que fournissent les végétaux frais, on ne pouvoit rien faire de plus avantageux pour cette classe d'hommes que de substituer aux salaisons dont on les nourrit ordinairement, les légumes farineux, & le plus que l'on peut de végétaux confits; car quoique ces substances soient dans le scorbut d'un degré d'efficacité inférieur aux végétaux frais, elles peuvent, administrées convenablement, non-seulement arrêter les progrès de cette maladie, mais encore la guérir, & fournir aux Matelots en santé la nourriture la plus saine que l'on puisse leur procurer à la mer, & la seule qui soit en état de les soutenir dans leurs travaux pénibles. Peut-on attendre le même avantage du bœuf & du poisson, sur-tout salé? ces substances ne portent-elles pas dans les humeurs des individus qui en usent habituellement, le germe des maladies les plus destructives?

Je pourrois me contenter, pour prouver l'efficacité des végétaux farineux, de renvoyer aux faits nombreux consignés dans un Mémoire imprimé par ordre du Gouvernement au

commencement de 1771 ; mais comme il y en a eu quelques-uns de conteſtés, je me bornerai à ne rappeler que ceux que l'on ne ſauroit révoquer en doute, & auxquels je joindrai de nouveaux faits propres à forcer le préjugé juſque dans ſon dernier retranchement; mais puis-je eſpérer avec tous les moyens de conviction que j'emploîrai, de parvenir à étouffer les effets de l'envie de quelques gens placés à la tête de l'Art dans le premier port de France, qui n'oſant ſe montrer ni écrire contre une révolution utile à laquelle ils ſont honteux de n'avoir point concouru, n'intriguent pas moins ſourdement pour écarter & empêcher ſon heureuſe influence? Quand on veut le bien & qu'on le fait, on ne craint pas le grand jour, des démarches cachées annoncent ou de la méchanceté, ou la conviction où l'on eſt de la foibleſſe des armes qu'on emploie contre ceux qu'on attaque. Qu'ils oppoſent à mes raiſonnemens & aux faits que j'articule des raiſonnemens & des faits contradictoires, ſi leur expérience leur en a fourni, & l'on verra en dernière analyſe, de quel côté eſt la vérité

& la bonne doctrine; tant qu'ils ne tiendront pas une pareille conduite, j'ose prier Messieurs de la Marine de regarder leur assertion clandestine, comme un désespoir de cause.

Quand j'assure que les substances animales sont susceptibles de putréfaction, & qu'elles ne perdent pas cette disposition en devenant nos alimens; je ne dis rien qui ne soit connu des Médecins. Quand j'annonce que les légumes farineux possèdent à un très-haut degré la vertu anti-putride, mon assertion devient triviale pour tous ceux qui ont un peu réfléchi sur les produits des végétaux, ou qui ont lû les Ouvrages de Pringle, de Macbride, les Dissertations sur les anti-septiques qui ont concouru pour le Prix de l'Académie de Dijon en 1768, &c.

On peut inférer de ces expériences, 1.° que tous ces farineux sont anti-septiques, 2.° que la digestion de ces substances peut être rendue plus facile, & leur propriété anti-putride plus efficace, en leur restituant une certaine quantité du corps muqueux qu'ils ont perdu par la maturité & le desséchement; ce qui s'accorde avec les expériences de Mayer, qui

a remarqué qu'en privant les farineux de leur partie amidonnée, il ne leur reſtoit plus qu'une matière tenace, indiſſoluble à tout autre menſtrue qu'au corps acide ; ſemblable en cela à notre lymphe, & comme elle, n'étant plus ſuſceptible que de la fermentation putride; ce qui doit faire regarder cette matière dont abondent les farineux, comme une partie animaliſée très-nourriſſante, qui a beſoin d'être alliée à une certaine quantité de matière vraiment végétale & aceſcente qui puiſſe en rendre la diſſolution plus facile, & augmenter la vertu anti-putride de ces farineux.

En effet, ſi l'on triture pendant un certain temps une certaine quantité de farine d'orge ou de riz avec du miel ou du ſucre dans les proportions convenables, & qu'après avoir ſéché ce mélange, on le jette dans l'eau, il s'y fondra alors avec facilité, & n'aura plus rien de gluant. Ce procédé qui donne les moyens d'adminiſtrer les farineux de cette claſſe aux eſtomacs les plus foibles, fait connoître en même-temps tout le cas que l'on doit faire des tablettes & de l'extrait d'orge imaginés par M. de Chamouſſet, ce digne citoyen que

la

la France a perdu, & qui mérite les regrets de l'humanité à l'intérêt de laquelle il avoit ſacrifié ſa fortune & ſes veilles; ces extraits farineux ſeront toujours ſubſtitués avec le plus grand avantage aux bouillons de viande dans toutes les maladies putrides, ſoit vives, ſoit chroniques.

La partie amidonnée & la partie tenace des farineux, ſuſceptibles de deux fermentations différentes, nous mettent encore dans le cas de prononcer pourquoi, à titre d'anti-ſeptiques, les végétaux méritent de beaucoup la préférence ſur les farineux, quoique ceux-ci ſoient infiniment plus nourriſſans que ceux-là, & pourquoi les farineux ſont ſouvent inſuffiſans pour remédier à l'acrimonie putride une fois portée à certain degré, à moins qu'on ne leur allie, comme je viens de le dire, une certaine quantité de matière végétale aceſcente, tels que le miel, le ſucre ou quelques plantes fraîches en conſerve, telles que l'oſeille, l'oignon, le choux, l'ail, & même le piment ou le poivre long, leſquels étant préparés convenablement, peuvent ſe garder aſſez long-temps à la mer, & remplir, étant

réunis aux farineux, la double intention que l'on se propose, de guérir le scorbut & de rétablir les forces de ceux qui en auront été attaqués; ce que la drèche, quelque fraîche qu'elle soit, ne peut opérer qu'imparfaitement, parce qu'elle n'a pu par sa préparation acquérir la quantité de corps savonneux qui lui manque pour ressembler aux végétaux frais, & que les grains employés à la faire, ayant perdu par la germination une partie de leur principe igné, il ne peut leur rester d'autre ressemblance avec les légumes frais, que la propriété que la farine d'orge acquiert par cette préparation, de pouvoir fermenter promptement comme eux, & de se digérer avec plus de facilité, ce qui peut être de quelque avantage dans certaines maladies, mais qui n'en sauroit être un dans le traitement du scorbut, qu'autant qu'on voudra joindre à la drèche du miel de bonne qualité ou de la cassonade, ce qui en formera alors un aliment doux, savonneux, d'autant plus anti-septique, que la cassonade & le miel contenant plus de principes ignés employés à la confection du corps muqueux qui les constitue presque

en totalité, ces ſubſtances ne peuvent qu'ajouter à la propriété anti-putride des farineux, & les rapprocher de l'efficacité des végtaux frais; d'où l'on peut conclure que Macbride n'a pas eu raiſon de tirer de la promptitude avec laquelle la drèche fermente, une preuve de ſon efficacité dans le ſcorbut; il me paroît d'ailleurs n'avoir pas fait aſſez d'attention à la quantité d'air qu'elle fournit, & n'avoir pas tenu compte du principe ſavonneux contenu dans les végétaux récens, principe ſans lequel on ne ſauroit expliquer la diſparition des accidens du ſcorbut qui dérivent de l'épaiſſiſſement & de la viſcoſité de la lymphe, que ces ſucs ſavonneux combattent avec efficacité. L'on convient généralement que rien ne ſeroit plus avantageux pour les Gens de mer, que de pouvoir les nourrir au moins en partie avec des végétaux frais; mais dans l'impoſſibilité où l'on eſt de pouvoir les conſerver aſſez long-temps en mer, & d'en fournir les Vaiſſeaux en aſſez grande quantité, il faut leur ſuppléer les végétaux ſecs, les farineux, &c. Ceux-ci, quoique anti-ſcorbutiques à un degré inférieur aux végétaux frais, ne laiſſent

pas cependant de combattre efficacement le ſcorbut, ainſi qu'il eſt prouvé par nombre de faits dont il n'eſt pas permis de douter.

En 1757, M. Hocquart commandant la frégate la *Dryade*, fit pluſieurs croiſières très-longues ſur les côtes de Salé : ce Bâtiment reſta près d'un an armé avec le même Équipage; tous les malades, & ceux qui jouiſſoient d'une bonne ſanté, à l'exception néanmoins des premiers mois, furent preſque entièrement nourris avec du riz dont on s'étoit approviſionné en Eſpagne; & cette nourriture fut ſi ſalutaire, que le Commandant ne perdit pas un ſeul homme de ceux qui compoſoient l'Équipage de ſon Bâtiment.

M. de Marnieres commandant, en 1758, le vaiſſeau l'*Achille*; M. le comte de Graſſe, le *Zéphir*; & M. Dumas la frégate la *Syrène*; ces Bâtimens ayant tenu des croiſières très-longues devant l'île Sainte-Hélène, tous leurs Équipages furent attaqués du ſcorbut à un très-haut degré; les Maîtres même, & quelques Officiers n'en furent pas exempts. On relâcha à la baie des Saints; mais ces Vaiſſeaux ayant été obligés d'en partir avant que les Équipages

fussent rétablis, & les viandes manquant entièrement, on fut obligé de s'approvisionner de riz pour retourner en France : cette seule nourriture rendit la santé, aux Équipages, malgré la longueur de la traversée entreprise dans une saison avancée.

En 1759, l'Escadre de M. le Comte d'Aché manquant de provision de toute espèce, tous les Équipages ne subsistèrent, pendant près de trois mois, qu'avec du riz cuit à l'eau sans autre assaisonnement. Le vin, le biscuit, la farine & les salaisons manquoient absolument, & les Matelots furent réduits à l'eau & à une très-petite quantité d'eau-de-vie de riz : malgré cela, M. le Breton, Chirurgien-major, & plusieurs autres personnes de l'Escadre, ont assuré que les Équipages ne s'étoient pas ressentis de cette disette apparente, & qu'à un peu de répugnance près que les Matelots avoient d'abord montrée pour cette nourriture fade, on ne pouvoit rien dire qui ne fût à son avantage.

En 1764, M. de Linière commandant en retour le vaisseau le *Salomon*, armé à Rochefort, & destiné pour aller à la Nouvelle-France,

ſon Équipage fut attaqué, pendant la traverſée, de diverſes maladies, & principalement du ſcorbut. Les approviſionnemens ordinaires pour les malades ayant manqué, on fut obligé de les nourrir uniquement avec du riz : ils ſe rétablirent promptement & ſi bien, qu'ils reprirent tous le ſervice du Vaiſſeau juſqu'à leur arrivée à la Nouvelle-Orléans.

En 1764, M. le Comte de Braquemonh, commandant la Frégate la *Terpſicore*, ayant tenu des croiſières très-longues ſur la côte de Salé, pluſieurs de ſes Matelots les plus pareſſeux, furent attaqués du ſcorbut; la plupart d'entr'eux avoient non-ſeulement les gencives fongueuſes, livides & engorgées, mais encore les jambes œdémateuſes & couvertes de petites taches; M. Herlin, Chirurgien dans cette Frégate, propoſa à M. de Braquemonh & à M. de Baracé, Capitaine en ſecond, de faire un plat particulier pour ces Malades, & de les nourrir uniquement de farineux, en leur retranchant la viande ſalée, & même encore la viande fraîche accordée aux autres malades du Vaiſſeau; le riz aſſaiſonné avec le ſucre, des pruneaux, des fèves blanches accommodées en

ſalade, une petite doſe de vin de choix, furent les ſeuls alimens qu'on leur permit, & ils eurent pour boiſſon ordinaire de l'eau la plus pure, battue avec quelques onces de miel. Par ce ſeul régime, ſecondé d'un exercice convenable de la part de ces ſcorbutiques qu'on ne diſpenſa de travailler ſur le pont que dans les temps de pluie & pendant la nuit; par l'attention qu'on eut de les loger ſur le gaillard d'arrière, dans l'endroit le plus aéré du Vaiſſeau, ils guérirent tous parfaitement à la mer; & ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que les gens auxquels on fit interrompre ce régime pendant les relâches, pour les faire jouir des rafraîchiſſemens en viande & en légumes frais accordés au reſte de l'Équipage, reprirent ſans murmure, quoiqu'en bonne ſanté, la nourriture végétale du bord dès qu'on remit en mer : ce régime les entretint dans un ſi bon état, qu'aucun d'eux ne retomba malade pendant le reſte de la campagne, quoiqu'ils euſſent repris entièrement leur ſervice, pendant que pluſieurs autres Matelots qui avoient été exempts du ſcorbut dans les premières croiſières, vivant de ſalaiſons à

l'ordinaire, furent vivement attaqués de cette maladie dont ils guérirent auſſi à la mer, à la faveur du régime ſuivi par les premiers ſcorbutiques. Ils revinrent en France auſſi bien portant que le reſte de l'Équipage; de trois cents hommes dont il étoit composé, il n'en périt pas un ſeul pendant une campagne de ſept mois, dont ſix furent paſſés à la mer.

En 1765, M. Dazile, ancien Chirurgien-major de l'île Maurice, fut chargé du ſoin de plus de quatre cents malades ou convaleſcens provenans de Cayenne, & qui furent embarqués ſur le vaiſſeau l'*Éléphant*, pour être tranſportés en France. Ce Chirurgien prit le parti de nourrir tous ces individus de végétaux, principalement de riz & de gruau, & de leur faire diſtribuer de temps en temps quelques oranges & autres fruits du pays, dont on s'étoit approviſionné à Cayenne; cette nourriture, aidée du changement de climat, produiſit un ſi bon effet, que M. Dazile ne perdit qu'un ſeul homme dans une traverſée de ſoixante-treize jours, encore étoit-ce un Paſſager malheureux, qui s'étant gliſſé

à bord ſans permiſſion, ſe trouva dans un état de pourriture ſi conſidérable, que lorſque le Chirurgien le vit, il avoit la moitié du viſage gangréné : à ces faits, déjà très-concluans pour le régime végétal, ajoutons-en de plus récens qui concourent encore d'une manière évidente à prouver ſon efficacité dans des cas où il eſt impoſſible de la méconnoître.

M. Martel, de Nantes, ayant armé, en 1767, le Vaiſſeau le *Droyard* pour l'Inde, mit tout ſon Équipage à l'uſage du riz & des ſubſtances légumineuſes, dont il s'étoit abondamment pourvu par mon conſeil : malgré le mauvais temps qu'il eſſuya à la mer pendant ſept mois, il relâcha à l'Iſle-de-France ſans avoir perdu un ſeul homme, & même ſans avoir eu aucun malade à ſon bord, quoique ſon Équipage fût de cent vingt hommes; évènement unique & juſque-là ſans exemple. Les Vaiſſeaux de la Compagnie des Indes, le *Comte d'Argenſon* & le *Berryer,* arivés le même mois dans la même Iſle, & qui n'avoient tenu la mer que cinq mois, mirent cent quatre-vingts malades dans les Hôpitaux, & en perdirent quarante; à

quelle autre cauſe qu'aux ſalaiſons peut-on attribuer cette énorme différence dans le ſort de ces divers Équipages? Les Bâtimens de la Compagnie avoient été approviſionnés ſelon l'ancienne méthode.

En 1770, la Cour ayant ordonné de faire l'épreuve des végétaux farineux dans le traitement des maladies des Gens de mer, la Frégate du Roi *(l'Écluſe)* fut choiſie pour cet eſſai, & l'on eut la ſatisfaction d'apprendre que plus de trente Matelots, pris de maladies plus ou moins graves, guérirent à la mer ſans qu'on en perdît un ſeul. Dans le nombre, on doit remarquer le nommé Thomas Guichard, dit le Gras, âgé de trente ans, cet homme qui fut embarqué à l'entrée de la nuit la veille du départ du port de Breſt, ſortoit des priſons auparavant, & il avoit paſſé pluſieurs mois dans les Hôpitaux; ſon viſage étoit bouffi, ſes gencives ſaignantes, ſes jambes & ſes jarrets étoient durs & gorgés, couverts de taches ſcorbutiques, & il ne pouvoit ſe traîner qu'à l'aide de béquilles. M. le Chevalier de Mervey, qui étoit de garde lorſque ce malheureux arriva, & M. de Vaucouleur, qui l'avoit également

vu, en parlèrent dès le ſoir même à M. Herlin, qui viſita le malade; & ſur le compte qu'il en rendit au Capitaine, il lui fit réponſe d'eſſayer ſi le nouveau régime pourroit redreſſer les jambes de ce ſcorbutique, & faire une auſſi belle cure.

M. Herlin commença par faire établir un lit à ce malade, dans la partie deſtinée au gros des Équipages la plus aérée, la plus sèche & la plus voiſine des cuiſines & du feu; il le mit pour principale nourriture, à l'uſage du riz, aſſaiſonné avec le ſucre, & aromatiſé avec un peu de canelle, il y joignit des pruneaux le ſoir, & quelques onces de miel pour ſon déjeûner, il eut la ration ordinaire de vin & de pain frais, & pour boiſſon ordinaire, de l'eau de la cucurbite diſtillée depuis quelques jours, dans laquelle on faiſoit fondre une certaine quantité de miel. Pendant les quinze premiers jours le temps fut ſi mauvais, ſi pluvieux & ſi froid, que le malade forcé de reſter dans ſon lit, n'éprouva que très-peu de ſoulagement; le ventre, qui étoit conſtipé, étoit ſeulement devenu plus libre, & il y avoit un peu moins de bouffiſſure, mais la dureté des jarrets & des

jambes paroiſſoit être reſtée au même point. Le temps étant devenu plus doux, le Chirurgien obligea ce ſcorbutique à ſe traîner ſur le pont & à faire le plus d'exercice poſſible en plein air. En moins de huit jours les jarrets & les jambes ſe dégorgèrent, les taches de livides qu'elles étoient, devinrent jaunes & ſe diſſipèrent peu-à-peu, le cours de ventre ſe mit de la partie, & ce ſcorbutique, de bourſoufflé qu'il étoit, devint ſec; mais loin que cette maigreur diminuât ſes forces, elles allèrent toujours en augmentant, ainſi que ſon appétit. Le cours de ventre s'étant enſuite rallenti de lui-même, on joignit à la boiſſon miellée une légère teinture de rhubarbe & de quinquina, qui y mit entièrement fin; par ces ſeuls ſecours la guériſon de ce malade fut ſi prompte & ſi complète, que dix jours avant l'arrivée de ce Vaiſſeau au Fort-Royal, ce Matelot faiſoit le ſervice ſur le pont toute la journée, tandis qu'il pouvoit à peine ſe traîner avec des béquilles lorſqu'il fut embarqué. Cet homme eſt revenu en France vigoureux & bien portant, quoiqu'il ait continué à la mer la nourriture végétale, à cela près des quinze premiers jours

de la traverſée pour revenir en France, pendant leſquels ayant voulu ſe mettre à la nourriture ordinaire, il reſſentit dans tous les membres des laſſitudes & des douleurs; mais elles diſparurent bientôt après qu'il eut repris ſon régime végétal ordinaire.

Sur la fin de 1771, le Roi ayant ordonné l'armement de huit Bâtimens, tant Flûtes que Frégates, M. de Ruis ne voulant pas heurter de front le préjugé, quoique perſuadé d'ailleurs de l'avantage qu'il y auroit à changer la nourriture des Matelots, crut devoir retrancher des approviſionnemens ordinaires, un quart de bœuf ſalé, toute la morue & la ſardine, qui furent remplacés par les végétaux farineux; on changea auſſi entièrement, ainſi que je l'avois propoſé, le régime des malades; les légumes farineux avec de l'oſeille & des oignons confits pour aſſaiſonnement, furent ſubſtitués au mouton; on accorda, le ſoir, des pruneaux cuits avec un peu de caſſonade; & à déjeûner, au lieu de beurre, des confitures; enfin, pour ſubvenir à des cas particuliers, on avoit embarqué quelques volailles, dont la diſtribution devoit ſe faire à raiſon d'une pour ſept

malades, avec la ration de pain ordinaire, & le vin, qui fut demandé de bonne qualité. Ces changemens, quelque légers qu'ils fussent, produisirent un si bon effet, que quoique l'on n'eut point embarqué d'oseille & d'oignons confits pour les gens en santé, tous les comptes rendus au Ministre ont été favorables au régime adopté.

On voit même par le Journal de plusieurs Chirurgiens, que non-seulement ils n'ont eu que très-peu de malades à la mer, quelque longue qu'ait été leur traversée, mais encore qu'il ne leur est mort personne tandis que l'Équipage étoit à ce régime; c'est ce que j'ai eu occasion de vérifier sur le journal de M. Fabre, Chirurgien de l'*Etoile*, & sur celui tenu par M. Duret, embarqué sur l'*Hirondelle*, commandée par M. de Kersaint: ce dernier Chirurgien ne fait mention dans son Journal de mer, que de neuf malades qu'il a eus, soit dans la traversée pour aller à l'Amérique & pour revenir en France, soit pendant les six mois de station qu'il a fait à la Martinique, encore doit-on remarquer dans ce nombre, qu'il comprend trois blessés.

Les approviſionnemens de la *Flore*, commandée par M. Verdun de la Crene, ayant été les mêmes que ceux des Bâtimens précédens, mais n'y ayant eu ſur cette Frégate qu'un quart de ſalaiſons, & le repas de morue ſupprimé, les gens bien portant n'ayant eu d'ailleurs ni oſeille, ni oignons ajoutés à leur nourriture; on a obſervé que ſa miſſion ayant duré près d'un an, pendant lequel ce Vaiſſeau a changé ſouvent de température & de climat; le ſcorbut s'eſt manifeſté chez les Matelots, ſans que ceux chez qui cette maladie étoit parvenue à un certain degré, aient pu être guéris à la mer par les farineux ſeuls; ce qui ne ſeroit, ſans doute, pas arrivé, ſi l'on eût pu aſſocier à leur uſage celui de l'oſeille confite, & cela, en quantité convenable; mais ce que l'on en avoit embarqué pour les malades s'étant, ſur la fin de la campagne, trouvé gâté, parce qu'elle avoit été mal préparée, on ſe trouva privé du plus efficace des ſecours qu'on eût pu employer contre cette maladie. Les Matelots ne ſe rétablirent parfaitement que dans les relâches, par l'uſage de beaucoup de végétaux frais alliés à de la viande fraîche & de bonne qualité.

En 1772, l'armement de l'Efcadre du Roi, commandée par M. d'Orvilliers, ayant fourni à M. de Ruis, l'occafion de faire continuer les expériences du régime végétal, tant fur les Matelots en fanté que fur les malades; cet Intendant connoiffant de plus en plus combien il importoit à la confervation des Matelots de les amener infenfiblement à une manière de vivre plus falutaire pour eux, prit le parti pour cette fois de réduire à moitié la ration de bœuf falé, outre la morue & la fardine dont la fuppreffion fut abfolue; il adopta au moins ce plan pour les Bâtimens de l'Efcadre qui étoient les plus confidérables & qui contenoient le plus de monde; il fuppléa aux falaifons fupprimées par des légumes farineux, tels que le riz, les féves & les pois, & il fit embarquer, pour affaifonnement, beaucoup d'ofeille confite, & une certaine quantité d'oignons.

Des alimens de cette nature, & la précaution d'en ordonner la diftribution de manière que la viande falée qui étoit accordée aux Matelots, étoit toujours cuite & mangée avec des légumes, il a eu la fatisfaction de voir entrer les

Équipages

Équipages de ces Vaiſſeaux dans un meilleur état qu'ils n'étoient à l'inſtant de leur départ.

Il eſt vrai que la campagne ayant été douce, & n'ayant duré que trois mois, pendant leſquels il n'y a preſque pas eu de pluie ni de gros temps, les cauſes de putridité qui dérivent de l'intempérie qui règne ordinairement à la mer, ont dû céder aiſément au régime légumineux adopté; mais ce qui eſt ſur-tout à l'avantage de ce régime, c'eſt que malgré qu'il ait été ſuivi dans les Bâtimens qui avoient été armés dans la mauvaiſe ſaiſon, un mois ou ſix ſemaines plus tôt que les autres qui avoient les Équipages les plus nombreux, & dans leſquels il y avoit beaucoup de malades avant de paſſer à ce nouveau régime, ils n'ont pas plus ſouffert que ceux des Bâtimens de moindre grandeur qui avoient armé plus tard, dont les Équipages moins nombreux & plus ſains lors du départ n'avoient pas été mis à ce régime; ce qui établit un avantage marqué en ſa faveur, pour peu qu'on veuille examiner la choſe de près; mais rien ne peut prouver davantage cette vérité, que la guériſon de pluſieurs ſcorbutiques opérée à la mer par l'exacte obſervance

du régime végétal, ſous les yeux & par les ſoins de M.[rs] Chandon & Vives le jeune, tous deux Chirurgiens ordinaires du département de Rochefort.

Le premier embarqué ſur le Vaiſſeau l'*Hippopotame*, après avoir fait mention dans ſon Journal, que l'Équipage de ce Vaiſſeau s'étoit très-bien accommodé de la nourriture végétale, & qu'il préféroit les repas de légumes au bœuf ſalé, & après avoir fourni une infinité de détails qui prouvent tous évidemment, que cette nourriture a été auſſi agréable qu'utile aux Matelots, rapporte que les gens du Vaiſſeau où il étoit, avoient tellement ſouffert dans l'armement, qu'en moins de cinq jours qu'ils mirent pour ſe rendre de Rochefort à Breſt, l'Équipage vivant alors de ſalaiſons, il eut au plat vingt-cinq malades, dont deux moururent dans ce court trajet, & que les autres tranſportés en arrivant à l'Hôpital de Breſt, y moururent pour la majeure partie; « Quelle différence aujourd'hui, dit M. » Chandon, nous arrivons à Breſt, après » avoir tenu la mer pendant trois mois, nous » n'avons perdu perſonne, & il ne nous reſte

pas un ſeul malade à mettre à l'Hôpital! »

Les maladies qui ravagèrent, en 1757, l'Eſcadre de M. Dubois de la Mothe, & qui commencèrent à régner ſur les Vaiſſeaux le *Duc de Bourgogne* & le *Glorieux*, dans lequel M. Chandon étoit armé en ſecond, avoient le même caractère que celles qui ſe ſont annoncées au commencement de la campagne dans les deux Vaiſſeaux l'*Hippopotame* & le *Fier*, elles avoient également paru dans le trajet de Rochefort à Breſt, l'armement des uns & des autres s'étoit fait dans la même ſaiſon, & l'époque de leur départ remonte au même mois. « Quelle différence cependant, remarque M. Chandon, dès les premiers jours du départ « de Breſt, la maladie ne fit que s'accroître « dans les Vaiſſeaux le *Duc de Bourgogne* & le « *Glorieux*, tandis qu'elle a ceſſé preſque auſſi- « tôt dans les Vaiſſeaux de M. d'Orvilliers, & « que les convaleſcens, loin d'être ſujets à « des rechutes, ſe ſont parfaitement rétablis « par le ſecours du régime végétal & par les « attentions de toute eſpèce qu'on eut pour « rendre l'air pur & ſalubre dans l'intérieur « du Bâtiment! auſſi n'ai-je eu, ajoute ce «

» Chirurgien, que très-peu de malades, parmi
» lesquels quatre scorbutiques, qui le sont
» devenus dès le commencement de la cam-
» pagne, & que j'ai guéris à la mer sans autre
» remède que la nourriture végétale absolue,
» secondée par l'usage de l'hydromel & de
» la boisson préparée avec la crême de tartre
& le sucre. » De ces quatre malades, deux étoient Charpentiers; savoir, les nommés Lesel & Ribardiere; & deux Soldats, dont l'un nommé Berlin & l'autre Dubois, qui sont rentrés bien portans, sans avoir fait usage, pendant leur maladie, ni de viandes fraîches, ni de végétaux frais: ce qui est une preuve bien évidente que ces végétaux peuvent en quelque sorte être suppléés par les légumes secs, & que ceux-ci aidés par des moyens qu'on peut aisément se procurer, peuvent être regardés comme des antiscorbutiques; mais voici une nouvelle preuve de leur efficacité.

M. Vives le jeune, Chirurgien-major de la Frégate la *Tourterelle*, après s'être plaint avec tous les Chirurgiens de l'Escadre du peu d'attention que l'on avoit apportée dans la préparation de l'oseille, assure avoir tiré du

régime végétal tel que je l'avois conseillé, un très-bon parti pour le rétablissement de tous les malades, & il ajoute qu'à la faveur de ce régime, il a guéri à la mer trois scorbutiques, sans s'être servi de l'extrait d'oseille introduit par M. de Courcelles pour le régime des malades, lequel ne peut être rendu par cette addition, ainsi que le démontre ce Chirurgien, que plus désagréable, moins salubre, plus dispendieux, & plus susceptible d'abus de la part des fournisseurs; mais en parlant de trois scorbutiques guéris, il ne comprend pas dans ce nombre M. de Lastre Diagat, Garde de la marine, embarqué sur la même Frégate. Cet Officier, d'une santé fort délicate, voyant ses jambes enfler quelques jours après le départ du port, en parla au Chirurgien qui, les lui ayant visités, les trouva couvertes de taches; mais ce symptôme très-caractéristique du scorbut, n'étoit pas le seul qui se manifestât alors chez ce malade: il avoit les gencives fongueuses & ulcérées, il ressentoit des douleurs dans les articulations, & éprouvoit des maux d'estomac assez considérables. M. Vives, consulté, ayant cru voir dans le régime végétal

un moyen propre à combattre tous ces accidens, le conseilla au malade, qui après avoir cessé absolument l'usage de la viande, ne se permit plus avec les légumes qu'on lui fournissoit, qu'un peu de soupe grasse chargée de beaucoup d'oseille ; malgré cette conduite, toute sage qu'elle étoit, tous les symptômes augmentèrent encore dans les premiers jours, l'engorgement des extrémités devint extrême, & gagna même le tronc; mais au bout d'un mois de persévérance dans ce régime, les accidens diminuèrent peu à-peu, l'enflure se dissipa, les taches s'effacèrent, les gencives se raffermirent, l'estomac se rétablit, & cet Officier se trouva aussi alerte quinze jours avant la rentrée dans le port, que s'il n'avoit point essuyé de maladie; il étoit même si persuadé de sa parfaite guérison, que lorsqu'on voulut lui dire que son scorbut n'étoit que pallié, il se mit à rire en affirmant lui-même son entière guérison.

Le premier scorbutique de l'Équipage, nommé Gedeon Masson, Matelot, âgé de vingt-un ans, avoit les gencives ulcérées, saignantes & fort gorgées, les extrémités

inférieures œdémateuſes couvertes de taches, & les articulations du genou douloureuſes & gorgées.

Le ſecond, nommé Jean Pallié, âgé de trente-deux ans, avoit également les gencives tuméfiées & ſaignantes, les extrémités inférieures, & les genoux durs, enflés, douloureux & parſemés de quelques taches.

Le troiſième ſcorbutique, appelé Louis Pagé, Soldat, âgé de trente-ſix ans, avoit les gencives en très-mauvais état, elles étoient fongueuſes, livides & très-ſenſibles, & il éprouvoit outre cela des douleurs très-vives dans toutes les articulations, & particulièrement dans les genoux; ces trois ſcorbutiques qui ne l'étoient même devenus qu'à la ſuite de fièvres intermittentes qu'ils avoient eſſuyées, ont été guéris à la mer par le régime végétal le plus ſtrict, puiſqu'on ne leur a pas permis de manger une ſeule fois de la viande, encore moins de faire uſage des tablettes de bouillons de M. de Courcelles, que M.rs Meſtier, Chandon, le Coat, Vives, & même M. Auffray ont condamnées d'une voix unanime.

On voit facilement par les faits que je viens

de rapporter, que non-ſeulement les végétaux frais guériſſent le ſcorbut à la mer; mais encore que les farineux ſecs, quoique infiniment inférieurs aux premiers, peuvent, étant préparés convenablement, approcher de leur efficacité. Si Boërhaave, & quelques autres Auteurs ont paru penſer différemment, c'eſt qu'ils ont confondu le vrai ſcorbut qui eſt une maladie chronique eſſentiellement putride, avec les obſtructions, les engorgemens humorals qui naiſſent de l'uſage de certains farineux groſſiers, tels que les pois & les fèves, chez certaines perſonnes, qui ſans faire beaucoup d'exercice, & ſans les aſſaiſonner convenablement, en font leur principale nourriture. Boërhaave avoit bien ſenti cette différence qui lui fit admettre un ſcorbut acide, dont les progrès ſont infiniment plus lents que ceux du ſcorbut putride: mais l'on ne peut s'empêcher de voir que le grand Boërhaave a confondu ſous le même nom générique deux maladies eſſentiellement différentes; car comment concevoir que le ſcorbut puiſſe être produit par une nourriture aceſcente, lorſqu'il eſt généralement prouvé par des faits, que les plus puiſſans

remèdes de cette maladie ſont tirés des végétaux qui ont le plus d'acidité, & que les farineux même les plus groſſiers, deviennent par la fermentation qui leur eſt propre, les correctifs de la putréfaction qui s'empare des matières animales abandonnées à leur mouvement ſpontané. Cette propriété antiputride des farineux, étoit connue dès le temps d'Hippocrate, il les ordonnoit au lieu des bouillons de viande dans les maladies où la putridité étoit marquée, & il en augmentoit l'efficacité par l'addition du vinaigre & du miel. L'horreur que la plupart des malades ont alors pour la viande, & pour ce qui n'eſt pas acide ou aqueux, avoit ſans doute déterminé la conduite de ce Prince de la Médecine. Ce dégoût, dont je ſuis moi-même ſi ſouvent le témoin, & qui ſe rencontre encore plus fortement chez les gens de mer, preſque toujours attaqués de maladies putrides, & auxquels on ne peut fournir à la mer que des viandes & du bouillon de mauvaiſe qualité, ou de mauvaiſes tablettes de viande faciles à s'altérer, & qui valent encore moins; ce dégoût, dis-je, ne prouve-t-il pas combien il étoit intéreſſant de changer l'ancienne

méthode de nourrir les malades à la mer, de lui ſubſtituer le régime que j'ai propoſé, & qui conſiſte en ce qui ſuit pour chaque convaleſcent en état d'avoir la portion entière!

A déjeûné, la ration de pain, une once de confitures, & un quart de vin de Bordeaux, ſi c'eſt un convaleſcent ordinaire. Si c'eſt un ſcorbutique, une pareille quantité de vin cuit.

A dîner, la ſoupe préparée avec le riz, un ſeptième de poule avec un oignon pour aſſaiſonnement & l'oſeille confite, un quart de vin & le pain à l'ordinaire.

Le ſoir à ſoupé, alternativément trois onces d'orge, quatre onces de riz ou de pruneaux cuits avec la caſſonade, ou bien l'orge ou le riz aromatiſé avec la canelle, le gingembre ou la noix muſcade, & la ration ordinaire de pain & de vin.

Il ſeroit encore eſſentiel qu'on embarquât outre les objets de conſommation, tant pour les malades que pour les convaleſcens, & même les Matelots en ſanté, une certaine quantité de ſuc de raiſin bien cuit; c'eſt un excellent anti-ſcorbutique, dont je ne ſaurois aſſez recommander l'approviſionnement, & qu'il eſt facile

de ſe procurer à vil prix : on pourroit dans les Colonies, y ſuppléer par les Robs de citrons, d'oranges, ou à leur défaut, par un mélange de crême de tartre & de ſucre, auquel on joindroit quelques grains de réſine de gaiac.

Quant au régime auquel doivent être aſſujétis ceux des malades, dont l'état exige la diète; on peut aſſurer qu'une partie de farine d'orge ou de riz, légèrement rôtie au four ſur ſeize parties d'eau, ſuffira pour le bouillon dont ils devroient faire uſage, mais on y ajoutera un peu de caſſonade & un peu d'oſeille confite; ſi l'eſpèce de maladie exige encore une diète plus ſevère, on rendra les décoctions plus légères en les paſſant; & lorſque ces maladies ſeront de celles où il y a, ſoit chaleur ardente, ſoit des ſignes de putridité manifeſte, on ne ſauroit mieux faire que d'ajouter un peu de vinaigre à ces bouillons de végétaux; & lorſque le malade entrera en convaleſcence, après la diſparition des ſignes de putridité, il pourra paſſer à l'uſage de l'orge ou du riz cuit avec la volaille, aſſaiſonné avec l'oſeille ou l'oignon & un clou de geroffle. M. de

Courcelles, Médecin de la Marine à Breſt, qui a été forcé d'adopter en partie les changemens que je viens de propoſer, afin de paroître entrer dans les vues d'un Miniſtre & d'un Intendant, dont l'adminiſtration étoit marquée au coin de la bienfaiſance, n'a pas cru devoir admettre ces changemens ſans réſerve; il a voulu y mettre du ſien; des tablettes de bouillon déteſtables à tous égards ont enrichi le régime des malades; l'oignon a été préféré à l'oſeille, quoique ce ſoit certainement la nourriture la plus agréable & la plus avantageuſe aux Matelots. Sur quoi ſont fondées ſes raiſons de préférence? Pourquoi encore dans ſon Inſtruction imprimée à Breſt en 1772, après avoir recommandé dans les cas où les malades ſeroient gardés à bord, ou traités par les Chirurgiens des Vaiſſeaux, à terre campés ſous des tentes, de joindre à la viande fraîche beaucoup de légumes de toutes eſpèces, fait-il la *ſage & judicieuſe remarque*, qu'il eſt bien entendu que ſi ces malades ſont envoyés aux Hôpitaux, ils obſerveront le régime uſité dans ces ſortes de Maiſons? Que les principes de ce Médecin étoient variables!

Ou la précaution qu'il exigeoit des Chirurgiens, de joindre beaucoup de légumes à la viande deſtinée aux malades traités à bord ou à terre ſous des tentes, étoit eſſentielle à leur guériſon, ou elle ne l'étoit pas; ſi elle l'étoit, comme M. de Courcelles a eu pluſieurs occaſions de s'en convaincre, pourquoi ne la recommandoit-il pas en faveur des pauvres malheureux qu'on eſt obligé de tranſporter dans les Hôpitaux? Étoient-ils alors moins dignes de ſa commiſération! Faudra-t-il que les ſcorbutiques dépoſés dans ces maiſons, y périſſent, faute de s'écarter à leur égard d'une routine dont on voit tous les jours les pernicieux effets, pendant qu'on peut avec les moyens les plus ſimples les rendre à leur famille & les conſerver à l'État! Ce Médecin qui a été le témoin des funeſtes ravages du ſcorbut parmi les Matelots attaqués de cette maladie, & ſoumis à l'ancien régime dans l'hôpital de Breſt, où il leur rendoit des ſoins, avoit-il oublié que le nouveau régime, les légumes ſubſtitués aux viandes, &c. avoient rendu ſous ſes yeux dans cette même Maiſon, la ſanté à tous les ſcorbutiques qu'on y avoit

reçus, lors même qu'ils étoient affectés gravement *, & après des faits qui auroient dû le convaincre, s'il avoit voulu l'être ! Par quel motif a-t-il été retenu dans une routine condamnable, lors même qu'il paroissoit vouloir s'en dégager ! Étoit-ce complaisance pour les Entrepreneurs des Hôpitaux ! En ce cas, il eût été mauvais calculateur; l'adoption du nouveau plan ne pouvoit tourner qu'à leur profit.

Mais ce n'est pas seulement dans le cas de scorbut, que le régime végétal mérite la préférence sur la nourriture fournie par les substances animales; on ne doit pas balancer sur le choix dans les fièvres *putrides, malignes, qui sont les maladies les plus ordinaires aux Gens de mer :* le raisonnement à cet égard, est par-tout d'accord avec l'expérience, ainsi qu'on l'a déjà vu.

---

* *Voyez* ce que j'ai dit ci-devant du succès étonnant qu'a eu M. Fournier, Médecin de la Marine à Brest, & Confrère de M. de Courcelles, dans le traitement des Scorbutiques les plus désespérés, par les végétaux frais & la soustraction de toute nourriture animale.

L'on voit par-là que les farineux qui font une partie du régime végétal, font d'autant moins contre-indiqués dans les maladies des Gens de mer, que celles-ci tiennent toujours plus ou moins de la putridité. Ce qui doit encore raffurer fur l'ufage de ces fubftances chez les Matelots, c'eft qu'on a remarqué que tandis que toutes les autres facultés de la machine s'affoibliffoient, les organes digeftifs confervent leur vigueur, ce qui a lieu plus particulièrement dans le fcorbut & à la fuite des fièvres putrides. Dans ces cas, les fucs digeftifs fe reffentent de l'altération putride générale, ils fourniffent à la digeftion un ferment plus puiffant, plus actif, qui devient alors plus néceffaire ; la maladie ayant fait plus de ravages dans les liqueurs, elles ont plus de befoin de matériaux réparateurs d'une certaine tenacité, & qui par conféquent foient éloignés autant qu'il eft poffible, de la décompofition putride à laquelle ils ne fauroient échapper plus tôt ou plus tard, dès qu'ils ont été une fois admis dans les filières animales. Auffi a-t-on remarqué que les perfonnes qui fe trouvent le mieux de la nourriture végétale, font

celles qui ont des diſpoſitions au ſcorbut, ou bien celles qui faiſant beaucoup d'exercice, & qui perdant conſidérablement, ont beſoin d'une nourriture qui fourniſſe des principes difficiles à s'altérer, à ſe déſunir, & peu ſuſceptibles d'une prompte diſſipation; de-là vient que la nourriture végétale eſt ſi avantageuſe, tant pour conſerver les Matelots en ſanté, que pour les rétablir des maladies qu'ils auront eſſuyées.

Si un mélange des ſubſtances animales avec beaucoup de végétaux, paroît fournir la nourriture la plus convenable aux gens qui ſe portent bien, qui ſont peu d'exercice, qui vivent dans un air ſalubre & dans un climat tempéré; il n'en eſt pas tout-à fait de même de celle qui convient aux gens de la campagne, dont les travaux ſont pénibles, & ſur-tout aux Matelots qui ſont ſans ceſſe environnés de cauſe de corruption. Un pareil mélange, bien loin de leur être abſolument néceſſaire, peut au contraire, leur être quelquefois nuiſible, & cela, dans les cas ſur-tout où l'intenſité des cauſes qui déterminent la putridité à la mer ſera augmentée; alors, bien loin de recommander ce mélange,

il

il feroit fort utile que le Capitaine fît retrancher toute efpèce de viandes falées, & qu'il augmentât la ration des farineux & des légumes confits. Une certaine quantité de vin cuit feroit d'autant plus falutaire dans ces circonftances, qu'en relevant le ton des folides abattus, il augmenteroit par fon corps muqueux très-imprégné de ce fluide confervateur, nommé improprement *air fixe*, l'efficacité du régime végétal; au défaut de cette liqueur, rien n'en remplaceroit mieux l'effet, fur-tout dans les climats du Nord, que l'ufage du café en petite quantité; ces denrées font à fi bon prix dans nos Colonies, & on en a vu de fi bons effets, qu'on ne fauroit trop en recommander l'approvifionnement dans les Navigations de long cours, & lorfque l'on craint de manquer de légumes confits.

En vain voudroit-on objecter que les farineux ne font pas affez nourriffans, & que la nourriture pour la plus grande partie végétale, ne fauroit fuffire à un Matelot pour l'entretenir dans cet état de vigueur qu'exigent les manœuvres auxquelles il eft deftiné. Une pareille objection tombe d'elle-même, dès qu'on

réfléchit qu'il n'eſt pas ici queſtion de choiſir ſur toutes les eſpèces d'alimens poſſibles, on eſt reſtreint dans ſon choix, & il s'agit de le faire tomber ſur celles des ſubſtances dont on peut fournir aiſément des Vaiſſeaux, qui peuvent ſe conſerver aſſez long-temps pour des voyages de long cours, & qui méritent la préférence ſur l'eſpèce d'approviſionnement qu'on faiſoit pour la ſubſiſtance des Équipages, dans l'impoſſibilité de leur fournir de la viande fraîche, & ſur-tout des végétaux frais en aſſez grande quantité. Les légumes ſecs, quoiqu'inférieurs en vertu à ceux-ci, les farineux qui contiennent les mêmes principes, ne doivent-ils pas l'emporter ſur les ſalaiſons dont les pernicieux effets ſont connus, lors même qu'ils ne feroient pas plus nourriſſans que des ſubſtances animales déja altérées? Seroit-il raiſonnable de préférer à une nourriture qui prévient & aide à guérir des maladies très-graves, celle qui contribue le plus à les faire naître? un évènement frappant que je tiens de M. le Chevalier Fouquet, qui en a été le témoin à bord du Vaiſſeau le *Caribou*, eſt bien propre à porter ſur cet objet la conviction dans tous les eſprits. Cet Officier

général, dont le témoignage mérite d'être respecté, a vu son Vaisseau, faisant partie de l'Escadre de M. le Duc d'Anville, sauvé par vingt Soldats de Marine qui s'étoient garantis du scorbut, si universel dans cette Escadre, pour s'être privés, autant par économie que par goût, de toute salaison, & pour n'avoir vécu que de légumes secs, de biscuit, avec la ration ordinaire de vin, & la soupe de l'Équipage.

Ajoutons à cet exemple que les farineux contiennent en abondance tous les principes qu'on retrouve dans le chile; leur extraction seule en est difficile faute d'avoir éprouvé une fermentation primitive, qui donne plus de prise sur eux aux sucs digestifs; il résulte, il est vrai, de-là, que chez des sujets où ces sucs n'auroient pas beaucoup d'énergie, ou seroient fort éloignés de l'état d'alkalescence, cette espèce de nourriture continuée pourroit donner lieu aux maladies désignées par Boërhaave, *de morbis spontaneis ex acido humore;* mais chez les Matelots qui font de l'exercice, dont les sucs digestifs, ainsi que les humeurs dont ils sont extraits ont presque toujours une tendance marquée à l'alkalescence, l'extraction des

principes alimentaires contenus dans les farineux, ſe fait aiſément & promptement, & la diſpoſition qu'ils ont à une fermentation acide ſpontanée dès qu'ils ſont dans l'eſtomac, bien loin d'être un inconvénient qu'on doive craindre, eſt au contraire un avantage qu'on doit rechercher. Que l'uſage continué des farineux puiſſe être nuiſible aux tranquilles Citoyens des Villes, aux gens oiſis & pareſſeux, ennemis de l'exercice, perſonne n'en doute; mais il ne peut pas l'être aux gens occupés à des travaux, à des exercices pénibles, chez leſquels les mouvemens muſculaires accélèrent l'oſcillation du cœur & des artères, & hâtent la progreſſion du ſang, augmentent ſa truſion, & amènent par-là plus promptement cet état d'alkaleſcence, ou plutôt cette diſpoſition à la putridité qui eſt le dernier terme où tendent les humeurs animales; les nourritures végétales tenaces & aceſcentes, ne deviennent-elles pas même alors la ſeule eſpèce d'alimens indiquée par la Nature, toujours attentive à la conſervation des êtres! N'eſt-ce pas aux oſcillations très-fréquentes du ſyſtème artériel des enfans, à leur activité ſurprenante, & à leur propenſion

pour tous les exercices qui augmentent encore la force & la vîteſſe de ces oſcillations, qu'ils doivent la faculté de digérer les alimens les plus groſſiers & les plus indigeſtes; cette bouillie, contre l'uſage de laquelle on s'élève avec tant de raiſon, produiroit bien d'autres déſordres que ceux que nous lui reprochons, ſans cette oſcillation fréquente des vaiſſeaux des enfans, & ſans cette inclination active qui leur eſt naturelle, & qu'il faudroit bien ſe garder de réprimer; elle eſt chez eux un beſoin qui devient d'autant plus néceſſaire, qu'ils font uſage d'alimens plus groſſiers & plus aceſcens. Si l'on conſidère encore que les ſubſtances farineuſes, abondamment pourvues d'une ſubſtance muqueuſe & glutineuſe qui s'épaiſſit au feu, & qui, par-là, a une reſſemblance bien marquée avec la lymphe animale, l'on voit qu'ils doivent jouir à un haut degré de la faculté nutritive, & dès-lors l'on ne ſauroit balancer ſur le choix des alimens que l'on doit accorder aux Équipages des Vaiſſeaux ſans renoncer à tout principe. Peut-on d'ailleurs ignorer que les farineux, même les non fermentés, font la baſe de la nourriture de la plupart des

hommes qui peuplent l'Univers ? N'y a-t-il pas des contrées entières en France où les payſans, à cela près d'un peu de lard de temps en temps, ne ſe nourriſſent que de farine de blé noir, de pois, de féves, de pommes de terre, ou de châtaignes.

La force & la vigueur du peuple Auvergnat & Limoſin ſont connues, & cependant ils ne vivent, en grande partie, que de farineux. Les Corſes, ce Peuple robuſte ne vit preſque, dans ſes montagnes, que de châtaignes & de fruits; il n'y a guère que les habitans de leurs Villes, & ceux qui avoiſinent les côtes maritimes, qui ſont dans l'habitude de vivre de viande & de poiſſon. Les Brachmanes, ces anciens Philoſophes qui fleuriſſoient dans l'Inde, lorſqu'Alexandre y fit ſon expédition, ne vivent encore aujourd'hui que de végétaux; les Habitans du Breſil ne ſe nourriſſoient autrefois que de blé, de maï, de ſucre & de fruits; leur ſtature étoit très-haute, & à cent ans l'on en voyoit d'auſſi robuſtes que peuvent l'être nos Européens à ſoixante. On ſait d'ailleurs par la tradition, que nos anciens Pères ne vivoient que de fruits, & que l'on ne chaſſa pas avant

Tubalcain; Asclépiade de Cypre place au temps de Pigmalion l'époque du premier usage des viandes, & il dit que les Sarcophages étoient regardés comme des scélérats.

Les pois, suivant M. Geoffroi le Médecin, fournissent une bonne nourriture, & conviennent en tout temps, principalement aux jeunes gens; j'en ai indiqué la raison; Ray ajoute que les poids verds mangés cruds par ceux qui ont contracté le scorbut, leur sont fort convenables. Isiodore, *l. XVII*, assure que les fèves ont été le premier légume dont les hommes ont fait usage. Pline dit aussi qu'elles étoient fort estimées chez les anciens Latins. Mendinus, *p. 121*, rapporte qu'il a connu un homme qui, dans la cherté des vivres, a nourri ses enfans uniquement de féves cuites à l'eau simple, & qu'ils avoient la meilleure santé & les plus belles couleurs du monde. Que dirons-nous enfin de nos anciens Anachorètes chrétiens, qui, pour fuir les plus cruels supplices, se retiroient dans les déserts, où ne vivant que d'herbes, de racines & de légumes, ils parvenoient au plus grand âge. Lorsque Pythagore défendit de manger du bœuf & de quelques autres animaux, il cita

les temps les plus reculés; qu'on examine d'ailleurs les organes de la digeſtion de l'homme, la longueur & la capacité de ſes inteſtins, on ne pourra s'empêcher de le regarder comme étant principalement deſtiné à vivre de végétaux. Les animaux, que leur inſtinct porte à préférer cette nourriture, ont, comme l'homme, les inteſtins vaſtes, longs, très-repliés, & des tuniques muſculeuſes très-foibles, tandis qu'au contraire, les animaux carnaciers ont le canal inteſtinal court, étroit, & doué d'une action d'autant plus forte, qu'ils l'empruntent de fibres muſculaires très-nombreuſes, qui entrent dans la compoſition des tuniques de ce canal, afin que, dans ces animaux, les viandes qui ſont la baſe de leur nourriture, ne ſéjournent pas trop long-temps dans leurs organes.

Je ſais, à la vérité, qu'à ne conſidérer que les mâchoires de l'homme, ainſi que la manière dont il vit, on pourroit le regarder avec fondement comme un animal *omnivore*, & fait par conſéquent pour vivre dans tous les climats, & de toute eſpèce d'alimens; mais tout ce que l'on pourroit conclure de cet examen, c'eſt que l'homme n'ayant que quatre dents canines

ſur le nombre de trente-deux, qui arment les deux mâchoires, il s'enſuit toujours qu'il étoit deſtiné par la Nature à ſe nourrir plus ſpécialement de végétaux, & ſur-tout de farineux, ainſi qu'il eſt démontré par le nombre de ſes dents molaires; que dans les climats froids, ainſi que dans ceux où l'air eſt en même temps ſec, & peut ſe renouveler avec facilité, la putréfaction s'emparant plus difficilement des ſubſtances qui en ſont ſuſceptibles, les hommes & les animaux peuvent vivre ſans grand danger, de viande, & même de poiſſon ſalé pendant un certain temps; cette poſſibilité eſt réduite en fait dans les montagnes d'Écoſſe, & ſur-tout en Groënland, où les hommes & les beſtiaux vivent pendant l'hiver de poiſſon deſſéché, ſans en paroître bien incommodés, tandis que dans les climats chauds, dans ceux qui ſont conſtamment humides & ſur-tout marécageux, l'homme le plus ſain ne ſauroit ſe nourrir de viande & de poiſſon ſalés, ſans être expoſé au ſcorbut ou à des maladies épidémiques, d'autant plus funeſtes, que la putréfaction en eſt l'inſtrument; de-là vient cet inſtinct ſupérieur à tout raiſonnement, qui porte l'homme à préférer, dans

ces climats, la nourriture végétale à toute autre; mais le desir, cet appétit pour les végétaux est toujours le même chez les Marins, parce que dans le climat où ils naviguent, ils sont presque toujours dans un air humide qui a peu de ressort; l'atmosphère dans laquelle ils vivent est même d'autant plus mal-saine dans les climats froids, que les occasions de renouveler l'air des calles & des entreponts se présentant rarement à cause des mauvais temps, ils sont dans le cas de respirer, au moins pendant la plus grande partie de la journée, un air chargé de vapeurs aqueuses qui tiennent beaucoup de parties animales putréfiées en suspension; on sait trop ce que peut produire un pareil agent, pour ne pas voir qu'il entraîne aussi la nécessité de nourrir les Matelots principalement de végétaux, sur-tout à la mer, & que c'est le seul moyen de les préserver de ces maladies putrides graves qui fot un si grand ravage parmi eux.

Si l'on en croit ce qui a été publié en Angleterre, & tiré des réponses faites aux Communes; sur cent quatre-vingt-cinq mille hommes qui ont été levés dans ce Royaume pour le service de mer pendant la dernière

guerre, plus de cent mille ont péri de maladies; & si l'on se rappelle les ravages affreux qu'elles ont faits, principalement dans les Escadres de M.rs d'Anville, d'Antin & Dubois de la Mothe, n'a-t-on pas une réunion de motifs qui ne doit plus permettre d'hésiter à changer l'ancienne manière de nourrir les Matelots à la mer, pour y substituer une nourriture dont les végétaux fassent la plus grande partie?

Le but d'entretenir les Équipages en santé, de prévenir parmi eux le scorbut & les autres maladies putrides, & celui enfin de les guérir de ces cruelles maladies, peut-être au moins en très-grande partie, sera rempli par un régime végétal approprié aux circonstances; on ne sauroit en douter après ce que j'ai dit jusqu'ici: mais comme parmi le grand nombre de fruits & de légumes, soit farineux ou autres, qui peuvent concourir efficacement à la conservation des Matelots, il est des raisons de préférence qui doivent en déterminer le choix, il faudra y avoir égard; ceux qui sont d'un approvisionnement facile & moins dispendieux, d'une conservation aisée, d'un goût agréable aux Matelots, seront ceux dont il faudra

ſur-tout ſe pourvoir, en négligeant ceux qui avec quelques degrés d'efficacité de plus, entraîneroient, ſoit trop de dépenſes, ſoit trop de ſoin; on eſt forcé malgré ſoi, de ſacrifier quelque choſe aux circonſtances; mais on ne doit rien négliger pour compenſer ces ſacrifices par des précautions dont on eſt les maîtres.

L'oſeille, par exemple, venant par-tout abondamment, & ſon uſage étant auſſi ſalutaire qu'agréable aux Matelots, l'on ne devra rien épargner pour s'en procurer une quantité ſuffiſante, & veiller principalement avec la plus ſévère exactitude à ce qu'elle ſoit préparée avec ſoin, & de façon qu'elle puiſſe ſe conſerver dans les voyages de long cours; on en a vu qui, après des retours de campagnes aſſez longues, n'avoit éprouvé aucune altération; ce qui eſt arrivé une fois doit arriver cent: tout dépend de l'attention que l'on apporte dans la préparation; c'eſt un point capital d'approviſionnement ſur lequel j'inſiſte d'autant plus, que les Équipages de l'Eſcadre commandée l'année dernière par M. d'Orvilliers, préféroient la ſoupe avec l'oſeille confite, à celle dans laquelle on mettoit quantité de

choux frais qu'on leur apportoit de terre dans les relâches ; c'eſt un fait dont la preuve eſt conſignée dans le Journal de M. Chandon, Chirurgien de l'*Hippopotame*, & atteſté des Officiers de ce Vaiſſeau ; je tiens auſſi de l'Officier général commandant cette Eſcadre, que l'Équipage du Vaiſſeau qu'il montoit étoit ſi content de la ſoupe aſſaiſonnée avec l'oſeille, qu'il l'appeloit *ſoupe de Roi ;* la même préférence a été obſervée par M.rs Meſtier, le Coat & Vives le jeune, tous trois Chirurgiens-majors ſur les Vaiſſeaux de l'Eſcadre. Avec de pareils témoignages en faveur d'un légume dont l'efficacité eſt reconnue dans toutes les maladies des Gens de mer, ne redoublera-t-on pas de ſoin pour le préparer de façon à le conſerver long-temps ! cet objet n'eſt-il pas aſſez important pour être le ſujet d'un prix accordé par l'État au Programme tel que celui-ci : *Trouver le moyen de préparer pour la mer toute ſorte de légumes, où ſoient compris le choux, les oignons, l'oſeille, le riz, les pois, les fèves & les lentilles, de façon que ſans perdre leurs propriétés, ils puiſſent ſe conſerver le plus long-temps poſſible ſans altération.* Avec une récompenſe

proportionnée à l'avantage qui résulteroit de la solution de cette question, ce seroit un bienfait digne du Monarque françois & du Ministre de la Marine: comment une question aussi utile & qui tourne aussi directement à l'avantage d'une portion d'hommes si précieuse à l'État, a-t-elle pu échapper à la sagacité de toutes les Académies instituées pour le progrès des Sciences & des Arts? On peut sans inconvénient, ignorer toutes les profondeurs de la théorie de la Lune, la cause de la pesanteur des corps, celle de l'ascension des liquides au-dessus de leur niveau dans les tuyaux capillaires, celle de l'incommensurabilité d'un des côtés d'un quarré avec sa diagonale, le moyen même de déterminer exactement les longitudes en mer, &c. &c. mais combien de victimes ne nous a pas coûté notre ignorance sur un point qui n'a besoin que d'être proposé, pour être éclairci à la satisfaction de tous ceux qui s'intéressent à la promulgation de ce qui est utile!

L'observation que je viens de faire, nous fournit la preuve que ce qui est le plus utile, est rarement l'objet de nos recherches; la conduite des hommes de tous les siècles & de

tous les pays, a été ſi uniforme à cet égard, qu'elle a perdu le droit de nous étonner; mais qu'un Chirurgien, embarqué dans l'Eſcadre que je viens de citer, malgré le témoignage unanime des Officiers de cette Eſcadre, des autres Chirurgiens qui s'y trouvoient, & la ſatisfaction qu'éprouvoient les Équipages, toutes les fois que l'oſeille confite entroit dans leur repas, veuille donner l'excluſion à un aliment auſſi ſalutaire, pour lui ſubſtituer les choux préparés, c'eſt ce que l'on ne devoit pas attendre. Nous recommandons certainement les choux auſſi-bien que lui, parce qu'il faut varier les moyens, & éloigner cette uniformité qui eſt ſouvent la ſource du dégoût: mais M. Auffray ignoreroit-il que les plantes acides, telles que l'oſeille, indépendamment de leur plus grand agrément, ont encore l'avantage de ſurpaſſer en efficacité tous les autres légumes, ſoit pour prévenir le ſcorbut ou le guérir, ſoit pour combattre les autres maladies putrides! ce qu'il dit à cet égard dans ſon Mémoire préſenté à l'Académie de Marine le 1.er Octobre 1772, me feroit préſumer que c'eſt une mépriſe, ſi ce Mémoire

ne nous offroit pas d'autres inconſéquences ; il propoſe les ſucs aigres de citrons, il approuve le vinaigre accordé par l'Ordonnance aux Équipages, il veut même qu'on en étende l'uſage juſqu'à en mettre dans la ſoupe des malades, il eſt alors dans les bons principes ; mais ils ne doivent pas lui faire donner l'excluſion à l'oſeille. Seroit-ce parce qu'elle ſe ſeroit trouvée gâtée dans quelques pots qu'il la proſcriroit ? Ce ſeroit une raiſon ſuffiſante ſi un pareil exemple entraînoit l'impoſſibilité de la conſervation de ce légume, mais il s'en faut de beaucoup qu'on puiſſe en conclure rien de tel.

Une des inconſéquences les plus frappantes de M. Auffray, c'eſt qu'après avoir dit, comme Lind, qu'il a tranſcrit mot pour mot, que les ſalaiſons n'étoient que des cauſes auxiliaires du ſcorbut, & qu'elles étoient peu propres à fournir une nourriture capable de réparer les pertes du corps ; après être convenu avec tous les Auteurs que rien n'étoit plus efficace pour ſurmonter cette maladie putride, que les acides des végétaux, il ne craint pas de préſenter les ſubſtances végétales farineuſes non fermentées, & qui conſervent

conſervent leur caractère acide juſque dans les ſecondes voies, comme une nourriture plus putreſcible que les viandes ſalées qu'il leur préfère ; la prévention va même juſqu'à lui faire oublier tout principe. Cette acidité qu'il condamne dans les végétaux farineux, bien loin d'être nuiſible, ne peut que devenir avantageuſe aux Gens de mer, deſtinés à des travaux pénibles, & ſans ceſſe environnés de cauſes de corruption qui altèrent leurs humeurs en enlevant, ou peut-être en éloignant ce principe conſervateur, qui ne ſauroit leur être reſtitué aſſez abondamment par des viandes ſans ſucs à demi corrompues, ou qui n'étant ſuſceptibles que d'une fermentation putride, ne peuvent qu'augmenter cette diſpoſition dont la fermentation acide naturelle aux farineux devient le correctif. Auſſi Pringle a-t-il obſervé que la viande gâtée mêlée avec une certaine doſe de ſubſtances farineuſes non fermentées, & à un degré de chaleur convenable, continuoit à ſe corrompre dans les premiers momens, mais que les acides que renferment les farineux ſe développant par la fermentation, bien loin que la pourriture de la viande allât en augmentant,

elle ceſſoit, au contraire, entièrement; les mêmes phénomènes ſe préſentent avec les végétaux frais, mais d'une manière plus prompte & plus efficace, d'où leur vient la préférence qu'on doit leur accorder ſur les farineux dans le traitement du ſcorbut. Mais en conclura-t-on avec M. Auffray, qu'ils ont plus de part à la putridité des humeurs chez les Marins, que les viandes ſalées d'où elles tirent ſpécialement naiſſance, lorſque tout prouve que les farineux poſsèdent évidemment la vertu de la combattre? Lind lui-même, dont le témoignage eſt ſi ſouvent invoqué par ce Chirurgien, étoit ſi perſuadé de cette vérité, qu'il conſeille dans pluſieurs endroits de ſon Ouvrage, les farineux les plus légers à ſes Malades, & il ne craint pas de dire qu'avec de la bouillie d'orge, d'avoine, & un peu de choux-croûte, on auroit pu ſauver l'Eſcadre de l'Amiral Anſon des ravages affreux que le ſcorbut fit parmi ſes Équipages.

M. Murray, Chirurgien Anglois, rapporte qu'il a nourri à la mer avec ſuccès, un ſcorbutique avec l'orge, le riz & le ſagou. Woald a vu de très-bons effets dans le ſcorbut, d'une nourriture préparée avec le gruau & le ſucre;

n'eſt-ce pas à la vie ſobre des anciens Romains, à la privation des viandes ſalées qui n'étoient pas en uſage parmi eux, & à la grande conſommation qu'ils faiſoient des végétaux & du vinaigre, que l'on dut attribuer l'abſence du ſcorbut dans leurs légions, pendant le temps qu'elles demeurèrent en quartier en Pannonie, & dans les endroits marécageux des Gaules?

Quoique la plupart des ſubſtances farineuſes non fermentées, ſe digèrent difficilement, & que Boërhaave ait fait le dénombrement des maladies qui peuvent naître d'un acide ſpontané, il en faut ſeulement conclure que l'uſage de ces légumes qui contribuent ſans doute à la force & à la vigueur de nos Campagnards, parce qu'ils fourniſſent des principes qui réſiſtent à une trop prompte diſſipation, & qu'ils remédient abondamment aux pertes qui naiſſent de leurs travaux forcés, ne doivent point être, ainſi que je l'ai déjà dit plus haut, la nourriture ordinaire des habitans des villes qui vivent dans l'inaction; & par la même raiſon, nos Payſans ainſi que nos Matelots, ne ſoutiendroient pas leurs pénibles occupations, s'ils étoient réduits à ne vivre que des

alimens légers & ſucculens, qui ſuffiſent à notre ſubſiſtance, & qui ſont proportionnés à la force de nos organes digeſtifs.

Comment, après des faits qui ne peuvent être ignorés de perſonne, M. Auffray ne craint-il pas d'avancer dans ſon Mémoire, que les farineux ne ſont propres, ni à réparer les forces des Matelots, ni à les entretenir en ſanté ? & comment encore oſe-t-il apporter en preuve l'Équipage de la *Belle-poule*, qui ayant été plus de cinq mois à cette nourriture ſtrictement, & rentré dans le Port, ſans avoir perdu un ſeul homme, & n'ayant mis que deux malades à l'Hôpital, l'un qui étoit un ancien poitrinaire, & l'autre un vénérien ? Pourquoi M. Auffray ne fait-il pas mention de l'état d'épuiſement dans lequel étoit tombé l'Équipage de la *Dédaigneuſe* ſur laquelle on a ſuivi le régime végétal ? il étoit le Chirurgien de ce Bâtiment. En cette qualité ſeroit-il fâché d'être rentré à Breſt, après trois mois de mer, ſans avoir perdu un ſeul homme, & de n'avoir pu envoyer en arrivant que deux hommes à l'Hôpital, encore l'un n'y entra-t-il que par un accident, & l'autre en ſortit le lendemain ?

Que M. Auffray en appelle à la bonne foi des gens éclairés pour prononcer si les salaisons méritent ou non la préférence sur les substances légumineuses, il n'y a là rien que de raisonnable : je l'invoque comme lui, cette bonne foi, mais avec la certitude que l'exclusion sera donnée à son régime favori, autrement ces gens éclairés ne le seroient guère ; il ne craint ni de fournir contre lui des soupçons d'incapacité dans un art aussi important que le sien, ni de citer en faveur de son opinion, des autorités qui lui sont directement contraires ; telle est cette citation en marge de son Mémoire, où il annonce que Lind, *tome I, page 118 & suiv.* faisant mention de l'Escadre de l'amiral Martin, dit « qu'il avoit eu la dixième partie de ses Équipages affligée du « scorbut en moins de six semaines de croisière « dans la Manche, & que cet évènement avoit « eu lieu, quoique cette Escadre fût pourvue « de végétaux frais pendant sa croisière dans « la Manche ». Cette dernière réflexion, toute du crû de M. Auffray, appartient d'autant moins à Lind, qu'en parlant, *page 120*, par continuation de cette même Escadre, il dit

« que cette maladie ne fut pas uniquement occa-
» ſionnée par le défaut de la nourriture végétale pendant un ſi court eſpace de temps ». Eſt-ce-là la preuve que l'Eſcadre de l'amiral Martin étoit pourvue de végétaux frais à la mer ! le contraire n'étoit-il pas évident ! mais M. Auffray ne s'en tient pas-là, il obſerve, ce qui eſt une ſuite de la fauſſe citation que je viens de relever, que quelle que ſoit l'efficacité des végétaux frais dans le traitement du ſcorbut, ils ſeront toujours inefficaces, tandis que les cauſes conjointes à la privation de ces ſubſtances, affligeront les Équipages ; il faut n'avoir pas lû Lind pour oſer avancer une pareille propoſition, puiſque cet Auteur renferme plus de cinquante exemples détaillés du contraire, & que lui-même appelé journellement à l'Hôpital pour ſon ſervice, a tous les jours ſous les yeux des exemples de guériſons du ſcorbut, dans le lieu même où la plupart l'ont gagné, guériſons qui ne s'opèrent que depuis que M. de Courcelles avoit été forcé de convenir par un certificat authentique de la néceſſité de retrancher de la nourriture des ſcorbutiques, la moitié de leur ration de viande fraîche,

pour être remplacée par des végétaux frais & du riz. Mais ce n'est pas dans le seul Hôpital de Brest, où ce changement de régime opère d'une manière si efficace chez les malheureux scorbutiques. M. Lainé, Chirurgien à Rochefort, assure que depuis que l'usage des végétaux est introduit dans cet Hôpital, on a conservé au Roi plus de quinze cents hommes, qui y seroient morts sans ce secours, & il cite plusieurs cures très-intéressantes.

M. Auffray n'a pas été heureux jusqu'ici, ni dans les raisonnemens, ni dans leur application; il ne le sera guère plus dans ses Observations sur l'Escadre du Roi, commandée par M. d'Orvilliers : « de douze Vaisseaux, dit-il, qui la composoient, six ayant suivi l'appro- « visionnement ancien, & les six autres ayant « observé le régime végétal ordonné par la « Cour, on ne s'est point aperçu que le scorbut « ait été plus commun dans les premiers que « dans les derniers, soumis aux assaisonnemens « avec l'oseille ». Cette Observation mérite d'autant plus d'attention, que M. de Courcelles, dans le rapport du Mémoire de

M. Auffray qu'il a donné à l'Académie, ajoute cette remarque, que non-ſeulement il n'y a pas eu un plus grand nombre de malades parmi les Équipages nourris ſuivant l'ancien pied, que dans les autres ſoumis au régime végétal; mais que M. Auffray auroit encore pu ajouter qu'il ne s'en étoit pas non plus montré de plus graves dans les uns que dans les autres Vaiſſeaux de l'Eſcadre. Voilà déjà M. Auffray qui préféroit, il n'y a qu'un inſtant, les ſalaiſons aux légumes farineux, convaincu par ſa propre expérience, qu'au moins cette préférence n'étoit point fondée; mais M. de Courcelles, en renchériſſant en quelque ſorte ſur l'opinion de ſon Diſciple, mérite d'autant mieux que l'on relève ſon Obſervation, que ce Médecin, Dépoſitaire des Journaux des Chirurgiens, ne ſauroit ignorer que ces expériences du régime végétal ayant été faites ſur les Bâtimens les plus conſidérables de l'Eſcadre, & qui contenoient le plus de monde, ces Bâtimens, toutes choſes égales d'ailleurs, auroient dû avoir plus de malades que les Vaiſſeaux plus petits; ce qui de l'aveu de ces Meſſieurs n'étant pas arrivé, forme déjà

un avantage réel : mais ce qui montre de la partialité dans le compte rendu, c'eſt que M. de Courcelles, inſtruit comme il l'étoit, que le plus grand nombre de Vaiſſeaux ſur leſquels on a ſuivi le régime végétal, avoient été armés un mois ou ſix ſemaines plus tôt que les autres, & dans la mauvaiſe ſaiſon, paſſe cette vérité ſous ſilence ; il en fait autant de l'Obſervation importante, contenue à la fin du Journal de M. Chandon : ce Chirurgien, dont le mérite eſt connu, obſerve ce que j'ai déjà dit ailleurs, qu'en moins de cinq jours que les premiers Vaiſſeaux de la première diviſion de Rochefort, mirent pour ſe rendre à Breſt, ils eurent beaucoup de malades ; qu'en particulier le vaiſſeau *l'Hippopotame* n'en eut pas moins de vingt-cinq à la fois à l'Infirmerie, dont deux moururent pendant ce court trajet ; que les autres tranſportés à l'Hôpital, y périrent en plus grande partie : *aujourd'hui quelle différence*, s'écrie ce même Chirurgien, *nous arrivons à Breſt après avoir tenu trois mois la mer ſans avoir perdu un ſeul homme, & ſans avoir un ſeul malade à mettre à l'Hôpital ;* s'il s'étoit préſenté

quelque Obſervation auſſi favorable à l'ancien régime, M.rs de Courcelles & Auffray l'auroient-ils ſupprimée ?

Ce Médecin qui a dû prendre ſoin du grand nombre de Malades qui ſont provenus de la première diviſion des Vaiſſeaux de Rochefort, n'a pas été au moins ſurchargé de ceux fournis par les Bâtimens ſur leſquels le régime végétal n'a pas été ſuivi, puiſqu'ils n'en avoient pas, ou très-peu, à leur arrivée de Breſt; de pareilles circonſtances auroient mérité une note de la part d'un homme impartial, mais il ne l'a pas crue néceſſaire; auroit-il craint qu'on eût mis ſur ſon compte, les évènemens malheureux qui ont été la ſuite des maladies qui régnoient dans les Vaiſſeaux de la première diviſion, lors de leur arrivée à Breſt ? Ses ſuccès étoient trop connus dans cette ville, & ſa réputation y étoit trop bien établie, pour qu'on l'accuſât d'avoir manqué de talens dans le traitement des Malades de l'Hôpital confiés à ſes ſoins.

Quoique ce que je viens de dire du Mémoire de M. Auffray, & du rapport qu'en a fait M. de Courcelles, ſoit plus que ſuffiſant pour prouver la partialité de leurs Auteurs, je ne

ſaurois cependant m'empêcher de tranſcrire une de leurs réflexions, qui mérite bien d'être lûe des perſonnes de l'art ; & qui a pour objet de critiquer le conſeil que j'ai donné de paſſer les légumes à l'étuve, pour en rendre la conſervation plus facile. « Par cette manière de les préparer, dit M. Auffray, non-ſeulement ils « cuiſent imparfaitement, mais ils tombent « encore dès l'inſtant dans la détérioration, le « peu de parties eſſentielles qu'elles contiennent « ſe trouvant diſſipées par la chaleur, elles « n'offrent plus qu'un corps terreux qui in- « viſque la généralité dans nos humeurs ; » & M. de Courcelles, dans ſon rapport, dit que tout le monde a paru aſſez d'accord dans l'Eſcadre, que les légumes paſſés au four ſe cuiſoient mal. Ce Médecin auroit-il pû donner une pareille aſſertion, ayant eû entre les mains les preuves du contraire ? Auroit-il adopté encore la théorie de ſon Élève, ſur les effets pernicieux qu'il attribuoit à cette préparation ; on le croiroit volontiers, s'il n'eut pas été informé par les Journaux des Chirurgiens qui étoient entre ſes mains, & qui étoient revêtus du témoignage de Mrs les Officiers, & ſur-tout par celui

de M. Chandon, que tous les légumes embarqués dans l'Escadre, quoique passés au four, se sont bien cuits, & ont paru très-bons aux Équipages, à l'exception de la plus grande partie des pois qui furent trouvés de mauvaise qualité dans les magasins. M. le Grain, Lieutenant en pied de l'*Hippopotame*, s'en aperçut très-bien, il voulut les refuser; cependant, comme il n'y en avoit point d'autres, il fallut prendre ceux-là; mais ce qui prouve sans replique ce que j'avance, c'est qu'on a trouvé dans l'*Hippopotame*, une petite partie de pois meilleure que les autres, lesquels se sont trèsbien cuits, & qui ont été jugés excellens, quoiqu'ils eussent passé à l'étuve, & qu'ils n'aient été employés qu'à la fin de la campagne.

M. de Courcelles ne devoit pas ignorer ces faits, il étoit sur les lieux, les Journaux des Chirurgiens qui les constatoient, étoient entre ses mains; d'ailleurs, pour prononcer sur un point d'hygiène aussi simple que celui qui nous occupoit, il ne falloit que les premiers élémens de l'art. Il a avoit été un temps où M. de Courcelles rendoit plus de justice à mes principes; voici comme ce Médecin m'écrivoit au sujet de mon Traité des Maladies des Gens de mer.

LETTRE de M. de Courcelles à M. Despérieres, en date du 22 Juillet 1767.

« Monseigneur le Duc de Pralin m'a adressé, Monsieur & très-honoré Confrère, un exemplaire de votre Traité des Maladies des Gens « de mer; le peu que vous m'aviez fait l'amitié « de m'en lire chez vous, m'avoit prévenu « très-avantageusement, & me l'avoit fait at- « tendre avec impatience. Mais depuis que je « l'ai lû à tête reposée & avec attention, je « m'en suis fait une idée fort supérieure à la « bonne opinion que j'en avois conçue. On ne « peut mieux saisir les vraies causes des mala- « dies des Marins que vous l'avez fait, & les « présenter avec plus de clarté & de solidité, « ni en déduire plus conséquemment une mé- « thode curative bien raisonnée & fondée sur « l'expérience. Telle est, mon cher Confrère, « l'idée que je me suis faite de vôtre Ouvrage, « & je ne doute pas qu'il ne fasse la même « impression sur tous ceux qui le liront, pour « peu qu'ils connoissent la mer, & ce que « c'est qu'un Vaisseau & la vie des Marins. «

» J'en ai écrit ſur ce ton à Monſeigneur le Duc » de Praſlin, qui me recommande fort de veiller » à ce que nos Chirurgiens s'appliquent à reti- » rer de votre Ouvrage toute l'utilité qu'il » préſente. Ils y trouveront des principes lumi- » neux & des règles sûres pour traiter métho- » diquement les maladies des Équipages, & » pour les prévenir. Je vois déjà avec plaiſir, » que ceux à qui l'on a diſtribué des exem- » plaires que Monſeigneur le Duc a envoyés » ici, le liſent avec avidité, & les autres em- » preſſés à s'en fournir, dès que notre Libraire » aura reçu les cinquante exemplaires que je » lui ai conſeillé de demander à Paris. Lorſ- » qu'ils l'auront tous, je me propoſe de m'en » ſervir comme d'un Livre claſſique que je » deſirois depuis long-temps, pour en faire » le ſujet de quelques conférences, & leur » expliquer les endroits qui pourroient les » embarraſſer.

» Rien n'eſt mieux, ni plus judicieux que » les moyens préſervatifs que vous propoſez » vers la fin : il ſeroit fort à deſirer que tous » les Officiers en compriſſent l'utilité, & vou- » luſſent tenir la main à leur exécution; car

c'eſt d'eux principalement que le tout dépend. «
Il y en aura certainement pluſieurs qui s'y «
conformeront volontiers, mais il y en a tou- «
jours quelques-uns qui regardent comme «
innovation onéreuſe & inutile, tout ce qui «
s'écarte de la routine. Il n'y a que des ordres «
bien précis qui puiſſent les faire exécuter. «
Le chapitre des beſtiaux de toute eſpèce eſt «
un point bien délicat. Il ſeroit, ſans doute, «
de la plus grande importance de faire un «
grand retranchement ; le parc à moutons «
étant moins étendu, donneroit plus d'eſpace «
à l'Équipage, & l'infection ſeroit moindre : «
mais *hoc opus, hic labor,* il y a des ordres pour «
établir des ventilateurs à bord de tous les «
Vaiſſeaux ; j'en ai fait établir ſur pluſieurs, «
on n'en a fait aucun uſage, ni à la mer, ni «
dans le port ; il eſt plus aiſé de fronder ces «
innovations, que d'en ſentir l'utilité, &c. &c. «

Mais que votre Traité opère une révolu- «
tion ſalutaire ou non, le préſent que vous «
faites au Public, & ſur-tout aux Marins, «
Monſieur & cher Confrère, ne peut être «
que favorablement accueilli de tous ceux qui «
ſauront l'apprécier. En mon particulier, je «

» ne puis aſſez vous en marquer ma reconnoiſ-
» ſance, ni vous témoigner ſans flatterie tout
» le cas que j'en fais. Je ſaiſis avec grand plaiſir
» cette occaſion de vous marquer combien les
» marques d'amitié dont vous m'avez comblé
» à Paris, me ſont toujours préſentes, veuillez
» me les continuer, & agréer les proteſtations
» de l'attachement le plus dévoué, & de la
» reconnoiſſance infinie avec laquelle j'ai l'hon-
» neur d'être, »

Monſieur & très-cher Confrère,

Votre très-humble & très-
obéiſſant ſerviteur,

Signé DE COURCELLES.

M. de Courcelles faiſoit, comme l'on voit, en 1767, l'éloge des moyens que je propoſois pour la conſervation de la ſanté des Marins; s'il changeoit de langage alors, étoit-ce parce que l'expérience lui avoit appris que ces moyens n'étoient pas auſſi efficaces qu'ils lui avoient paru ! Mais l'expérience eſt une, elle doit parler toujours le même langage, quand la Nature eſt interrogée dans les mêmes circonſtances.

circonſtances. Il eſt peu de Chirurgiens qui ne ſe louent des ſuccès qu'ils ont eus en ſuivant dans le traitement des Maladies dont je m'occupe dans cet Ouvrage, le plan & les moyens de curation que je propoſe.

M. Coquerel, Chirurgien & Démonſtrateur à Quimper, anciennement Chirurgien de la Marine au port de Breſt, envoyé par ordre de M. de Ruis, en Mars 1772, à Concarneau, pour y ſuivre une fièvre putride maligne, qui, en trois jours, venoit d'y enlever vingt-cinq perſonnes, n'a eu, ſelon ce qu'il écrit lui-même, qu'à ſuivre les préceptes que j'ai donnés relativement à cette maladie, dans mon Traité des Maladies des Gens de mer, pour ſauver tous ceux auxquels il a donné ſes ſoins.

Quant au régime végétal dont on a déjà fait des eſſais très-heureux ſur les Vaiſſeaux du Roi & dans les Hôpitaux, je ferois de ce Mémoire un volume complet, ſi je voulois faire uſage de tous les ſuffrages qui ſe réuniſſent en ſa faveur; c'eſt au temps à prouver de plus en plus ſa ſupériorité, & à fixer irrévocablement le rang qu'il doit tenir parmi les moyens propres, & à conſerver la ſanté des Marins,

& à concourir à leur guériſon dans les maladies auxquelles ils ſont le plus expoſés. Son ſort eſt déjà aſſuré auprès des perſonnes inſtruites, qui, peſant tout au poids de la raiſon, n'ont aucun reſpect pour l'habitude & les préjugés, lorſqu'ils portent ſur des principes ruineux démentis par des faits conſtans.

OBSERVATIONS
SUR LE DISCOURS
DE M. PRINGLE,

Qui termine la Relation des Voyages de M. Cook;

Lûes à la Société Royale de Médecine.

OBSERVATIONS

Sur le Discours de M. PRINGLE.

MESSIEURS,

AVANT que les bienfaits du Gouvernement m'eussent attaché au département de la Marine, j'avois fait de la conservation des Matelots un des premiers objets de mes études & de mon travail. En 1767, j'eus l'honneur d'offrir à l'Académie des Sciences, un *Traité des maladies des Gens de mer*, & cet ouvrage obtint l'approbation & les éloges de cette savante Compagnie : j'y développai, je crois, avec assez d'exactitude & de netteté, les causes & la nature du scorbut, cette maladie funeste qui dévore les Marins, & qui peut-être a plus coûté à la population de l'Europe que le commerce n'a ajouté à sa puissance & à ses richesses. J'y rassemblai tous les moyens connus de prévenir cette maladie ou de la détruire ; j'y en ajoutai d'autres que mes réflexions & l'expérience m'avoient fournis.

Depuis cette époque je n'ai cessé de solliciter une réforme dans le régime & la nourriture des Matelots, & mes efforts ont été encouragés par des Ministres, dont le zèle éclairé s'est empressé de saisir des vues utiles à l'État & à l'humanité. C'est d'après leurs vues & leurs ordres que j'ai publié dans différens temps, deux Mémoires déjà connus de la plupart de vous, Messieurs, & que j'ai l'honneur de remettre sous vos yeux.

Tandis qu'une doctrine salutaire cheminoit lentement en France, & que pour mieux imposer silence à l'habitude & à la routine, la sagesse du Gouvernement la soumettoit à des épreuves particulières, elle obtenoit ailleurs les succès les plus éclatans *.

Le capitaine Cook, célèbre Navigateur Anglois, a dû au régime & aux précautions

* Toute la France rend la justice la mieux fondée aux grandes & utiles vues du Ministre qui, dans le département de la Marine dónt il est chargé, s'est occupé avec tant de gloire & de succès de tout ce qui pouvoit lui rendre son ancienne force, principalement de tout ce qui devoit contribuer à la conservation des Marins, ces hommes si précieux à l'État.

que j'avois indiqués, la conservation de la totalité de son Équipage, dans le cours d'un des voyages les plus longs & les plus périlleux qu'on ait encore entrepris sous les climats les plus différens, & dans des parages fameux par la destruction des Européens.

La Société royale de Londres, a cru devoir couronner l'heureux emploi des connoissances acquises par la Médecine, & M. Pringle, Président de cette Société, l'a fait valoir avec beaucoup de précision & de netteté dans un Discours qui termine la relation du voyage de ce Capitaine.

Quoique la publication de mon Ouvrage établisse en ma faveur une date bien constatée, quoique moi-même j'en aie remis un exemplaire à M. Pringle dans le premier voyage qu'il fit à Paris avec M. Francklin, long temps par conséquent avant le départ du capitaine Cook; quoiqu'enfin j'eusse peut-être dû m'attendre à me trouver au moins cité dans le Discours du Président de la Société royale, je ne viens point, Messieurs, former ici une réclamation qui n'auroit d'autre avantage que de satisfaire mon amour-propre. Le petit intérêt s'évanouit

devant l'intérêt de l'humanité : que l'Art fasse des progrès ; que nos citoyens doivent à nos veilles la santé, & l'État ses richesses, puisqu'il n'en est point sans des citoyens, cette récompense suffit à nos vœux, & nous console de l'oubli & du silence de nos contemporains ; tels sont mes sentimens, tels sont les vôtres, sans aucun retour sur soi-même.

Je vais rapprocher mes principes, ma méthode & mes expressions, des principes de la méthode suivie par M. Cook & des expressions de M. Pringle, uniquement pour constater la marche de la Médecine, & pour arrêter sur un objet aussi essentiel les regards d'une Société qui doit son existence au desir d'être utile, & qui peut le devenir infiniment, en donnant de l'appui & de la consistance à des découvertes salutaires, souvent perdues, parce qu'elles ne sont entourées ni de partisans, ni de protecteurs.

« Où trouvera-t-on, dit M. Pringle, des » tentatives qui aient mieux réussi que celles » du capitaine Cook ! son Mémoire expose » les moyens par lesquels avec cent dix-huit » hommes, il a fait un voyage de trois ans

& dix-huit jours dans tous les climats depuis « le 52.ᵉ degré Nord jusqu'au 71.ᵉ degré Sud, « sans perdre plus d'un homme de maladie; « & ce qui ajoute un nouveau prix aux obser- « vations importantes du capitaine Cook, ses « précautions sont fort simples. Je demanderai « à ceux qui s'occupent le plus de bills de « mortalité, si dans le climat le plus sain & « parmi les hommes de la meilleure santé, ils « ont jamais trouvé si peu de morts dans le « même espace de temps ? »

Page 489 de mon *Traité des maladies des Gens de mer*, j'ai fait la même réflexion d'après un exemple à-peu-près semblable: ayant exposé les soins du capitaine Pallifer pour préserver son Équipage de toutes maladies pendant la guerre de 1744, j'ai ajouté: « le résultat d'une conduite si sage & si bien « raisonnée, fut que dans l'espace de quatorze « mois que dura son voyage, il ne perdit qu'un « seul homme de cent soixante qui compo- « soient son Équipage ; encore cet homme « mourut-il dans le traitement de la maladie « vénérienne. Il n'y a pas de village peuplé « d'un pareil nombre d'hommes qui n'en perde « davantage dans le même intervalle de temps ».

D'ailleurs, j'ai raſſemblé dans des Mémoires imprimés ſur la *Nourriture des Gens de Mer*, mille exemples de cette nature. On voit les Vaiſſeaux l'*Achille*, le *Zéphire*, la Frégate la *Syrène* & la *Dryade*, la *Terpſicore*, l'Eſcadre entière de M. le Comte d'Aché; en 1759, le *Salomon*, enfin le *Droyard*, Voyez ci-deſſus, *pages 180 & ſuiv.* braver impunément la mer avec le régime végétal, croiſer dans l'Inde, ſur les côtes de Salé, &c. &c. ſans perdre un ſeul homme. Il n'eſt donc pas étonnant que M. Cook ait conſervé ſon Équipage avec les mêmes moyens.

M. Pringle expoſe enſuite le contraſte qui eſt entre les navigations actuelles & celles des anciens temps; il rappelle le premier voyage entrepris pour l'établiſſement de la Compagnie Angloiſe des Indes, paſſe en revue les Équipages emportés par le ſcorbut, s'arrête ſur l'expédition malheureuſe de l'amiral Anſon & peint les ravages de cette maladie, la plus fatale aux Gens de mer. Le docte Préſident ſemble ainſi attribuer à M. Cook le bonheur des nouvelles navigations. Je lui avois fourni ce cadre, où, pour ouvrir les yeux ſur l'efficacité du régime végétal, & pour démontrer

ſon excellence, j'ai comparé également *les premières navigations à celles de nos jours.* J'ai rappelé ce qui étoit arrivé aux quatre *premiers Vaiſſeaux Anglois qui firent le voyage des Indes Orientales;* comment, depuis, les Flottes Angloiſes avoient été maltraitées par le ſcorbut dans la Baltique, tandis que celles des Hollandois qui croiſoient de conſerve avec elles, en ont été preſque entièrement préſervées; comment l'Amiral Oſborn diſſipa cette maladie à bord de ſon Vaiſſeau. Je m'étois également étendu ſur l'expédition de l'Amiral Anſon, ci-deſſus *page 130 & ſuiv.* de mon Mémoire, ainſi que ſur celle de l'Eſcadre de M. Dubois de la Mothe, en 1767, tandis qu'au moyen du régime végétal le ſcorbut ceſſoit ſur les Vaiſſeaux de M. d'Orvilliers.

M. Pringle reconnoît deux ſortes de ſcorbut, l'un de terre, l'autre de mer. A cela près, nous marchons toujours ſur la même ligne; mais malgré ſon autorité, je perſiſte toujours à croire que le ſcorbut eſt la même maladie ſur la mer & ſur la terre, & que la prodigieuſe variété que l'on remarque dans ſes ſymptômes, les a ſeuls fait attribuer à des maladies différentes.

Je ne puis que vous répéter ce que j'ai dit dans mon Traité des Maladies des Gens de mer, *page 68 :* « l'identité des cauſes qui pro-» duiſent le ſcorbut dans des régions & des » climats différens, ne permet pas qu'on en » reconnoiſſe de diverſes eſpèces. La diviſion » que certains Auteurs en ont faite en ſcorbut » de terre & ſcorbut de mer, me paroît fri-vole, » & je l'ai prouvé.

M. Pringle : « l'opinion reçue qu'il n'y a » guère de conſtitutions totalement libres d'af-» fections ſcorbutiques, eſt ſi peu vraie, » qu'excepté parmi les Matelots ou parmi ceux » qui mènent une vie ſemblable à la leur, & » particulièrement parmi ceux qui mangent des » alimens ſalés ou pourris, ſur-tout s'ils vivent » dans un air ſale, j'ai lieu de croire que c'eſt une des maladies les moins fréquentes. »

J'ai dit, ſinon de même, du moins la même choſe, *page 457* de mon Traité : « Si la puri-» fication de l'air & la propreté ſont ſi eſſen-» tielles pour la conſervation des Équipages, » ainſi que je venois de le prouver, combien » *la nature & la qualité des alimens* ne doivent-» elles pas avoir d'influence ſur la ſanté des

Matelots! « *Page 483:* « Quoique *la puri-* « *fication de l'air, le ſoin de la propreté & le choix* « *des alimens,* ſoient les principaux moyens de « prévenir les maladies qui affligent les Équi- « pages, &c. & dans mon Mémoire, ci-deſſus « *page 110.* Je crois avoir prouvé dans mon « *Traité des Maladies des Gens de mer, que* « *les ſalaiſons dont les Matelots ſont uſage,* ſont « la principale cauſe du ſcorbut & des autres « maladies qui les affligent; que l'on joigne « les cauſes auxiliaires que j'ai amplement dé- « taillées ailleurs, l'air putréfié de l'entre-pont « *que les Matelots reſpirent, les émanations* « *infectes* qui s'élèvent du fond de cale, & aux « impreſſions deſquelles ils ſont expoſés, la « promptitude avec laquelle ils paſſent ſans « précaution, & ſouvent ſans vêtement, de « l'habitude chaude de l'entre-pont, à l'air « quelquefois très-froid qui règne ſur le « pont, &c; l'on aura une réunion d'agens « très-propres à faire naître promptement le « ſcorbut parmi les Équipages; ce qui eſt arrivé « toutes les fois que ce concours a eu lieu ».

M. Pringle : « J'ai ſoumis cette opinion (on a vu que c'eſt auſſi la mienne) au juge- «

» ment de la Société Royale de Londres, il y » a plusieurs années. Je vous dis alors, contre » l'opinion commune, que l'air de la mer n'est » pas la cause du scorbut (tant qu'elle est » seule, sans doute) puisque pendant les plus » longs voyages, *la propreté, la ventilation &* » *les provisions fraîches préservoient de cette* » *maladie l'Équipage d'un Vaisseau,* & que » sur les côtes où il n'y a pas de marécages, les » habitans ne sont pas sujets à cette indisposition, quoiqu'ils respirent l'air de la mer ».

N'est ce pas là ce qu'on a lû précédemment dans ce que j'ai cité de mon Ouvrage à la *page 485 ! Quoique la purification de l'air, &c.* Encore une autre preuve, *page 63* du même Traité : « Il y a des pays où le scorbut est » endémique; mais dès que l'*on réfléchit sur* » *leur situation,* il est visible que toutes les » conditions requises pour le produire, y sont » fréquemment réunies. Ces pays sont *froids, remplis de marais, d'étangs, de rivières* ». « Il faut remarquer, ai-je encore dit à la » *page 67* du même Ouvrage, que si le *scorbut* » *est une maladie presqu'inconnue dans les villes* » *maritimes,* comme à Toulon, à Gènes, à

Livourne, & ſpécialement à Veniſe qui eſt « une ville toute coupée de canaux, c'eſt que « ces villes ſont ſituées dans des climats chauds « où les vapeurs aqueuſes ſont aiſément éle- « vées & diſperſées dans l'air; c'eſt que les « Habitans, comme on l'obſerve dans toute « l'Italie, ſe nourriſſent par préférence de riz « & d'autres ſubſtances végétales ». Le Docte Préſident ſuit toujours de près le Médecin François.

M. Pringle : « Je remarquerai que les viandes ſalées ſe pourriſſent en effet après « un certain temps, quoiqu'elles reſtent man- « geables à cauſe du ſel; que le ſel ordinaire « qui paſſe pour un des meilleurs préſervatifs « contre la corruption, n'eſt qu'un préſervatif « ordinaire lors même qu'on en met une « grande quantité, & que, ſi l'on en met « auſſi peu que dans nos viandes fraîches à « table ou dans nos viandes ſalées, il hâte « la putréfaction, au lieu de l'empêcher ».

J'avois dit à peu-près la même choſe, dans mon Mémoire ci-devant, *page 123* : « Les Gens de l'Art les moins inſtruits chercheront-ils dans l'uſage des ſubſtances «

» animales, des ſecours contre le ſcorbut ! Ne
» reconnoîtront-ils pas au contraire dans cette
» eſpèce d'aliment, la propriété de faire naître
» cette maladie & de la perpétuer, lorſqu'ils
» réfléchiront que ces ſubſtances tendent toutes
» à une décompoſition putride plus ou moins
» prompte ! Les *ſubſtances animales* que l'on
» aſſigne aux Matelots, ne ſont-elles pas *à*
» *demi-dépravées !* Car, que l'on ne s'y trompe
» pas, *le ſel & tous les autres moyens employés*
» *pour leur conſervation*, peuvent bien retarder
» la marche de la décompoſition putride qui
» les attend ; mais ils ne ſauroient la ſuſpendre :
» c'eſt une vérité trop connue pour qu'elle ait
beſoin de preuves ».

M. Pringle croit qu'on s'eſt trompé ſur la cauſe du ſcorbut chez les peuples du Nord & ſur-tout chez ceux qui habitent les environs de la Baltique ; « Dans les longs & rigoureux
» hivers de ces contrées, dit-il, les troupeaux
» privés de pâturages, peuvent à peine ſub-
» ſiſter, les habitans ſont obligés de les tuer
» à la fin de l'automne, & de les ſaler pour
» plus de ſix mois. Cette nourriture putride
» qu'ils prennent ſi long-temps, & *à laquelle*

les

les habitans du Sud ne ſont pas réduits, « (ce que j'ai dit en parlant des pays Méri- « dionaux), ſemble être la cauſe principale « de cette maladie. » N'ai-je pas également attribué en grande partie aux *ſalaiſons,* comme on l'a vu plus haut, les ravages du ſcorbut ?

M. Pringle : « Si on réfléchit que dans le Nord, le bas peuple n'a preſque point de « légumes ou de fruits, & très-peu de liqueurs « fermentées l'hiver, & qu'il habite ſouvent « des maiſons humides, ſales & mal aërées ; « il eſt aiſé de concevoir pourquoi il eſt ſujet « à la même maladie que les Gens de mer, « tandis que d'autres Nations ſous une même « latitude, mais qui vivent d'une manière « différente, s'en préſervent. »

J'ai répété à chaque page de mon Traité, que *la conſtitution froide & humide de l'air* eſt une des principales cauſes du ſcorbut, & que les cauſes auxiliaires ſont *les alimens de mauvaiſe qualité, les ſalaiſons ſur-tout, les boiſſons corrompues, la malpropreté, l'humidité, la trop grande inaction ou le travail exceſſif,* &c. « Si le ſcorbut, ai-je ajouté, eſt moins meurtrier aujourd'hui & plus rare (obſervation «

» qu'on va retrouver dans le Discours de » M. Pringle) *chez les peuples du Nord,* » en Hollande, en Hongrie, en Danemarck, » en Russie & dans une partie de l'Allemagne, » c'est que l'air qui y règne est devenu plus » salubre par l'écoulement des eaux (je prie » le Lecteur de se souvenir de cette phrase » dont M. Pringle s'est bien souvenu), par » le défrichement des terres, & par les saignées » faites aux marais dans les pays où ils étoient » communs; c'est que le goût de l'Archi- » tecture s'étant répandu chez les Nations, » *la position des maisons* a été mieux choisie, » les appartemens ont été plus aërés & plus » secs, *c'est qu'enfin la manière de vivre est* » *changée :* on use plus communément *de* » *liqueurs fermentées,* non spiritueuses qui sont tout-à-la fois aliment & remède. » Plus bas: « Les grandes villes doivent aussi être rangées » parmi les lieux où la température de l'air » est très-propre *en hiver,* à disposer au scorbut » *le bas peuple* sur-tout *qui loge dans des* » *chambres basses* où la lumière pénètre à peine, » *qui n'a que de mauvais alimens,* & qui ne peut se procurer du vin pour boisson. »

On voit ici conformité d'idées, de principes & presque d'expressions. J'invite le Lecteur à relire ce que je viens de citer *sur le défrichement des terres*, sur la position & l'embellissement des maisons, & il y retrouvera cette réflexion de M. Pringle: « Permettez-moi, Messieurs, de remarquer en passant que *les* « *progrès de l'agriculture, du jardinage & des* « *autres arts de la vie*, en étendant leur influence « jusqu'aux parties les plus éloignées de l'Eu- « rope & *jusqu'au plus bas peuple, commencent* « *à diminuer sensiblement cette maladie, même* « *dans les climats où elle étoit jadis plus* « *répandue.* »

M. Pringle: « On a assuré que les hommes qui vivent sur les côtes de la mer, deviennent « scorbutiques, sans manger de viandes salées; « mais je n'en ai jamais connu d'exemple, « excepté dans *ceux qui respiroient un air ma-* « *récageux ou putride* (ce que j'avois dit, « comme on l'a vu plus haut), d'ailleurs *qui* « *ne faisoient point d'exercice* (j'avois dit: *la* « *trop grande inaction est une cause auxiliaire* « *du scorbut*), & ne mangeoient ni fruits ni « légumes frais; car alors les humeurs se «

» corrompent de la même manière, mais non
» pas au même degré que celles des Gens
de mer. »

Tout cela eſt encore un extrait fidèle de mille endroits de mon Traité: par-tout j'ai recommandé l'*exercice, les fruits, les légumes frais, les liqueurs fermentées,* & j'ai défendu *les ſalaiſons:* j'ai dit qu'*on pouvoit vivre ſur les côtes de la mer ſans devenir ſcorbutique.* J'ai démontré dans mon Ouvrage, dans deux Mémoires publiés après, l'utilité, la néceſſité même du régime végétal ſur mer.

M. Pringle: « Ainſi dans la dernière guerre,
» lorſque le château de Siſinghuſt, au comté
» de Kent, fut rempli de priſonniers François,
» le ſcorbut ſe manifeſta parmi eux, quoiqu'on
» ne leur eût pas ſervi de viandes ſalées en
» Angleterre; on leur donnoit chaque jour
» de la viande fraîche & du pain, mais ſans
» légumes ou ſans végétaux. Outre le manque
» de légumes, on obſerva que les cours du
» Château étoient ſales & trop pleines, les
» chambres humides à cauſe du foſſé qui les
» environnoit, & que l'eſpace accordé aux
» priſonniers pour prendre l'air, étoit ſi petit

& si bourbeux dans les temps de pluie, «
qu'ils sortoient rarement. D'après les repré- «
sentations du Chirurgien, on permit de «
donner aux prisonniers des racines & des «
légumes, & de placer les malades dans un «
village voisin & sur un terrein sec, où ils «
pouvoient prendre l'air & marcher; à l'aide «
de ces remèdes, ils recouvrèrent tous promp- «
tement la santé. Le même Chirurgien m'ap- «
prit en outre que, dans les parties les plus «
basses & les plus humides de ce Comté où «
vivoient quelques hommes de sa profession, «
on voyoit de temps en temps de petites «
affections scorbutiques chez le bas peuple, «
& sur-tout chez ceux qui vivoient tout «
l'hiver de lard salé, sans liqueurs fermentées, «
sans légumes & sans autres fruits que quelques «
pommes. » Ce qu'il y a de singulier, c'est que
j'avois aussi dans mon Ouvrage rapporté un
exemple semblable à celui que M. Pringle
vient d'exposer à nos yeux. On y lit, *page 50*:
« Pendant les derniers mois du siége de Thorn
par les Suédois, *il tomba beaucoup de pluie;* «
& quoique *le défaut de végétaux* (M. Pringle «
a dit *le manque*), puisse être compté dans «

» ce cas, pour une des causes principales qui
» firent naître le scorbut parmi les soldats de
» la garnison & les habitans, on ne peut
» méconnoître la part qu'y eut l'*humidité à*
» *laquelle ils furent exposés*. Si aussitôt après la
» capitulation, & dès que l'entrée des *végétaux*
» *récens* y fut libre, *le scorbut ne tarda pas à*
» *disparoître*, sa cessation fut autant dûe à la
» faculté qu'eurent les soldats & les habitans
» *de se retirer dans des endroits secs & chauds*,
qu'à la nourriture végétale qui leur fut procurée. »
Plus loin : « La violence avec laquelle le
» scorbut ravagea l'armée Impériale en Hongrie
» près de Cronstat, ne peut être *attribuée*
» *qu'à l'humidité qui régnoit dans le camp, tant*
» *à cause des pluies continuelles qui tombèrent*,
» *qu'à cause du voisinage des étangs, des marais*
» *dont le pays est rempli*, & des forêts dont
» il est couvert, qui ne permettent pas à l'air
» de disperser assez loin les vapeurs aqueuses
dont il se charge. » Aux *pages 90, 92 & 93*:
« Il seroit à souhaiter que l'on ne couchât pas
» *dans les souterrains* ni dans les rez de-chaussée,
» lorsqu'ils sont *humides*.... On ne sauroit trop
» recommander de s'abstenir d'un long usage

de viandes salées & fumées... tout ce que « je viens de dire, peut s'appliquer *aux per-* « *sonnes qui habitent des endroits marécageux,* « couverts de bois *& remplis d'étangs, &c.* « Elles doivent *loger dans des appartemens* « *élevés, aërés & secs, & se nourrir d'alimens* « *frais & de liqueurs bien fermentées;* mais si « toutes les précautions que j'indique, pa- « roissent insuffisantes, on a un moyen presque « sûr qu'on peut toujours se procurer sur « terre: c'est celui de changer d'habitation. « On peut aller dans un *pays plus sec, plus* « *élevé, plus sain, où les causes prédisposantes* « *du scorbut n'existent presque jamais:* c'est « ainsi que les Anglois attaqués de cette « maladie, quittent leur île pour venir habiter « les provinces méridionales de France *où il* « *pleut rarement,* & où par conséquent *les* « *marais, les étangs & les brouillards sont* « *moins fréquens.* »

M. Pringle: « Je suis persuadé qu'en exa- minant les différens anti-scorbutiques qui « ont été approuvés & adoptés dernièrement, « on trouvera que, quoiqu'ils puissent varier « dans la manière d'opérer, ils contribuent «

» cependant tous à corriger ou prévenir la
» putréfaction, soit de l'air dans les parties du
» Vaisseau les plus fermées, soit des viandes,
» soit de l'eau, des vêtemens, des lits & du
» corps lui-même. L'examen des principaux
» anti-scorbutiques, & des autres moyens em-
» ployés par le Capitaine Cook, a donné
» peut-être un nouveau poids à cette idée, &
» ce sera une raison de plus de méditer sur ces
» principes, afin de perfectionner cette branche
importante de la Médecine. »

Cette idée, ou plutôt ces idées, on les trouve à chaque page de mon Traité sur les Maladies des Gens de mer, & dans les Mémoires qui l'ont suivi. Ci-devant, *page 123*, j'ai dit : « On voit que les *anti-septiques*, de
» quelque part que nous les tirions, sont *des*
» *moyens indiqués, soit pour prévenir, soit pour*
» *guérir le scorbut ;* & qu'au contraire, tout ce
» qui peut *favoriser & hâter la putréfaction* de
» nos humeurs, doit être écarté & proscrit
» comme très-opposé au but que l'on se
propose d'atteindre. » *Page 410* de mon Traité, j'avois également parlé des *moyens qui contribuent à corriger ou prévenir la putréfaction*

de l'air dans les parties du Vaiſſeau les plus fermées; page 448 *de la propret é du Vaiſſeau & de l'Équipage;* page 457 *de la nourriture,* pagès 455 & 456, *des lits, des hamacs, des vêtemens; enfin de l'eau,* depuis la *page 475* juſqu'à la *page 481.* La phraſe de M. Pringle n'eſt donc que le ſommaire de tous ces articles que j'ai diſcutés avec ſoin.

M. Pringle : « Le Capitaine Cook commence par la drêche ſa liſte des proviſions : « il dit qu'il en faiſoit un moût doux & qu'il « en donnoit à ceux qui avoient des ſymptômes « manifeſtes de ſcorbut & à ceux qui y paroiſ- « ſoient le plus ſujets : il le préfère à la bière, « & le regarde comme un des meilleurs anti- « ſcorbutiques que la Médecine ait encore « trouvé. »

D'abord la vertu de la drêche étoit connue depuis long-temps. Macbride en a fait l'éloge en beaucoup d'endroits; ainſi M. Cook n'a ici que le mérite d'avoir ſuivi un conſeil qui peut être très-bon. Je n'ai eu garde d'oublier la drêche dans mes Ouvrages ſur les maladies des Gens de mer; mais j'ai été, & je ſuis, d'un avis un peu oppoſé à ceux de Macbride & de

M. Cook. J'ai prouvé ou eſſayé de prouver qu'il eſt des cas où la drêche n'eſt pas auſſi bonne que la bière aux ſcorbutiques. Je prie le lecteur de peſer mes raiſons ; je vais lui rappeler ce que j'ai dit à ce ſujet, dans un de mes Mémoires.

« La partie amidonnée & la partie tenace » des farineux, ſuſceptibles de deux fermenta- » tions différentes, nous mettent encore dans » le cas de prononcer pourquoi, à titre d'anti- » ſeptiques, les végétaux méritent de beaucoup » la préférence ſur les farineux, quoique ceux- » ci ſoient infiniment plus nourriſſans que » ceux-là; & pourquoi les farineux ſont ſou- » vent inſuffiſans pour remédier à l'acrimonie » putride une fois portée à certain degré ; à » moins qu'on ne leur allie, comme je viens » de le dire, une certaine quantité de matière » végétale aceſcente, telle que le miel, le ſucre » ou quelques plantes fraîches en conſerve, » telle que l'oſeille, l'oignon, le chou, l'ail, » & même le piment ou poivre-long, leſquels » étant préparés convenablement, peuvent ſe » garder aſſez long-temps à la mer, & remplir, » étant réunis aux farineux, la double intention

que l'on se propose, de guérir le scorbut & « de rétablir les forces de ceux qui en auront « été attaqués ; ce que la drêche, quelque « fraîche qu'elle soit, ne peut opérer qu'im- « parfaitement, parce qu'elle n'a pu, par sa « préparation, acquérir la quantité de corps « savonneux qui lui manque, pour ressembler « aux végétaux frais, & que les grains employés « à la faire ayant perdu par la germination une « partie de leur principe igné, il ne peut leur « rester d'autre ressemblance avec les légumes « frais, que la propriété que la farine d'orge « acquiert par cette préparation, de pouvoir « fermenter promptement comme eux, & de « se digérer avec plus de facilité ; ce qui peut « être de quelque avantage dans certaines ma- « ladies, mais qui n'en sauroit être un dans le « traitement du scorbut, qu'autant qu'on vou- « dra joindre à la drêche du miel de bonne « qualité ou de la cassonade ; ce qui en for- « mera un aliment doux, savonneux, d'autant « plus anti-septiques, que la cassonade & le « miel contenant plus d'air fixe ou de principe « igné employé à la confection du corps mu- « queux qui les constitue presque en totalité, «

» ces ſubſtances ne peuvent qu'ajouter à la » propriété anti-putride des farineux & les » rapprocher de l'efficacité des végétaux frais; » d'où l'on peut conclure que Macbride n'a » pas eu raiſon de tirer de la promptitude avec » laquelle la drêche fermente, une preuve de » ſon efficacité dans le ſcorbut. Il me paroît » d'ailleurs n'avoir pas fait aſſez d'attention à » la quantité d'air qu'elle fournit, & n'avoir » pas tenu compte du principe ſavonneux » contenu dans les végétaux récens, principe » ſans lequel on ne ſauroit expliquer la diſpa- » rition des accidens du ſcorbut, qui dérivent » de l'épaiſſiſſement & de la viſcoſité de la » lymphe que ces ſucs ſavonneux combattent avec efficacité. » On voit que ce n'eſt pas ſans raiſon que j'ai rejeté la drêche dans certains cas, pour l'admettre dans d'autres.

M. Pringle: « L'air fixe, ſi ſalutaire à l'éco- » nomie animale, eſt en plus ou moins grande » quantité dans toutes les liqueurs en fermen- » tation, & il s'oppoſe à la putréfaction dès » que le travail ou le mouvement intérieur commence.. »

Cela n'eſt qu'une conſéquence du principe que

j'ai établi ci-dessus, *p. 116, 117 & 118,* ou plutôt, c'est le même principe autrement présenté: J'avois dit : « La pourriture ne s'empare des substances d'où nous voyons spontanément « s'échapper beaucoup d'air, que parce que, « par cette émanation, *le fluide conservateur* ne « se trouve plus alors dans la proportion re- « quise *pour empêcher la dissolution* ou plutôt « *l'incohérence des autres principes* qui entrent « dans la composition de ces substances, d'où « l'on pourroit conclure que *l'art de conserver* « *les corps vivans*, ce qui est notre but, ne « consisteroit qu'à savoir y *entretenir une quan-* « *tité suffisante de matière de feu*, ou plutôt à « savoir fournir à cette matière des associés pro- « pres à l'enchaîner, à fixer autant qu'il le faut, « cet être presque incoërcible. Il y a grande « apparence que nous ne trouverions que cela « dans ces substances que nous reconnoissons « pour anti-septiques à un degré éminent. »

M. Pringle : « L'air fixe abonde dans le vin, & il n'y a peut-être pas de substance végétale « qui en soit plus remplie que le jus de raisin ; « & comme le vin a un goût agréable, il faut « le mettre au premier rang parmi les anti- «

» ſcorbutiques. Le cidre & les autres productions vineuſes qu'on tire des fruits, ſont » également bonnes, ainſi que les différentes » eſpèces de bière. Il eſt à deſirer que la petite » bière, cet excellent breuvage, ſe renouvelle en mer. »

On lit à chaque page de mon Traité les mêmes choſes, ſouvent les mêmes expreſſions. Et ci-deſſus, *page 202 :* Il ſeroit eſſentiel qu'on « embarquât, outre les objets de conſommation, tant pour les malades que pour les con- » valeſcens, & même les Matelots en ſanté, *une » certaine quantité de ſuc de raiſin bien cuit. C'eſt » un excellent anti-ſcorbutique* dont je ne ſaurois aſſez recommander l'approviſionnement. » *Page 92 :* « *L'uſage du vin produit de bons » effets.* On peut le rendre plus actif & plus » propre à s'oppoſer au ſcorbut, en y faiſant » infuſer une certaine quantité de quinquina: » cette écorce eſt le meilleur des anti-ſcorbutiques. » *Page 101 & 102 :* « *Quelques bou- » teilles de vin* diſtribuées à propos, une plus » grande quantité de légumes, &c. ſerviroient » admirablement bien à éloigner la diſpoſition que les Matelots auroient au ſcorbut. »

« Les mauvais alimens dont les Matelots font usage, étant une cause auxiliaire dont « l'énergie est très-grande, rien ne seroit plus « utile que d'en changer la qualité. *Le vin est* « *alors un excellent antidote;* on doit en donner « dans ce cas aux Matelots : *c'est un restaurant,* « *un tonique, un anti-scorbutique merveilleux.* » *Page 141 :* « Je recommande les oranges, les citrons, les pommes, les groseilles, l'épine- « vinette, *les sucs de ces fruits, soit en nature,* « *soit épaissis* & édulcorés avec le sucre, *le moût* « *de vin cuit, le cidre, le vin, la bière,* le punch « très-acidule & édulcoré avec le miel ou le « sucre. » Plus loin : « On donnera à chaque malade, par repas, un demi-setier *de bon* « *vin,* soit simple, soit composé avec les amers, « ou une demi-bouteille de bière. *L'usage* « *du cidre,* sur-tout, sera excellent dans ces momens. »

J'ai dit : *Alors, dans ce cas, dans ces momens, dans ces circonstances,* parce que je distingue dans le scorbut trois périodes ; c'est ce qui m'a fait varier les alimens & les boissons suivant le changement de période. M. Pringle n'a pas cru devoir me suivre dans ces distinctions, &

sans doute il a pensé qu'une simple analyse n'avoit pas besoin de tant de précision. *Page 482*, j'ai dit encore : « *Le vin est très-favorable* » *aux Matelots*, ainsi que les autres liqueurs » fermentées, *telles que la bière, le cidre, &c.* » *Le vin sur-tout* est un stomachique d'un usage » nécessaire à des gens qui se nourrissent d'ali» mens grossiers, qui vivent sur un élément » humide. Mais ce n'est pas assez que le vin ne » soit pas gâté, il faut encore qu'il soit un peu » vigoureux, tel qu'est, par exemple, le vin de » Bordeaux. *Page 103 : Les sucs de groseille,* » *de citron, d'orange, & ceux des autres fruits* » *aigrelets, épaissis au bain-marie, & conservés* » *dans des bouteilles exactement bouchées, sont* » *de la plus grande utilité pour prévenir le scorbut.* » On pourroit en faire prendre à tout l'Équi» page une cuillerée le matin *dans un verre de* » *vin ou de bière.* Et plus loin : *Le cidre & la* » *bière sont de bons anti-scorbutiques ; la première* » *de ces boissons sur-tout, a toujours produit* » *d'excellens effets dans cette maladie ;* d'où l'on » doit conclure qu'on ne sauroit trop recom» mander aux Capitaines d'en faire embarquer » une quantité convenable. *La bière bien faite,*

chargée

chargée de houblon, eſt une liqueur fer- « mentée qui fortifie, qui nourrit, & qui, en « même-temps, contient des principes très- « propres *à prévenir le ſcorbut & à le combattre.* »

« On pourroit encore faire une eſpèce de bière particulière & très-ſalutaire aux Gens « de mer, en faiſant infuſer dans la décoction « du grain dont elle eſt compoſée, une quan- « tité convenable de quinquina ou d'abſinthe, « & en y laiſſant ces ſubſtances dans le temps « de ſa fermentation. On connoît trop la « vertu anti-ſeptique & ſtomachique de ces « ingrédiens, pour ne pas ſentir tout l'avantage « d'une pareille addition. »

M. Pringle s'étend beaucoup ſur la fabrique du *quas* des Ruſſes, qui n'eſt autre choſe qu'une liqueur mitoyenne entre le moût & la petite bière ; ce qu'il n'a fait, peut-être, qu'à l'imitation de ce qu'on vient de lire ſur l'eſpèce de bière que je propoſe. « Il ſemble, dit-il, que dans la fabrique de ce *quas*, la farine de ſeigle « accroît la fermentation & ajoute plus d'air « fixe, puiſque la drêche ſeule ne pourroit pas « produire ſitôt une liqueur auſſi acide & auſſi « vive, & il eſt probable que lorſqu'on «

» donnera aux autres grains un degré conve-
» nable de fermentation, ils acquerront plus ou moins la même qualité. » Ce n'est encore là qu'une conséquence de ce que j'ai écrit ci-dessus, *pages 116, 117, 118 & 168, sur la fermentation des grains.* Il faudroit rapporter les quatre pages entières. A la dernière on lit : « On ne doit pas être étonné de voir
» le scorbut céder au seul régime des végétaux
» frais, puisque de tous les alimens il n'en est
» aucun qui *fermente plus promptement & qui*
» *fournisse plus d'air,* & par conséquent plus de
» matière du feu qui entre dans sa composition, &c. »

M. Pringle : « D'après ce que m'a dit un
» Officier de Marine, ami du Capitaine Cook,
» je pense du moins que l'avoine produiroit
» cet effet. Cet Officier croisant sur un grand
» Vaisseau, au commencement de la dernière
» guerre, & le scorbut se manifestant parmi
» l'Équipage, il songea à une espèce de nour-
» riture dont il avoit vu faire usage dans
» quelques campagnes d'Angleterre, & il jugea
» qu'elle lui seroit très-utile. On remplit de
» gruau d'avoine un vase de bois; on y verse

de l'eau chaude, & l'infuſion continue juſ- «
qu'à ce que la liqueur commence à devenir «
aigrelette; on tire enſuite de l'eau du vaſe «
de bois, & on la fait cuire juſqu'à la conſiſ- «
tance d'une gelée. Il prépara du gruau de «
cette manière, & il en fit ſervir dans les «
chambrées. Il l'adoucit d'abord avec du ſucre, «
& il ajouta un peu de vin de France. Il m'a «
aſſuré qu'en prenant de ce gruau & s'abſte- «
nant de viandes ſalées, ſes ſcorbutiques «
guérirent tous ſans ſortir du Vaiſſeau; que «
cet expédient lui réuſſit dans ce voyage & «
dans toutes ſes autres campagnes durant la «
guerre, & qu'il ne fut obligé d'envoyer «
aucun de ſes malades à terre. » Rien de tout cela n'eſt difficile à croire. J'ai dit en cinq ou ſix endroits beaucoup de bien de ce *gruau*, parce que j'avois auſſi l'expérience pour moi. Il eſt vrai que je n'ai pas donné la manière de le faire. Je m'étois contenté de *vanter ſes bons effets ſur la Therpſicore, ſur l'Éléphant*, & de rapporter, ci-devant *page 226* de mon Mémoire, qu'un Chirurgien avoit nourri à la mer avec ſuccès, un ſcorbutique *avec l'orge, le gruau*, le riz & le ſagou. « Voald a vu,

» ai-je ajouté, *de très-bons effets dans le*
» *ſcorbut, d'une nourriture préparée avec le gruau*
» *& le ſucre.* N'eſt-ce pas à la vie ſobre des
» anciens Romains, *à la privation des viandes*
» *ſalées* qui n'étoient pas en uſage parmi eux,
» & à la grande conſommation qu'ils faiſoient
» de végétaux & de vinaigre, que l'on doit
» attribuer l'abſence du ſcorbut dans leurs
» Légions tant qu'elles reſtèrent en quartier
» dans la Pannonie & dans les endroits maré-
cageux des Gaules ? » Plus haut j'avois dit,
qu'avec de la *bouillie d'orge, d'avoine & un*
peu de choux-croûtes, on pouvoit préſerver les
Équipages des ravages du ſcorbut. On a vu
d'ailleurs que ſur l'*Achille*, le *Zéphir*, &
beaucoup d'autres Vaiſſeaux, les *ſcorbutiques ont*
été guéris, par les moyens que j'ai indiqués,
ſans aller à terre.

« Avant qu'on connût, dit M. Pringle,
» la puiſſance de l'air fixe contre la putré-
» faction, on attribuoit la vertu des fruits,
» des légumes & des liqueurs fermentées, à
» leur acide, & nous avons toujours lieu
» de croire que l'acide contribue à produire
cet effet ». Il répond enſuite à ceux qui

prétendent qu'on a fait usage avec peu de succès des acides minéraux qui contiennent peu ou point d'air fixe. Il explique pourquoi l'Élixir de vitriol combat peu efficacement le scorbut ; & propose l'eau acidulée avec l'esprit de sel de mer, dans la proportion de dix gouttes seulement pour une quarte, ou avec de l'esprit foible de vitriol dans la proportion de treize gouttes pour la même mesure, & de donner à ceux qui sont menacés du scorbut, trois-quarts de cette liqueur par jour.

Dans mon *Traité des Maladies des Gens de mer,* j'avois aussi donné la manière de tirer parti *du vitriol & des acides minéraux. Page 110* de mon Ouvrage, on lit : « Plusieurs Auteurs qui ont présumé que le *limon,* « *l'orange & les autres fruits aigrelets s'oppo-* « *soient au vice scorbutique par leur acidité,* ont « cru qu'on pouvoit par analogie, substituer à « ces substances salutaires, des acides qui étant « concentrés, pourroient dans une petite « dose, communiquer une agréable acidité à « une très-grande quantité de boisson, tel « que l'*Élixir de vitriol,* tant recommandé en « Angleterre. Si ce moyen avoit pu remplir «

» l'objet pour lequel on l'avoit proposé, il
» auroit été d'autant plus avantageux, qu'une
» très-petite portion *de cet acide minéral auroit*
» *suffi pour guérir du scorbut un Équipage nom-*
» *breux.* Mais bien loin que les différentes
» expériences qu'on a faites, aient prouvé qu'il
» eût *la vertu de détruire cette maladie*, on a
» eu même occasion de remarquer qu'elle
» s'étoit manifestée chez des personnes qui,
» depuis un temps assez long, faisoient usage
» de *ce faux-préservatif;* d'où l'on peut con-
» clure que c'est de son *union avec la partie*
» *muqueuse & huileuse des fruits, que l'acide*
» *qu'ils contiennent, tire son efficacité contre*
» *le scorbut.* Il faut cependant convenir que
» c'est un remède qui ne doit pas être entiè-
» rement proscrit. On peut *l'employer avec*
» *succès* pour combattre, *non pas la cause*,
» *mais les symptômes du scorbut qui s'annoncent*
» *dans la bouche.* Il arrête l'hémorragie des
» gencives & les raffermit; il suffit alors de
» l'employer en gargarismes. Si cependant on
» n'avoit rien de mieux en sa disposition, on
» pourroit y avoir recours. Mais en ce cas
» il faudroit, au lieu de le faire prendre dans

un *véhicule purement aqueux*, le joindre aux « alimens mucilagineux dont on nourrit com- « munément les Matelots. Par exemple, après « l'avoir uni à une ſuffiſante quantité de « ſucre, & en avoir formé une eſpèce de corps « ſavonneux, on l'incorporeroit exactement « avec les pois, les haricots, le riz & les « autres légumes que mangent les Matelots. » A la *page 146:* « Tant que les *eſprits de vitriol, de ſel, de nitre*, dulcifiés, ne ſeront « unis à aucun corps qui puiſſe lier & enve- « lopper l'acide, le neutraliſer pour ainſi dire « avec une ſubſtance graſſe, *ils produiront rare- « ment de bons effets* ». M. Pringle n'eſt donc pas le premier qui ait dit que l'*acidité des fruits, des légumes & des liqueurs fermentées, contribuoit à écarter la putréfaction; ni qui ait combattu le premier le peu d'efficacité de l'Élixir de vitriol quand il eſt ſeul; ni enfin qui ait propoſé le premier de le rendre efficace.*

M. Pringle : « Si l'air fixe & les acides ſont de ſi bons préſervatifs contre le ſcorbut, « pourquoi le Capitaine Cook a-t il employé « ſi peu de rob de limons & d'oranges? car « c'eſt ainſi qu'on a appelé les extraits, ou les «

» sucs épaissis de ces fruits en traitant cette maladie. » Il en donne la raison ensuite : « On ne doit donc pas s'étonner que le Ca-» pitaine Cook ne connoissant pas la dose » convenable de ces jus, & les ayant vu man-» quer dans tous les essais, ait conçu une foible » idée de ces anti-scorbutiques. Il est à propos » de remarquer que, comme ils avoient été » réduits à un très-petit volume par l'évapora-» tion sur le feu, ce procédé les avoit vrai-» semblablement beaucoup affoiblis, & qu'avec » leurs particules aqueuses, ils avoient perdu » de leurs particules aëriennes, d'où dépend, » en grande partie, leur qualité anti-septique. » Si donc on essayoit de nouveau ces excel-» lens fruits, il seroit plus à propos d'envoyer » à la mer les jus purifiés en caisses entières, » suivant ce qui a été proposé à l'Amirauté, il » y a quelques années, par un Chirurgien de » la Marine, très-habile & très-expérimenté. » Les témoignages en faveur des qualités salu-» taires de ces acides, sont en effet si nombreux » & si persuasifs, que, s'il y avoit encore des » exemples de leur peu de succès pareils à ceux » de ce voyage, je ne croirois pas encore cette

raison suffisante pour les ôter de la liste des « meilleurs anti-scorbutiques ».

Page 103 de mon Traité, j'avois dit : « *Le suc de citrons, de groseilles, d'oranges, & ceux « des autres fruits aigrelets épaissis au bain- « marie & conservés dans des bouteilles exacte- « mant bouchées, sont de la plus grande utilité « pour prévenir le scorbut.* » Plus loin : « *Les avantages que l'on a tirés de leur usage* dans les « circonstances les plus critiques, prouvent « tout-à-la-fois *l'efficacité du suc de limon ou « d'orange, & la nécessité d'en être pourvu.* « L'Amiral Charles Wager fit cesser le scorbut « qui affligeoit son Équipage, en donnant « chaque jour à ses Matelots *une caisse de « limons* dont ils mangeoient avec profusion, « & dont ils mélangeoient le suc avec de la « bière qui leur étoit distribuée. » Plus bas : « *Avec quelle efficacité n'a-t-on pas employé, pour com- « battre le scorbut, quelques cuillerées de suc de « limons,* prises deux fois par jour avec un « peu de vin de Malaga & d'eau ! » *Page 146 :* « On conseillera donc avec assurance, quand le scorbut commence à parvenir à son troi- « sième degré, *soit les fruits, les citrons, les* «

» *oranges, ſoit leur ſuc épaiſſi,* & cela à des » doſes relatives aux bons effets qu'ils produiront. » *Page 14* de mon ſecond Mémoire : « L'Amiral Oſborn, étant en croiſière devant » Cadix, ſe vit forcé de relâcher à Vado, » parce que ſon Équipage étoit ravagé par le » ſcorbut. Après quelques jours de relâche, » il ſe contenta d'embarquer *une quantité con-* » *ſidérable d'oranges & de citrons qu'il trouva* » *dans cette ville.* Malgré le temps, qui fut très- » rude, *tous les ſcorbutiques parvinrent à ſe rétablir à bord.* » *Page 61 :* « Dans les Colonies » on pourroit ſuppléer au ſuc de raiſin bien » cuit, *par les robs de citrons, de limons, d'o-* » *ranges,* ou à leur défaut, par un mélange de » crême de tartre & de ſucre, auquel on joindroit quelques grains de réſine de gayac. » La différence qu'on trouve ici entre M. Pringle & moi, eſt qu'il veut que l'on envoie en mer les jus purifiés de ces fruits, en caiſſe entière, & que je recommande de les y envoyer dans des bouteilles exactement bouchées.

M. Pringle : « Le Capitaine Cook ne croit » pas que de grandes proviſions de vinaigre » ſoient auſſi néceſſaires qu'on l'imagine

communément. Quoiqu'il ait diſtribué, en « place de l'acide, de *la ſourkrout* ou choux- « croûtes aux différentes chambrées, & employé « principalement le feu pour purifier les ponts, « j'eſpère que les Navigateurs ne ſe ſerviront « point de ſon autorité afin d'omettre cet « article. Le vinaigre ſera du moins un bon « aſſaiſonnement pour les viandes ſalées, & on « peut quelquefois l'employer avec ſuccès, « ſur-tout dans les aſperſions des poſtes des « Matelots. Il faut remarquer que l'odeur en « eſt peu agréable aux perſonnes en ſanté, « mais qu'elle l'eſt communément aux malades, « ſur-tout à ceux qui ſont entaſſés dans un « lieu ſale ».

Page 99 de mon Traité des Maladies des Gens de mer, j'ai dit : « Une précaution très-utile dont on pourroit encore uſer pour « purifier l'air, feroit de *parcourir l'entre-pont* « *avec un fourneau rempli de charbons ardens*, « fait de manière à n'avoir rien à craindre du « feu, & qui feroit toujours accompagné d'un « ſurveillant exact. Ce feu mobile feroit des « ſtations de diſtance en diſtance ; on jetteroit « ſur les charbons enflammés, quelques ſubſ- «

» tances résineuses, telles que la résine de pin, » le benjoin commun, l'encens, & *même une* » *petite quantité de vinaigre, &c.* Page 108 : » *On peut conserver toutes ces substances* (les » choux confits & les oignons) *en les marinant avec du sel & du vinaigre, &c.* » Page 112 : « *L'efficacité du vinaigre, lorsqu'il est employé* » *convenablement, & mélangé sur-tout avec les* » *substances dont on se nourrit, n'est point équi-* » *voque dans le traitement du scorbut.* Mais il » s'en faut beaucoup qu'il puisse être comparé aux sucs des fruits dont j'ai parlé. » *Page 131 :* « Les cordiaux acidules, les » liqueurs fermentées, comme la bière, le vin, » le *vinaigre dans les alimens, &c. peuvent* » *aussi trouver place dans la curation du scorbut parvenu à son premier degré* ». Page 444 : « L'usage des parfums a été souvent recom- » mandé pour purifier l'air, & avec grande » raison. Les résines brûlées, &c. les graines » de genièvre, la déflagration de la poudre » à canon, du soufre, les *aspersions de* » *vinaigre, peuvent être employés avec beaucoup de succès*, &c. »

M. Pringle recommande la *Sour-Krout*

& les choux tant vantés par les Anciens.

En ſept ou huit endroits, j'ai recommandé l'une & ordonné les autres. Ci-deſſus, *page 226* de mon Mémoire, j'ai preſcrit l'uſage de la bouillie d'orge, d'avoine & la *chou-croûte. Page 14* de ce même Mémoire, j'avois déjà dit : « Lorſque les Flottes Angloiſes étoient réunies à celles des Hollandois, & « qu'elles croiſoient de conſerve dans la mer « Baltique, l'Amiral Wager obſerva que les « Équipages Anglois avoient le ſcorbut à un « haut degré, tandis que cette maladie étoit « à peine ſenſible parmi les Hollandois; ce « que cet Officier attribua *avec raiſon à quel- « ques repas de choux-croûte* que les Hol- « landois donnoient de temps à autre à leurs « Équipages, & ſur-tout à l'uſage de quelques « oranges qu'on leur diſtribuoit. » Ci-devant, *page 221 :* Je deſire qu'on accorde un Prix à celui qui trouveroit le moyen de préparer pour la mer toute ſorte de légumes où fuſſent compris le *chou*, les oignons, l'oſeille, &c. de façon que ſans perdre leurs propriétés ils puſſent ſe conſerver le plus long-temps poſſible ſans altération. *Page 103* de mon Traité, je demande

qu'on embarqne les *choux confits avec un peu de vinaigre.* Page 107 : « Si les Matelots » Hollandois ſont moins ſujets au ſcorbut que » ceux de la nation Angloiſe, c'eſt qu'ils » mangent plus communément des *choux confits* » *& des oignons, ſoit dans leurs ſoupes,* ſoit dans les ragoûts dont ils ſe nourriſſent. » « *Page 129,* j'ordonne le creſſon, le raifort, la moutarde, &c. *les choux.* » Page 142 : « *Une ſoupe aux choux* faite avec du bouillon » de viande fraîche, des oignons, &c. *feront d'excellens moyens à employer contre le ſcorbut.* » Page 160 : « *Les choux dans la ſoupe* feront » quelquefois la nourriture des malades. *Ils* » *pourront retirer quelque ſoulagement de leur uſage, &c.* »

M. Pringle : « Un des plus célèbres Méde- » cins de notre ſiècle a dénoncé le chou comme » ayant quelque choſe de vénéneux. Cet Au- » teur croyoit avec auſſi peu de fondement, » que le chou étant une plante alkaleſcente, » & diſpoſée par conſéquent à la putréfaction, » ne pouvoit jamais être employé dans le » ſcorbut, à moins que la maladie ne vînt » d'un acide. Mais les expériences dont j'ai

présenté autrefois le résultat à la Société, « prouvent que ce végétal, ainsi que les autres « corps supposés alkalescens, est réellement « acescent, & le scorbut ne provient jamais « d'acidité, mais plutôt d'une espèce de putré- « faction où tendoit, à ce qu'on croyoit, la « classe mal fondée des alkalescens. »

J'avois déjà réfuté Boërhaave à ce sujet, & tous ceux qui pensent comme lui. *Voyez* ci-devant, *page 200* de mon Mémoire : « Boër- haave en admettant *un scorbut acide*, a con- « fondu sous le même nom générique, deux « maladies essentiellement différentes; car *com-* « *ment concevoir que le scorbut puisse être produit* « *par une nourriture acescente*, lorsqu'il est géné- « ralement prouvé par des faits que les plus « puissans remèdes de cette maladie *sont tirés des* « *végétaux qui ont le plus d'acidité*, & que les « farineux, même les plus grossiers, deviennent, « par la fermentation qui leur est propre, les « correctifs de la putréfaction qui s'empare des « matières animales abandonnées à leur mouve- « ment spontané! » Ci-dessus, *page 212* : « Quand des exercices pénibles accélèrent l'oscillation « du cœur & des artères, hâtent la progression «

» du sang, augmentent sa trusion & amènent » par-là plus promptement *cet état d'alka-* » *lescence, ou plutôt cette disposition à la putri-* » *dité,* qui est le dernier terme où tendent les » liqueurs animales, *les nourritures végétales,* » *tenaces & acescentes,* ne deviennent-elles pas » même alors la seule espèce d'alimens indiquée par la Nature! »

M. Pringle : « Parmi les dernières provi- » sions de mer qu'on a découvertes les plus » salubres, chacun a entendu parler de la soupe » portative, & le Capitaine Cook en a tiré un » grand avantage durant son expédition. Ce » bouillon concentré, délivré de toute graisse, » & ayant, par une longue évaporation, jeté » les parties les plus putrides de la viande, est » réduit à la consistance d'une colle, & dans » un endroit sec il se conserve plusieurs années » comme les autres colles, &c. Puisque le » Capitaine Cook observe qu'au moyen de » cette soupe, son Équipage mangeoit une » plus grande quantité de légumes qu'ils n'en » auroient mangé d'ailleurs, on doit convenir que du moins elle a été anti-septique par là. »

Page 462 de mon Traité, j'ai recommandé

l'usage

l'uſage d'un extrait de viandes ſolides dont les Anglois uſent avec ſuccès, & qu'ils appellent *portatible*, ſoupe, ou ſoupe portative. J'ai fait plus, j'ai donné les moyens de la rendre *plus ſalubre*, & c'eſt peut-être ainſi que le Capitaine Cook l'a donnée à ſon Équipage: « On prendra, ai-je dit, cinq parties de bœuf & une « de mouton : on en coupera la chair par « petits morceaux, *en ſéparant la graiſſe le plus* « *ſoigneuſement qu'on le pourra ;* on écraſera les « os de ces animaux & on fera bouillir le tout « en grande eau, à feu modéré, juſqu'à ce « que la viande ſoit réduite en marmelade, & « cela, conjointement avec une ſuffiſante quan- « tité de ſel & de plantes potagères, &c. Alors « on paſſera le bouillon chaud à travers un « linge un peu ſerré, & on le laiſſera *refroidir* « *pour en ſéparer la graiſſe qui ſera figée.* Cette « première opération faite, il faudra remettre « le bouillon dans la chaudière, qu'on aura « bien nettoyée, & on fera évaporer peu-à-peu « l'humidité juſqu'à ce qu'on ait un extrait « qui, *étant refroidi, ſoit très-ſolide.....* Cet « extrait eſt ſuſceptible de différens aſſaiſon- « nemens. On peut y ajouter pendant la «

» première ébullition, outre les plantes pota-
» gères, un peu de clou de girofle, de muscade,
» de canelle, & un peu de poivre concassé, &c.
» Le haut goût qu'il doit recevoir par ces
» additions, peut tout-à-la-fois servir à le
» rendre plus salutaire & plus agréable. Chaque
» livre de viande fournit deux onces de *pareille*
» *gelée*. Il ne s'agiroit que de la faire en grand,
» & dans les Provinces de France où les bœufs
» & les moutons sont à bas prix. Chaque once
» de cette substance fait dans l'instant un bon
» bouillon, &c. *Cette gelée*, d'ailleurs, *s'altère*
» *très-difficilement*, & le procédé par lequel
» on l'obtient, offre le moyen de placer dans
» un très-petit espace tout ce qu'une grande
» quantité de bœufs & de moutons renferme
» de particules nourricières. Sa conservation
» exige quelques soins, &c. L'endroit le plus
» sec du Vaisseau doit lui être destiné. *Cette*
» *gelée s'est conservée pendant trois ans, tant en*
» *mer que dans les pays chauds, sans éprouver*
la moindre altération ».

M. Pringle : « Le Capitaine Cook ne re-
» clame ici d'autre mérite que d'avoir distribué
» avec prudence les provisions qu'on lui avoit

données; mais il a ſeul la gloire des règle- « mens abſolument nouveaux dont je vais vous « parler, & des eſſais qu'il a faits avec ſuccès, « d'après les idées de quelques-uns de ſes « amis ».

Ces Règlemens, on en trouvera le germe dans mes fréquentes Obſervations *ſur la néceſſité d'empêcher les Matelots de ſe coucher & de prendre leur hamac quand ils ſont mouillés, & de les contraindre à ſe ſécher.*

M. Pringle : « Dans le ſervice ordinaire, chaque individu ne peut avoir qu'un ſom- « meil interrompu, & quand ils ſont mouillés, « ils n'ont pas le temps de ſe ſécher avant de « prendre leur hamac, &c. Je ſais que rien « ne diſtingue plus un Officier que le ſoin « de préſerver ſon Équipage de l'humidité & « des autres injures du temps. M. Cook a « veillé ſur le ſien avec une humanité parti- « culière, &c. Dans ſes campagnes, ſous le « Cercle antarctique, il donnoit à chaque « homme un gros habit de laine, garni d'un « capuchon. Les Matelots le trouvoient fort « utile pour manœuvrer à la pluie, à la neige ».

C'eſt encore ce que j'avois recommandé

inſtamment aux Officiers marins, & ce qu'avoit fait, en 1760, M. de Brugnon, qui commandoit le Vaiſſeau du Roi *le Diadème*, ainſi que je l'ai dit dans mon Traité. *Page 159* de mon ſecond Mémoire on lit : « *La manière d'être* » *vêtu, qui influe d'une façon marquée ſur* » *l'inſenſible tranſpiration, eſt encore un des agens* » *auxiliaires qui réduiſent ou augmentent l'inten-* » *ſité des cauſes principales du ſcorbut*, & qui » en éloignent ou en accélèrent les atteintes, » & c'eſt par cette raiſon que les Officiers de » Vaiſſeaux qui ſont *logés dans les lieux les* » *plus ſains & les plus aërés, qui ſont le moins* » *expoſés aux intempéries de l'air, tant par la* » *nature de leur ſervice que par la bonté de leurs* » *vêtemens, &c.* ſont preſque toujours à l'abri » du ſcorbut, ou ſont au moins ceux qui l'éprouvent les derniers. » *Page 52* de mon Traité : « *Les Matelots mal équipés qui couchent* » *ſur le tillac, ou qui, n'ayant pas de linge pour* » *en changer, laiſſent ſécher ſur eux leurs vête-* » *mens mouillés, deviennent très-promptement* *ſcorbutiques.* » *Page 83* : L'obligation dans » laquelle on eſt ſouvent de tenir les écoutilles » fermées, ne permet point le renouvellement

de l'air & *la dissipation de l'humidité* dans un « temps où les travaux qu'endurent les Mate- « lots, les disposent singulièrement au scorbut. « Dans ces circonstances, *leurs habits sèchent* « *souvent sur leur corps ; leurs lits & leurs cou-* « *vertures sont presque toujours humides & quel-* « *quefois même tout-à-fait mouillés.* » Page 97 : Il faudroit que *dans des temps froids,* « *humides & pluvieux, pendant lesquels il règne* « *des brouillards, on ordonnât aux Matelots de* « *se couvrir de leur mieux pour éviter les atteintes* « *de l'humidité. Les Officiers devroient défendre* « *qu'aucun Matelot se couchât dans son hamac* « *avec des habits mouillés.* Car on comprend « que de pareilles imprudences diminuent la « transpiration & donnent lieu au désordre « qu'on voudroit éviter. »

M. Pringle : « Une autre précaution essentielle contre la putréfaction, c'est de tenir « propres les corps, les vêtemens, les hamacs « & les postes des Matelots. M. Cook m'a « appris que régulièrement une fois par semaine « il passoit l'Équipage en revue, & qu'il exa- « minoit si chaque homme avoit changé de « linge, & si d'ailleurs il avoit la propreté «

convenable. » On voit bien que M. Cook a fait là ce que je demandois qu'on fît. A chaque page de mon Traité, je recommande aux Matelots *la propreté du corps, des hamacs, des postes & des vêtemens*. On a dû s'en convaincre par plusieurs exemples cités précédemment. *Page 490 :* J'ai dit que M. de Brugnon veilloit à ce que chaque Matelot fût assez *bien pourvu de gilets & de chemises pour qu'il pût en changer souvent. Page 98,* j'avois dit : « La » police intérieure d'un Vaisseau veut que les » gens de l'Équipage *aient du linge & des ha-* » *billemens, pour en changer dans le besoin. Après* » *le mauvais temps, il faudroit ordonner aux Matelots de changer de linge & de vêtement.* » Page 452 : « *Chaque Matelot, dans un voyage* » *de long cours, devroit avoir au moins double* » *habillement complet, six chemises, &c. Dans* » *les temps de pluie & d'orage, il ne faudroit* » *jamais souffrir que les Matelots qui auroient* » *été mouillés pendant leur service, entrassent dans* » *leurs hamacs sans avoir changé de linge.* » Page 450 : *Les précautions qui concernent* » *la propreté de l'Équipage en général, & de* » *chaque individu en particulier, méritent*

beaucoup d'attention. On ne fauroit y veiller « de trop près. Il feroit à fouhaiter, dit M. de « Morogues, que l'Officier chargé particu- « lièrement du détail & de la difcipline du « Vaiffeau, obligeât les gens de l'Équipage à « *changer de linge, à fe laver, à fe peigner, &c.* « Enfin, on peut lire tout ce que j'ai écrit fur « *la propreté du Vaiffeau & de l'Équipage*, & « l'on verra que le Médecin François avoit « recommandé tout ce qu'a exécuté depuis le « Capitaine Anglois. »

M. Pringle : « Je n'ai pas ouï dire que les Commandans des Vaiffeaux fe foient encore « fervis de l'alembic, afin de fe procurer de « l'eau douce pour laver le linge & les habits, « & cependant il eft fûr que l'eau de la mer « ne fe mêle pas avec le favon, & que la « toile humide de faumure ne fe sèche jamais « parfaitement. »

On lit, *page 453* de mon Traité : « Les Matelots embarquent fi peu de chemifes qu'ils « les laiffent, pour ainfi dire, pourrir fur leur « corps, & lorfqu'ils font obligés de les quitter, « ils n'ont point d'autre reffource que de les « laver dans l'eau de la mer, à la traîne du «

» Vaisseau. Je ne prétends pas que cette espèce
» de lessive soit dangereuse; je dis seulement
» *que le linge ne sauroit sécher qu'avec peine,*
» *qu'il se blanchit mal,* & qu'il reste toujours
» imprégné de corpuscules salins qui, à la vérité,
» ne sont pas nuisibles par eux-mêmes. Ainsi
» je ne blâmerai pas cette méthode, pourvu
» qu'après avoir fait égoutter le linge, *on le*
» *trempe dans l'eau douce pour le faire sécher*
» *plus aisément* & d'une manière plus parfaite
» par l'enlèvement de la partie saline qui y
» entretient toujours de l'humidité. La décou-
» verte de M. Poissonnier lève tout obstacle
» à l'exécution de ce *conseil salutaire, par la*
facilité de se procurer de l'eau douce. »

M. Pringle : « Il n'est pas besoin de parler
» des hamacs & des lits. Tous les Officiers
» savent aujourd'hui combien il importe à
» la santé des Équipages, de les tenir secs
» & bien aërés, puisque la respiration de tant
» de monde répand dans l'espace de vingt-
» quatre heures, une humidité funeste sur les
» parties basses du Vaisseau. M. Cook non
» content de faire exposer les hamacs & les
» lits sur le pont à chaque beau jour, ce

qui eſt la méthode ordinaire, avoit ſoin « qu'on en aërât toutes les parties. »

Aucune de ces Obſervations, pas même la dernière, ne m'avoit échappé, quand j'ai travaillé à mon Traité. *Page 98*, je demande qu'on s'occupe *à diſſiper la trop grande humidité des endroits où couchent les Matelots*, qu'on aide *la circulation de l'air* en ouvrant *ſouvent* les écoutilles, & qu'*on porte* dès que le gros temps ſera paſſé, *toutes les hardes mouillées ſur le pont pour les faire ſécher le plus promptement poſſible;* j'ajoute que, par une machine ſemblable à celle de Sutton, on pourroit parvenir à *faire paſſer dans l'entre-pont un air chaud & ſec* qui auroit un réſervoir où pomperoit une machine ingénieuſement faite.

M. Pringle : « Le Capitaine Cook s'eſt occupé en outre de la pureté du Vaiſſeau « lui-même, précaution ſans laquelle toutes « les autres auroient été inutiles. »

On a vu plus haut que j'ai fait un article à part pour cet objet.

« Mais, dit-il, puiſque M. Cook a tiré de ſi grands ſecours du feu pour purifier « ſon Bâtiment, je tâcherai d'expoſer la «

» méthode de l'employer plus au long qu'il » ne l'a fait. Après avoir mis du bois dans » un fourneau à grille, on l'allume & on le » porte successivement dans toutes les parties » qui sont au-dessous des ponts. Par-tout où » il y a du feu, l'air le plus proche s'échauffant » devient plus léger, & par sa légèreté il » s'élève & passe par les écoutilles dans l'at- » mosphère. L'espace vide est rempli par l'air » froid des environs, & celui-ci s'échauffant » à son tour, monte, & est remplacé par » un autre air. Ainsi en tenant le feu quel- » que temps dans chacun des appartemens » inférieurs, on chasse l'air sale & on y en introduit du frais. »

Page 100 de mon Traité : « il n'y auroit » rien de si aisé que d'imaginer un *fourneau* » *portatif* qui ne laisseroit craindre aucun acci- » dent, & qui par *une petite quantité de* » *charbons ardens, donneroit lieu à un courant* » *d'air qu'il échaufferoit, & qui pourroit être* » *poussé dans toutes les parties d'un Vaisseau.* » On parviendroit *à corriger,* du moins pour » un temps, *les mauvaises qualités de l'air &* *son humidité.* » Page 358 : « *On tiendra*

*l'entre-pont le plus propre possible, & on em- «
ploîra tous les moyens capables de remplacer «
souvent l'atmosphère qui entoure les malades «
par des masses d'air qui viendroient du dehors.* «
Et pour cela je propose à la page suivante «
des *feux portatifs.* » Page 450 : « *Il faudroit
laver de temps en temps l'intérieur du Vaisseau.* «
Il faudra aussi gratter les entre-ponts, répéter «
souvent cette opération dans les pays chauds, «
brûler dans l'intérieur du Vaisseau de la graine «
de genièvre, & faire quelques aspersions de «
vinaigre. » *Page 437*, je propose, sur le
plan de M. Duhamel, un moyen très-commode de *renouveler l'air de la cale & de l'entre-pont, & de le purifier :* « C'est une caisse de
cuivre exactement fermée de tous les côtés, «
qui séparèroit la cuisine du Capitaine de celle «
de l'Équipage à l'endroit des foyers, & qui «
serviroit de cloison. Il y auroit à cette espèce «
de caisse métallique deux tuyaux, l'un qui «
de la cale viendroit aboutir à la porte infé- «
rieure de cette caisse, & l'autre qui de «
la partie supérieure monteroit tout le long «
de la cheminée, & la dépasseroit le plus «
qu'il seroit possible. Par conséquent, *l'air* «

» *qui la rempliroit, promptement raréfié, tendroit* » *à s'échapper par le tuyau supérieur où il trou-* » *veroit moins de résistance, pendant que l'air* » *qui viendroit du canal inférieur, seroit forcé* » *de remplir le vide* qui se feroit continuellement dans la caisse, &c. » *Page 420 :* « *Les* » *ventilateurs, les courans d'air produits par* » *l'action du feu, &c. sont des secours qui se présentent pour purifier l'air dans les Vaisseaux.* » « M. Cook n'est donc pas le premier qui » ait songé à *tirer de grands secours du feu* » *dans les Vaisseaux*, ni M. Pringle le pre- » mier qui ait fait à ce sujet des remarques » utiles. Ils ont trouvé la carrière ouverte, & l'ont parcourue sans l'étendre. »

M. Pringle : « L'humidité qui provient de » la transpiration d'une multitude d'hommes, » & souvent d'animaux qu'on conserve en » vie, & des vapeurs qui sortent du puits où » il y a le plus de corruption, étant une des » causes principales du scorbut, M. Cook s'est » appliqué plus particulièrement à la chasser. » Il ne pouvoit pas employer de meilleurs » moyens que des feux : tandis qu'ils brûloient, » quelques hommes frottoient fortement avec

de la toile, chaque partie de l'intérieur du « Vaiſſeau qui étoit humide. *(Ce que j'avois* « *bien recommandé, comme on l'a vu plus haut)*: « ils purifioient ſur-tout le puits qui, ſe trou- « vant dans la partie la plus baſſe de la cale, « reçoit toute l'eau des voies & les gouttes « qui tombent des viandes gâtées ou de l'eau « corrompue. Les vapeurs méphitiques de la « ſentine ont ſouvent occaſionné la mort ſubite « de ceux qui s'en ſont approchés ſans pré- « caution, pour la nettoyer. Le Capitaine « Cook eſt venu à bout, non-ſeulement de « purifier, mais encore de rendre agréable ce « lieu, en y deſcendant un pot de fer rempli « de feu.... Dans un mauvais temps, on « fumigeoit le Vaiſſeau avec de la poudre à « canon. Quoique cette fumée ne pût pas « deſſécher les parties baſſes du Bâtiment, elle « chaſſoit ſeulement l'air corrompu par le « moyen des eſprits acides du ſoufre & du « nitre; car le ſoufre & le nitre jouiſſent « peut-être d'une ſorte de fluide aërien qui « ſe dégage alors du feu & qui arrête la « putréfaction. »

On va retrouver toutes ces Obſervations

dans ce que j'avois écrit sur cette matière, en cinq ou six endroits de mon Traité, excepté une opinion de M. Pringle que j'ai réfutée, *page 61*, en ces termes : « Le mauvais air » qu'on respire dans les Vaisseaux, les exha- » laisons qui s'élèvent du fond de cale, peu- » vent bien produire des maladies funestes; » mais *tant que ces causes seront seules, elles ne* » *feront jamais naître le scorbut*, quoique les » Matelots eussent été exposés fort long temps » à l'action de ces causes; d'où l'on peut s'écar- » ter de l'*opinion du Docteur Pringle, qui re-* » *garde les exhalaisons putrides qui s'élèvent du* » *fond de cale, comme la cause qui agit le plus* » *puissamment pour la production du scorbut*. Si » cela étoit ainsi, la purification de l'air par » différens moyens connus, par le feu, par la » machine de Sutton, ou d'autres ventilateurs, » préviendroit le scorbut ou en arrêteroit les » progrès, &c. Si le scorbut ne reconnoissoit » que de telles causes, il seroit familier parmi » les Équipages dans tous les temps, & sur-tout » dans tous les climats chauds où les vapeurs » qui sont renfermées dans les Vaisseaux, doi- » vent être plus exaltées, plus pénétrantes, &

par conſéquent plus pernicieuſes. C'eſt ce- «
pendant ce qu'on ne voit pas dès qu'il ne «
pleut point dans ces parages. »

J'ai déjà dit que j'avois ſouvent preſcrit l'uſage des feux pour purifier l'air : je l'ai prouvé par une foule de citations. Maintenant je prie le Lecteur de comparer ce que je viens de rapporter de M. Pringle, avec ce que j'avois écrit *page 410* de mon Traité ; le voici : « Lorſque l'on conſidère *le peu d'eſpace deſtiné à con-* «
tenir un ſi grand nombre d'individus, & qu'on «
connoît à peu près le volume d'air qui doit être «
inſpiré & expiré continuellement ; lorſqu'on «
ſait à quel point il ſe corrompt, après avoir «
été introduit pluſieurs fois dans les poumons ; «
lorſqu'enfin on obſerve que *le produit de la* «
tranſpiration de tant de corps animés s'y mêle «
ſans ceſſe, on voit que celui qu'on reſpire dans «
l'entre-pont, ne ſauroit être ſalubre, &c. *Quant* «
à la cale, on y place quelquefois des animaux, «
des Matelots. En cet endroit les proviſions, «
les viandes dans leſquelles la fermentation qui «
leur eſt propre, ſe fait inſenſiblement, mais «
continuellement, répandent des vapeurs qui en «
ſont le produit : elles ſe mêlent avec celles qui «

» *sortent des hommes & des animaux & leur*
» *communiquent plus d'activité.* C'est encore
» dans la cale où se trouve *la sentine où les*
» *eaux qui se rassemblent & qui se putréfient,*
» *répandent une infection insoutenable,* &c. Qu'on
» en juge par ce qui arrive à ceux qui ne sont
» pas habitués à y descendre; *ils ne sauroient*
» *supporter l'odeur infectée qu'on y sent, & ils*
» *éprouvent souvent un mal-aise & une douleur*
» *de tête accompagnée de suffocation,* qui ne se
» dissipent qu'après qu'ils ont pris l'air sur le
» pont pendant quelques heures. *Page 423:*
» Établissons des courans d'air artificiels où
» manquent les courans d'air naturels; il n'y a
» pas d'autre secret à chercher. *Si nous venons*
» *à bout d'expulser l'air corrompu par des entre-*
» *ponts, le vide qu'il laissera sera, sur le champ,*
» *nécessairement rempli par l'air extérieur, & ce*
» *fluide se trouvera rafraîchi & renouvelé. Page*
» *442:* La dépravation de l'air par un trop
» long séjour *dans la sentine, indique assez ce*
» *que l'on doit faire pour en prévenir les effets*
» *pernicieux.* Il faut pomper l'eau, lui en sub-
» stituer une plus grande quantité de nouvelle,
» la laisser peu séjourner, & faire ainsi de forts
&

& fréquens arrosemens dans le Vaisseau, &c. « Quoiqu'il suffise, en quelque façon, de « renouveler l'air pour lui rendre sa salubrité, « *les résines brûlées*, telles que le goudron, l'en- « cens, &c. *la déflagration de la poudre à canon*, « *du soufre*, &c. *peuvent être employés avec beau-* « *coup de succès.* L'air par lui-même est sans « odeur; mais il est le véhicule de toutes les « odeurs bonnes ou mauvaises. Ainsi l'asper- « sion ou *la combustion de quelques-unes de ces* « *substances désignées*, *sont propres à corriger la* « *malignité des vapeurs infectes dont l'air est* « *chargé. Les effets du soufre brûlé sont très-* « *puissans.* » Où est donc ce qui appartient à M. Cook ou à M. Pringle? Achevons.

M. Pringle : « Parmi les différens moyens de renouveler l'air, vous vous attendiez peut- « être, Messieurs, à entendre parler du venti- « lateur du Docteur Hales; & persuadé comme « je le suis de l'excellence de cette machine, je « vois avec regret une si belle occasion d'en « donner au Public une idée favorable. Si le « succès de l'expédition de M. Cook, supé- « rieur à ce qu'on pouvoit en espérer, ne « suffisoit pas pour justifier cette omission, je «

» dirois en faveur de notre digne confrère, le
» Docteur Hales, que par une fatalité humi-
» liante qui accompagne ſi ſouvent les décou-
» vertes les plus utiles, la réputation de ce
» ventilateur eſt bien loin d'être fermement
» établie dans la Marine, &c.... Mais le
» Capitaine Cook étoit muni d'un autre ven-
» tilateur. Il avoit *les manches à vent*, quoi-
» qu'il n'en parle pas dans ſon Mémoire, &c.
» Mais leur effet eſt peu conſidérable en com-
» paraiſon du ventilateur du Docteur Hales.
» On ne peut pas les employer dans les vents
» forts, & ils ſont inutiles dans les calmes,
» lorſqu'on a le plus beſoin de rafraîchir l'air.
» Ne devroit-on pas ſe ſervir de l'un & de
l'autre de ces ventilateurs? »

Page 420 de mon Traité : « *Les ventila-*
» *teurs, les pompes foulantes & aſpirantes de*
» *différentes formes, ſont autant de moyens de*
renouveler l'air. » Je parle enſuite de pluſieurs
machines propres encore à cela. Enfin, à la
page 425, je dis : « *Celle de toutes qui me*
paroît raſſembler le plus d'avantages, eſt le «
ventilateur de M. Hales. » Suit la deſcription
de cette ingénieuſe machine. Puis j'ajoute :

« Il y auroit encore d'autres machines à proposer pour renouveler l'air, telles que *la* « *manche Danoiſe*, les ſoufflets à force centrifuge, &c. *mais elles ne peuvent ſoutenir le* « *parallèle avec le ventilateur de M. Hales*, « *qui mérite la préférence à tous égards.* Cependant, comme dans tout ce qui ſoumet « l'homme à des ſoins & à un travail journalier, ſon indolence naturelle eſt le plus « grand obſtacle *au ſuccès des inventions même* « *qui leur ſont les plus utiles*, on a cherché des « moyens où l'on pût ſe paſſer du ſecours des « Matelots (réflexion qui a fait naître celle « de M. Pringle). C'eſt dans cette vue que « M. Sutton en Angleterre, & M. Duhamel « en France, ont penſé dans le même temps à « faire ſervir l'action du feu au renouvellement de l'air dans les Vaiſſeaux. » *Page 446:* « Le ventilateur de M. Hales a le double avantage de porter toutes ſortes de vapeurs « dans l'intérieur des Vaiſſeaux, & de les y « repomper. »

Je le demande à préſent, Meſſieurs, aux lecteurs les plus indulgens : M.[rs] Pringle & Cook n'ont-ils pas calqué leur méthode, leurs

principes, leurs idées, sur ma méthode, sur mes principes, sur mes idées ! Assurément il est possible que deux hommes écrivant sur une même matière, qui n'exige aucune discussion profonde, se rencontrent par fois dans leurs idées ; mais qu'un Médecin guidé par l'observation & l'expérience, fasse un Discours sur une matière intéressante pour l'humanité, établisse des principes déjà posés par un autre Médecin, les appuie des mêmes remarques, en tire les mêmes conséquences, & cela, sans l'avoir lû, médité, approfondi & copié, c'est une chose impossible. Il faut nécessairement convenir que celui qui a écrit le dernier, s'est enrichi des dépouilles de l'autre. Je vous laisse à penser si M. Pringle est dans ce cas, après tout ce que vous venez de voir. Je ne citerai plus qu'un exemple d'un autre petit larcin fait aux M.[rs] de l'Académie des Sciences de Paris qui ont écrit le rapport de mon Ouvrage.

M. Pringle : « On doit beaucoup d'éloges » aux soins & aux talens de M. *Patten*, le » Chirurgien de la *Résolution*, qui a si bien » secondé le Capitaine Cook, car il faut con- » venir que, malgré les meilleurs règlemens

& les meilleures provisions, il arrivera tou- «
jours à un nombreux Équipage, pendant «
une longue expédition, des accidens qui «
produiront plus ou moins de maladies, & «
qu'à moins qu'il n'y ait à bord un homme «
intelligent versé dans la Médecine, le plus «
sage Commandant perdra bien des Matelots «
qu'on auroit pu sauver. »

Page 505 de mon Traité, Rapport de M.rs de l'Académie des Sciences de Paris.

« Ce ne seroit point trop faire pour le bien
des Équipages que de n'admettre pour Mi- «
nistres de santé sur les Vaisseaux, que des «
hommes qui joindroient de l'expérience en «
Médecine à la connoissance des principes de «
cette science; il faudroit encore que le même «
homme eût étudié la Chirurgie, & qu'il fût «
exercé à en faire les opérations. En un mot, «
il seroit nécessaire pour faire le bien autant «
qu'il est possible, que celui qu'on embarque «
comme Officier de santé, fût en même- «
temps Médecin & Chirurgien, & ce seroit «
rendre un service signalé à l'humanité que «
de mettre entre les mains des Chirurgiens «
destinés à cet état, un Traité bien clair & «
méthodique qui pût les guider sûrement «

» dans les traitemens qu'ils sont obligés de » faire, & qui pût, en quelque façon, suppléer aux connoissances que la plupart n'ont » pu acquérir. Ce que nous disons ici, est ce que M. Desperrières a entrepris de faire, &c. »

F I N.

RAPPORT de M.rs les Commissaires de la Société Royale de Médecine.

LA Société Royale de Médecine nous a chargés, M. Lorry & moi, d'examiner un Manuscrit qui a été lû dans une de ses Assemblées, par M. Poissonnier Desperrières, un de ses Associés ordinaires. Ce Médecin a publié, il y a quelques années, différens ouvrages sur les Maladies des Gens de mer & sur la nourriture qui leur convient. Ces ouvrages ont été très-accueillis & ont fait loi en Médecine, ainsi que les Traités de Lind, de Rouppe, Médecin Hollandois, & de M. Duhamel du Monceau. Les Ouvrages de M. Desperrieres l'emportent même sur les premiers, en ce qu'ils contiennent des vues particulières & essentielles pour prévenir les Maladies des Gens de mer. M. Desperrières se plaint de ce que M. Pringle, Président de la Société Royale de Londres, a oublié de le citer dans le Discours qu'il a prononcé en rendant compte de la Relation du voyage du Capitaine Cook. Il est vrai que

nous voyons une très-grande conformité entre les moyens employés par le Capitaine Cook, & ceux que M. Desperrières a publiés en 1767, 1770 & 1771, & il paroît que c'est aux idées développées dans l'ouvrage du Médecin François qu'il faut attribuer les succès du Capitaine Anglois. Cependant nous pensons que si M. Pringle n'a pas cité l'ouvrage de M. Desperrières dont il avoit connoissance, c'est que ce n'étoit ni le lieu ni l'instant; il s'agissoit d'un Discours en l'honneur du Capitaine Cook; c'étoit lui qu'il falloit louer, puisqu'on lui accordoit la Médaille, & c'est ce qui a engagé M. Pringle à ne citer ni l'ouvrage de M. Desperrières, ni ceux de M.[rs] Duhamel, Lind & Rouppe. Nous observerons aussi que parmi les moyens employés par le Capitaine Cook, il y en a quelques-uns qui ont été omis par les Auteurs célèbres que nous avons cités. Par exemple, il ne faut pas oublier le changement qu'il a fait dans la distribution des heures de repos & de travail des Matelots. Avant ce Capitaine, les Matelots Anglois étoient obligés de travailler quatre heures, & on leur accordoit quatre heures de repos qui étoient suivies d'un nouveau service. M. Cook observa que leur sommeil étoit interrompu & troublé à tout instant; il s'arrangea de manière que chaque homme eût huit heures de repos pour quatre de service. Ce Règlement nouveau, quoiqu'imité de ce qui se passe sur les Vaisseaux François, procura un double avantage, celui d'un sommeil tranquille & suivi, & le temps nécessaire pour se sécher avant

de prendre leur hamac. Nous penſons que la Société ne peut qu'accueillir le travail de M. Deſperrières, qui ne tend qu'à donner de nouvelles lumières ſur ce qu'il nous a enſeigné. Ce 21 Juillet 1778.

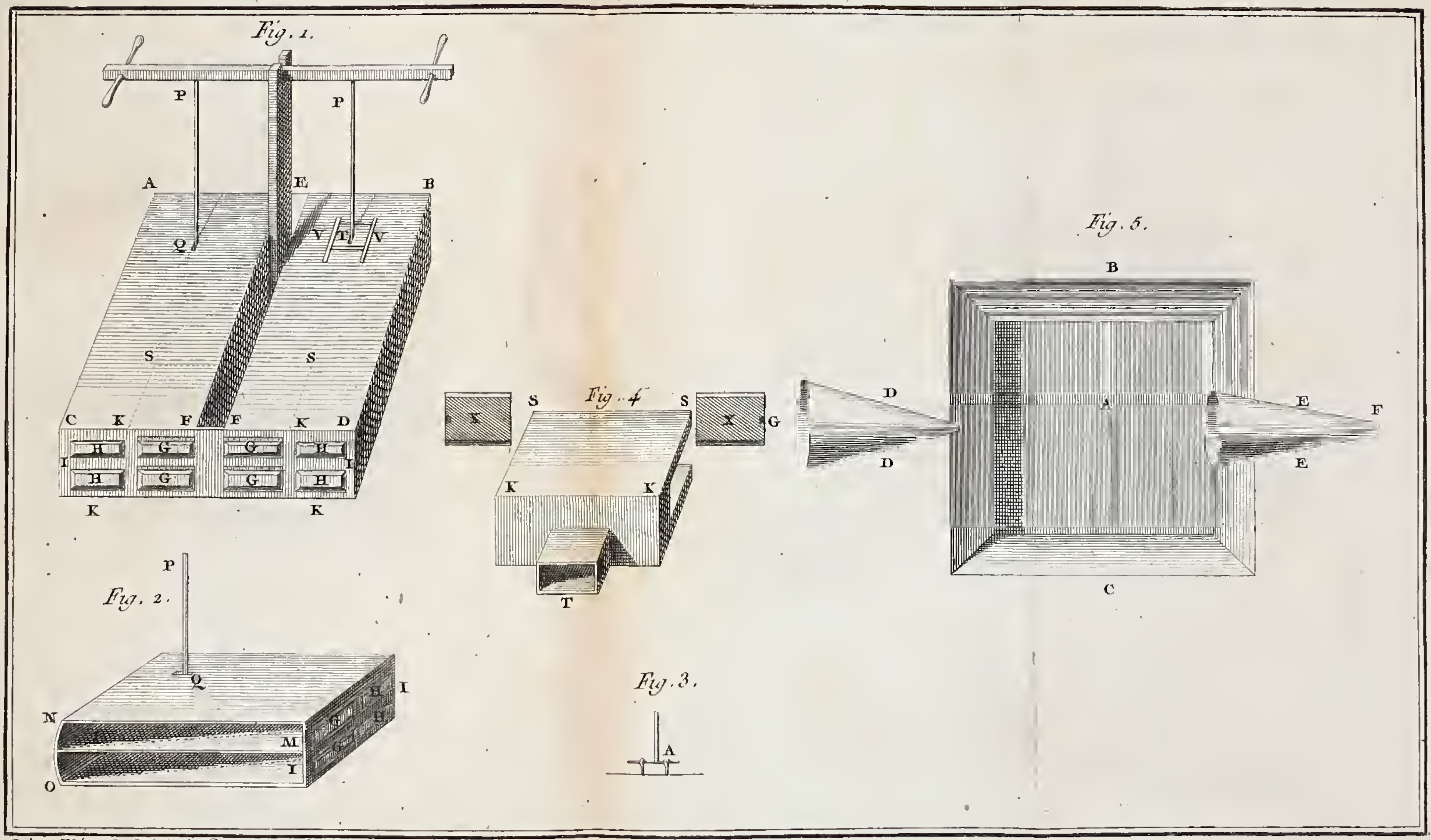
Signé LORRY *&* ANDRY.

Je certifie le préſent Rapport conforme au Jugement de la Compagnie. A Paris, ce 21 Juillet 1778.

Signé VICQ-D'AZIR, *Secrétaire perpétuel de la Société Royale de Médecine.*

EXTRAIT des regiſtres de la Société Royale de Médecine.

LA Société Royale de Médecine ayant entendu la lecture du Rapport avantageux fait par M.rs *Lorry* & *Andry*, qu'elle avoit nommés pour examiner un Mémoire de M. Poiſſonnier Deſperrières, qui doit ſervir de ſuite aux ouvrages qu'il a déjà publiés ſur les Maladies des Gens de mer, la Compagnie a jugé ce Mémoire digne de ſon approbation. A Paris ce 4 Novembre 1779. *Signé* VICQ-D'AZIR, *Secrétaire perpétuel.*



Gaille Elève de Mr de la Gardette Sculp.

*HX.7549
1780

LONDON SCHOOL OF HYGIENE
LIBRARY
22 MAR 1965
AND TROPICAL MEDICINE